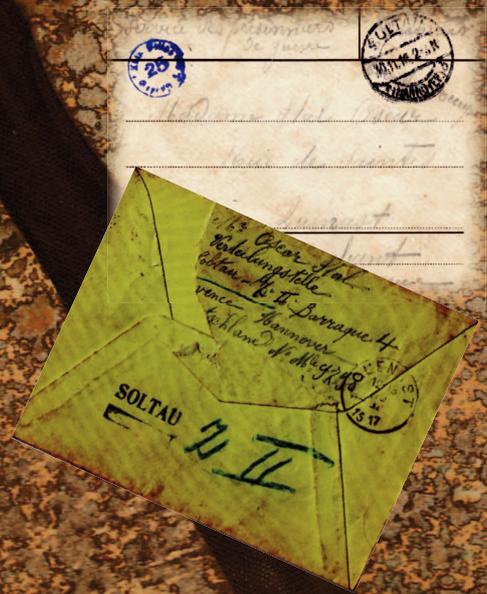


Actualités du Patrimoine Autobiographique

3716. J
6th cahier
Nobenin de 1^{er} Avril 1915
Gabrielle Vuytsteke
Nobenin

Apprendrai moi-même à écrire; par ses paroles mon cœur est
resté, je suis né le 9 février 1889 ici à Alvimon dans cette
même maison, qui forme le coin de la rue de Lille en
face du jeune âge dans l'innocence des premières années de
la vie et gouverné par une aimable institutrice de l'école
Soborgo habitant avec nous à la maison et surtout en 1914 je devais
et j'aurais été au pensionnat des Dames Anglaises à
Bruges, ce que je n'aurais pu faire pour les études
mais de devoir partir la maison et surtout en 1914 et après il
reussira à ne pas y aller grâce à une malheureuse grippe
qui a été déclarée au moment de commencer l'année des nous
une ligne de feu ayant été formée entre deux ans nous
a été rapatrié en prison pour ainsi dire, dans notre
commune se retournant en Bruges, si même celle de la ville qui
elle sans pouvoir en Bruges, si même celle de la ville qui



où nous voyons les ruines des maisons brûlées
par les Boches et les tombes de nos braves
soldats qui y ont essayé de défendre leurs
foyers. Ces ruines nous réconfortent et nous
rappellent que nous aussi nous allons faire



SOUVENEZ-VOUS DEVANT DIEU
-- DE --
LUCIEN DELEMAR
SOLDAT AU 1^{er} REG' D'INFANTERIE
MORT POUR LA FRANCE
à MAUREPAS (Somme), le 4 Septembre 1916
A L'AGE DE VINGT-CINQ ANS

O Dieu dont la miséricorde est infinie,
daignez lui accorder le repos éternel
par les mérites de Jésus-Christ, notre
Seigneur, ainsi soit-il. (100 J.).

Notes sur mon voyage à travers la
Belgique, la Hollande, l'Angleterre et la France,
pour m'engager dans l'Armée Belge.

~ Septembre 1917 ~

1 Médicaments	0
2 Fromage	1.50
2 Fleurs, vinaigre	0
Linon	0
Boisson	1.95



de recevoir un paquet, que
ce paquet avec l'argent et les
des chocolats et des conserves
mes habits, un petit de tabac,
en même temps en parlant de
comité de la commune elle pou
va de changer de logement, par
la Hollande, un petit paquet
L'effort en évitant les chemins
lignes se sont recommandés de
l'écrit avec des lettres, qu'on ne
se courrait car nous savons

que c'est la volonté du tout
puissant. David si nous je
suis fort bien portant
Des compléments de toute la famille
Je finis ma lettre en vous embras
sant de tout cœur.

Escar Stal
Helen Dresser est sur la
dernier D. Kmetz

Amalthe 1918
M. Kmetz
H. Dresser
Escar Stal

Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Claude Buchkremer (APA-AML), Marie-Paule Buchkremer (APA-AML), Nadine Dekock-Hardt (APA-AML), Marie-Louise De Moor (APA-AML), Myriam De Weerdt (APA-AML), José Dosogne (APA-AML), Raymond Du Moulin (APA-AML), Emanuel Guise (APA-AML), Christiane Jacobs (APA-AML), Nicole Leclercq (AML), Guylaine Liétaert (APA-AML), Michèle Maitron-Jodogne (APA-AML), Colette Meunier (APA-AML), Francine Meurice (APA-AML), Anne Mingeot (APA-AML), Jean Nicaise (APA-AML), Marc Quaghebeur (AML), Louis Vannieuwenborgh (APA-AML).

Coordination de la rédaction et composition du numéro :

Francine Meurice

Relecture :

Claude Buchkremer, José Dosogne, Michèle Maitron-Jodogne, Nicole Leclercq, Louis Vannieuwenborgh.

Graphisme de la couverture :

Claudine Vandewoude

Éditeur responsable :

Marc Quaghebeur, Directeur des AML, Archives et Musée de la Littérature, Bibliothèque royale Albert 1^{er}, Boulevard de l'Empereur, 4 - 1000 Bruxelles – Belgique.

© APA-AML Bruxelles 2015 ISSN 2295-2217

Nos pensées d'hommage vont :

À Simone Bellière Vosch, décédée le 31 janvier 2015, membre de l'APA France, de l'APA-BEL jusqu'en 2010, de l'APA-AML depuis 2010.

À Gisèle Bastin, décédée le 6 février 2015, membre de l'APA-BEL jusqu'en 2010, de l'APA-AML depuis 2010.

Toutes deux ont confié leurs textes au patrimoine autobiographique archivé par l'APA-AML aux AML. Simone avait décidé, dans les dernières années de sa vie, d'y joindre l'ensemble de ses Journaux ainsi que l'ensemble des manuscrits de ses romans et de ses nouvelles édités et inédits.

Toutes deux ont contribué à la constitution, à la conservation et à la connaissance de ce patrimoine en écrivant de nombreux échos de lecture pour les bulletins de liaison des groupes de lecture de l'APA-BEL : « De temps en temps » d'abord, et ensuite, de l'APA-AML : « Actualités du Patrimoine Autobiographique ».

Toutes deux ont exploré l'écriture du for privé pour répondre à leurs questionnements existentiels :

« Je vais vider cet abcès en écrivant jusqu'à épuiser le mécanisme de cet asservissement... j'écrirai jusqu'à ce que le mot fin s'imprime de soi-même parce que ce sera fini.

J'ai 48 ans et agonise lentement une période de ma vie que j'aurais aimé retenir – là – tendrement au creux de moi – femme – femme simplement [...] Agonise mon espoir de transmettre et donner, par la parole ou l'écriture, mes sensations et mes espoirs, en des tentatives vaines le plus souvent. Agonise – le vilain mot qui évoque les contorsions lentes du moratoire de quelques heures et de quelques jours de vie. J'ai pris ce cahier un jour de désespoir. [...] » (Simone Bellière, note liminaire au Journal bleu, du 4/10/1974 au 12/06/1975.)

« C'était le début de la guerre en Belgique et dans ma tête. J'avais faim, une faim qui me donnait mal au ventre. Était-ce seulement le manque de nourriture ou la faim de recevoir de l'importance ou tout simplement un peu d'attention ? Je croquais à pleines dents le pain noir allemand le trouvant délicieux, garni de margarine [...]. J'aimais les chicons à l'eau, les rutabagas [...]. J'avais encore faim, je n'avais jamais assez mangé. [...] Lorsque ma petite sœur naquit, [...] je reçus du lait acheté avec les timbres de ma sœur. [...] Je pus aussi manger du Cérélac, une panade à cuire. Nous avions été en chercher, mon père et moi, en tram et à pied, à l'autre bout de Bruxelles, chez un vieux pharmacien d'Evere qui en avait encore quelques boîtes. Maman ne manqua pas de me reprocher que je volais ma sœur. [...] Il était une fois des adultes blessés depuis l'enfance, je les ai vus quitter le théâtre et entrer dans une vie personnelle. » (Gisèle Bastin, Mettre un pied devant l'autre, récit de vie, 2008.)

Publications

- *Écrire sa guerre : 1914-1918, Les Cahiers de l'APA (Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique) Groupe de lecture APA, n° 59, mai 2014, 92 p., ill., [MLPA 00340], [MLR 06452].*
Ce cahier de relecture des textes du fonds de l'APA concernant la guerre 1914-1918 présente les textes déposés à l'APA par les témoins de cette période, soldats mobilisés sur tous les fronts, femmes ou adolescent(e)s de l'arrière, et propose des extraits de quarante d'entre eux. Ceux-ci sont complétés par des textes issus d'archives analogues à celles de l'APA en Allemagne, Belgique et Italie. Des extraits de Léopold Vincent et d'Adrien Blomme, de notre fonds APA-AML, y sont repris.

 - *La Faute à Rousseau, La Grande Guerre, n° 67, octobre 2014.*
Le numéro reprend les interventions des Journées de l'APA 2014 à Strasbourg sur le thème « Écrire sa guerre : 1914-1918 ». L'article de Francine Meurice « La paix dans les documents de guerre belges » présente les documents 1914-1918 du fonds APA-AML (p. 20).

 - *La Faute à Rousseau, Maisons, n° 68, février 2015.*
Dans le sous-thème des maisons de l'enfance : Francine Meurice, *6, rue Ferrer à Mons* (p. 20).
Présentation du travail de l'APA-AML : José Dosogne, Francine Meurice, Louis Vannieuwenborgh, *Les cinq ans de l'APA-AML en 2015*.
-

Présentation du numéro

Même si les documents qui rejoignent chaque mois nos archives du patrimoine autobiographique répètent inlassablement les quelques grands thèmes qui ont fait les principaux dossiers de nos précédents numéros – et cette fédération des écrits de l'histoire de soi autour des thématiques des guerres, du Congo, des voyages, n'est pas sans signification –, cette année, dans le n° 5 de notre bulletin de liaison, leurs propos ont une originalité périphérique ou marginale.

Notre corpus relatif à la Première Guerre mondiale de 1914-1918 s'enrichit de témoignages qui ont sans doute été moins médiatisés par les commémorations du centenaire. Ils parlent par exemple du féminisme et du pacifisme. (Les figures de Jeanne Foettinger, de Marie Delcourt et de Léonie de Waha habitent les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de Marie-Claire Laisney-Hubaux. La paix est souvent évoquée par les époux Hubaux et dans la *Correspondance de Lucienne Boels et d'Adrien Blomme*). Ils évoquent l'enseignement. (Bruno-Hilaire Dochy décrit la situation dans la zone du front, à Furnes et dans ses environs. Lucienne Boels, dans ses lettres à Adrien Blomme, fait preuve d'une éducation attentive à la personnalité de l'enfant (celle de Decroly) qui annonce le courant de la pédagogie ouverte dont témoignera plus tard Julieta Solis avec *Le Pioulier ou Mes années Freinet*). Mais s'y retrouvent aussi la question des réfractaires (la correspondance d'Oscar Stal), du théâtre dans les camps de prisonniers (Éva Delahaut, Thomas Waucomont, *Correspondance à Albert Delahaut*), ou des prisonniers des Allemands en Afrique (La lettre de Maurice Mercenier, *Un Belge prisonnier des Allemands en Afrique Orientale (Tanzanie) en 1914-1917*). Le quotidien d'un horticulteur (les agendas de François Vandebosch) et d'une jeune fille (le journal de Gabrielle Vuylsteke) se juxtaposent aux récits des souffrances des jeunes engagés volontaires sur le front de l'Yser (le journal de Guillaume Buchkremer) et des jeunes soldats (*La der des der, La Grande Guerre 1914-1918* de Joseph Empain). Des échos viennent également de Russie à travers la correspondance d'Ivan Pavlovitch Romanowsky. C'est dire la richesse et la variété de ce numéro à l'heure où il devient possible d'approfondir, hors précipitation médiatique, la mémoire de la Grande Guerre.

Le corpus relatif à la Seconde Guerre mondiale (1939-1945) recense, lui, des récits d'enfants (*Ma guerre* de Hugo Van Rossem dont le pacte autobiographique du titre est frappant comme l'est, pour une autre guerre, celui du titre de Zlatko Petrovic', *La guerre et moi, Sarajevo 1992-1994*) ; raconte l'exode (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de Marie-Claire Laisney-Hubaux¹) ; parle de la presse clandestine (Pierre Ruelle). Il contient même un carnet de campagne (François Putmans). Le dossier militaire de Joseph Grégoire nous a d'autre part permis d'identifier une source d'autobiographies

¹ *Le grand voyage, autobiographie* de Marie-Josée Bailly, qui raconte également l'exode d'un enfant, sera recensé dans le bulletin n° 6.

commandées par des institutions officielles (*Renseignements autobiographiques concernant le lieutenant Joseph Grégoire*).

Pour les pièces que nous avons appelées *les petites formes de l'autobiographie* (la *Carte postale* d'Étienne X à Yvonne Lehriez et les *Biographèmes* de José Dosogne), ou pour celles qui nous arrivent sans aucune socialité (*La correspondance* d'Oscar Stal et de Ludivine), la construction que le lecteur met en place en écrivant son écho est d'autant plus importante que le document est énigmatique ou parcimonieux quant aux données de son contexte. L'auteur de l'écho invente un récit de comblement, une autobiographie qui devient vraie ou vraisemblable dans l'évidence du tête-à-tête avec un texte qui résiste du fait de son incomplétude narrative.

Parfois l'échotier agrège un îlot autobiographique à l'autobiographie dont il est en train de rendre compte, donnant naissance à un réseau intertextuel de récits frères sur le mode conversationnel (Raymond Du Moulin à propos de *La Brigade Pierre Brachet au Chemin de Fer de la Jeunesse Samač-Sarajevo 1947-1948* de Janine Allé Bernard, José Dosogne à propos de *Mes premières vacances à Laforêt* de Marie-Josée Bailly).

Dans le fonds APA-AML, les journaux sont bien présents. Le journal de Simone Bellière Vosch, dont l'inventaire figure dans ce numéro, est le plus vaste que nous ayons reçu depuis celui de Maurice de Wée. Il recouvre toute sa vie à partir de ses 14-15 ans. Deux autres journaux remontent au XIX^e siècle (François Xavier Déom et Marie Cels, épouse Siret). Les journaux de voyages, eux, couvrent trois siècles : vers l'Amérique (Xavier Déom, Ernest Legrand, Renée Lefèbvre-Nicaise, Colette Meunier) et vers Paris (José Dosogne).

La région de Vresse-sur-Semois (Marie-Josée Bailly, François-Xavier Dauvister, José Dosogne, Patrick Sauwens) est bien représentée grâce aux rencontres que la commune organise entre les auteurs de la région et grâce à l'un de nos membres qui joue le messager.

Trois femmes nées peu avant ou peu après la Seconde Guerre mondiale ont trouvé des formats d'écriture personnels pour leur autobiographie (Claude Buchkemer, Marie Clémense, Julieta Solis).

Notre numéro se clôture par le suivi des inventaires des grands fonds (Simone Bellière, Georgette Purnôde) et par les comptes rendus d'autobiographies éditées (Merry Hermanus, Béatrice Nijimbere, Yves Vander Cruysen).

Francine Meurice et Marc Quaghebeur

Les petites formes de l'autobiographie

X, Étienne, Lehriez, Yvonne, *Carte postale avec message caché du 22 juin 1911*, 1911 [MLPA 00329]

Écho de lecture

Le titre dit presque tout. Un jeune homme, prénommé Étienne, envoie une jolie carte postale en couleurs à Yvonne, dont il est amoureux. Yvonne la reçoit, doit être bien contente puisqu'elle la conserve. Le temps passe, la carte postale tombe, des dizaines d'années plus tard, entre les mains d'un philatéliste. Lui aussi est bien content car la carte date d'avant la Grande Guerre. Il s'empresse de détacher le timbre pour le glisser dans sa collection et, surprise, le timbre ôté laisse apparaître, en toute petite écriture, le sentiment d'Étienne pour Yvonne : *À mon Yvonne chérie, que j'aime pour la vie. Étienne*. Ainsi, c'est un tiers qui découvre longtemps après le message caché par le timbre. Yvonne n'a jamais rien su de ces mots tendres.

Postface mélancolique : si Étienne était prêt à partager sa vie avec la jeune Yvonne, il n'y eut ni fiançailles ni mariage. Il aurait dit à sa bien-aimée : *Te souviens-tu de la jolie carte que je t'ai envoyée l'été 1911 ?* Et, devant la réponse négative, il aurait détaché le timbre pour lui révéler une de ses premières déclarations d'amour, si pas la première... et le philatéliste aurait été déçu par le timbre manquant.

Postface dramatique : on suppose qu'Étienne fut appelé sous les drapeaux en 1914 avec la suite qu'on peut redouter.

Louis Vannieuwenborgh

Dosogne, José, *En France souterraine avec les premiers artistes, L'apparition de l'art, Lorsque nos ancêtres continuent à nous interpeller, Biographème 5*, 1,5 p., 2014 [MLPA 00288/0005]

Écho de lecture

Le 27 juin 2014, José Dosogne apprend que l'Unesco vient d'inscrire à son patrimoine mondial la grotte Chauvet. Il se souvient qu'il a été l'un de ses premiers visiteurs en 1994 alors qu'elle venait d'être découverte par Jean-Marie Chauvet, Éliette Brunel et Christian Hillaire et c'est l'occasion de reprendre son journal de voyages. En effet, après son départ à la retraite, José Dosogne faisait chaque année une centaine de jours d'exploration par an en caravane. En 1994, en Ardèche, on lui avait conseillé de visiter une grotte voisine dont on parlerait bientôt : « la grotte Chauvet ». Pour la visiter il fallait s'inscrire trois jours à l'avance.

Le jour venu, il découvre avec stupéfaction une immense grotte tapissée de dessins préhistoriques d'animaux, plus grande, plus ancienne et plus décorée que Lascaux et Altamira. Elle date de 33 000 ans alors que Lascaux date de 17 000 ans et Altamira de 12 000 ans. L'auteur fait remarquer que les plus anciennes sépultures datent de

38 000 ans. C'est donc à cette époque que s'est produit un tournant dans l'évolution mentale de l'humanité.

Les habitants de la région se sentaient écartés à l'époque, au profit des scientifiques, mais on préparait une grotte en fac-similé à destination du tourisme. (Celle-ci sera bientôt visitable).

Voilà une façon agréable de s'instruire en écoutant les gens du cru et de se laisser aller au vertige philosophique.

Nadine Decock

Extrait

« 28 octobre 2014 – Voilà de plus qu'aujourd'hui, les chercheurs d'Australie et d'Indonésie viennent de dater une autre série de trouvailles vieilles de 40 000 ans. Même si on considère – à cette échelle qui nous dépasse – une différence de 8 000 années, force est de constater que les découvertes se resserrent dans ce lointain que notre esprit est bien forcé d'accepter, mais qu'il a peine à imaginer. [...] L'installation des *Homo sapiens* remontant à près de 50 000 ans, on peut rêver en songeant aux événements qui ont rempli l'écart de quasi 10 000 ans qui en résulte. Ce silence n'est peut-être que provisoire... [...] Jusqu'à plus informé, ce que nous considérons aujourd'hui comme une création de nature artistique représente en même temps le premier vecteur de communication qui nous relie à nos ancêtres, forcément ignorants de la portée lointaine de leurs œuvres ».

José Dosogne

Deux images de Sarajevo : le journal du Chemin de fer de la jeunesse en 1947 et une réflexion autobiographique sur la guerre à Sarajevo en 1992

Bernard, Janine, Allé, Jean et alii, *La Brigade Pierre Brachet au Chemin de Fer de la Jeunesse Samač-Sarajevo 1947-1948*, 1997 [MLPA 00355]

Écho de lecture

Publiée en 1997, la brochure intitulée *La Brigade Pierre Brachet au Chemin de Fer de la Jeunesse Samač-Sarajevo* réunit des textes et des photos retraçant une *aventureuse équipée*, celle d'étudiants belges² qui étaient allés en Yougoslavie cinquante ans plus tôt, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, pour prendre part à la construction d'une importante voie ferrée.

Le 1^{er} janvier 1946 le maréchal Tito appelait la jeunesse yougoslave à s'engager dans la reconstruction de la Yougoslavie et dans la maîtrise des problèmes économiques. Parmi tant de tâches vitales à accomplir l'une des principales consistait à restaurer et développer les chemins de fer.

Pour répondre à l'appel de Tito, le « Conseil unifié de la Jeunesse antifasciste de Yougoslavie » invita les jeunes de tous les milieux et de toutes les communautés ethniques et religieuses à constituer des brigades de volontaires pour travailler sur les chantiers de voies ferrées. Le Conseil fit appel en même temps à la solidarité de la jeunesse de pays étrangers en vue de l'édification d'un monde nouveau où prévaudrait l'attachement à la démocratie et à la paix. La main-d'œuvre afflua : 180 000 jeunes yougoslaves furent rejoints par 20 000 jeunes appartenant à vingt pays. La Belgique fut l'un de ces pays.

En avril 1947, lors de leur conférence nationale, les étudiants communistes prirent l'initiative de former une brigade belge qui irait travailler bénévolement en Yougoslavie. Un groupe mixte d'étudiants de différentes tendances politiques, appartenant surtout à l'ULB, devint une brigade dénommée *Pierre Brachet* en mémoire d'un jeune avocat belge, issu de l'ULB, qui mourut dans les rangs des brigades internationales durant la guerre civile espagnole.

Comptant cinquante membres, la Brigade Pierre Brachet allait travailler, dans l'une des régions les plus arriérées de la Yougoslavie, à la construction d'une grande voie de communication reliant Samač à Sarajevo et devait ainsi apporter une contribution essentielle à la modernisation de la région et à l'évolution de ses habitants.

La Brigade Pierre Brachet quitta la Belgique en camion le 31 juillet 1947. Après avoir traversé la France, la Suisse et l'Italie, elle atteignit la Yougoslavie le 6 août. Sur le chantier les brigadistes connaîtront des conditions de travail fort difficiles que la « non habitude des cals aux mains » rendra très éprouvante. Ils partageront néanmoins un enthousiasme général et apporteront avec beaucoup de bonne volonté leur contribution aux travaux.

Dubrovnik, Trieste, Venise, Milan, Vintimille, Nice, Aix-en-Provence, Dijon et Paris furent notamment des étapes du voyage de retour.

² Leurs noms figurent à la page 12 de la brochure.

En se penchant sur leur passé de brigadistes les anciens étudiants qui, dans la brochure, objet du présent écho, se remémorent *l'aventure yougoslave*, considèrent qu'elle fut très positive à maints égards.

Un grand voyage à travers l'Europe après le long enfermement dans la Belgique occupée, le contact avec la jeunesse de différents pays, une expérience volontaire de travail manuel, ont certainement constitué un épisode enrichissant de leurs années de formation.

Les effets de la rupture Tito-Staline et de l'étanchéité du rideau de fer dressé entre l'est et l'ouest de l'Europe allaient infirmer, malheureusement, l'optimisme que les brigadistes avaient ressenti en trouvant que les jeunes Yougoslaves qu'ils côtoyaient étaient dans des dispositions qui permettaient d'augurer favorablement l'avenir de leur pays.

L'*écho* se souvient qu'il a lui-même tiré profit, en 1946, d'une initiative dont le but était aussi de rapprocher les jeunes de différents pays après les affrontements de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agissait d'une initiative française qui lui a permis, en faisant partie d'un groupe mixte de jeunes sociaux-chrétiens francophones et flamands, d'aller à la rencontre de la jeunesse autrichienne dans le Tyrol.

Il n'y avait pas de « Chantier de la Jeunesse » dans cette partie de l'Autriche qui se trouvait sous le contrôle de la France. C'est grâce à des activités sportives, à des excursions dans une très belle région et à des veillées de discussion ou de divertissement, que de bonnes relations ont pu s'établir avec la jeunesse locale, non sans quelques difficultés car elle n'était pas unanimement disposée à fraterniser avec des hôtes de l'occupant français.

Raymond Du Moulin

Petrović, Zlatko, *La Guerre et moi, Sarajevo 1992-1994*, 2014 [MLPA 00363]

Écho de lecture

Zlatko Petrović, né en Bosnie, à Sarajevo, en 1958, raconte ses souvenirs liés au mémorable siège de sa ville par les forces serbes, entre 1992 et 1994, date à laquelle il rejoignit sa femme et ses enfants, réfugiés à Liège depuis le début des hostilités. Le récit décrit la vie des assiégés au quotidien. Il n'explique ni les causes, lointaines ou proches, ni l'aspect géopolitique du conflit, et ne donne aucune précision sur les forces en présence. Lorsqu'il parle des Serbes, l'auteur adopte des termes flous : *le camp opposé*, *le camp ennemi*, comme s'il voulait ne pas prendre parti, lui qui, mêlant appartenances ethniques et religions, se dit *neutre* face aux *serbes, orthodoxes, musulmans ou croates*. Il se revendique d'ailleurs d'une famille *mixte* : « Le sang qui coulait dans mes veines renfermait une petite partie de chacune de ces ethnies. J'étais le fruit d'un mariage mixte et moi-même je m'étais marié à une femme d'ethnie serbe. [...] Durant cette guerre, j'ai dû me battre contre la moitié de ma famille et contre la famille de ma femme. Mais parfois dans la vie nous n'avons pas le choix et parfois c'est notre destin qui fait que les choses sont ainsi [...]. Mis à part la peur que je puisse ressentir pour

ma propre vie, je craignais aussi de tuer un voisin ou un parent plus ou moins proche lors d'une attaque directe ; mais j'avais également peur de ne pas arriver à tuer l'ennemi avant que celui-ci ne me tue. C'était une situation extrêmement confuse et complexe car ces mêmes soldats, qui étaient ce jour-là mes ennemis, auparavant, étaient des personnes que je fréquentais et avec qui je fêtais la naissance de mes enfants et pleurais la mort des êtres chers. Comment se sent-on lorsqu'on est obligé de tuer pour préserver sa propre vie ? Je dois dire que la chance a été de mon côté et je n'ai jamais eu face à moi des personnes de ma famille ou des connaissances proches ». Il semble avoir été propulsé dans une guerre dont il ne saisit pas vraiment les tenants et aboutissants : « Pour ma part, je n'ai pas été préparé pour cette division et je ne savais pas pour qui j'étais et pourquoi j'étais contre l'autre. D'ailleurs, aujourd'hui je ne le sais toujours pas ».

Zlatko Petrović appartient à la Police spéciale de Bosnie Herzégovine, comme membre de l'Unité Spéciale Antiterroriste, de 1983 à 1994. Il remplit des fonctions d'agent de sécurité et continuera à les exercer durant la guerre qui sévit autour de lui. Pendant quelque temps, il devra combattre sur la ligne de front dans les tranchées, pour pallier le manque d'effectifs au sein de l'armée. Après dix ans de service, il sera nommé inspecteur.

Sa femme et ses deux enfants âgés de 4 et 7 ans ont pu fuir la ville et gagner la Belgique où ils ont été accueillis comme réfugiés de guerre. Zlatko vivra les deux années de siège à la fois dans la tristesse causée par l'éloignement de ses proches et l'exécution consciencieuse des tâches qui lui sont assignées. Il consacre son temps à mener des enquêtes sur des faits de délinquance ou d'assassinat.

Il finit par recevoir un congé pour aller rendre visite à sa famille en Belgique mais ne parvient pas, dans un premier temps, à sortir de Sarajevo encerclée. Il se glisse finalement dans un convoi humanitaire organisé par Caritas et, via Split, Zagreb (où il passe, à l'hôtel, sa première nuit sans bombardements ni tirs de snipers depuis deux ans) et la France, il arrive à Liège. Il y retrouve sa famille, avec « quelques dents et 20 kg en moins ». « J'avais l'air d'un squelette vivant », écrit-il. Un choix cornélien se pose à lui à la fin de son congé : va-t-il rester auprès des siens et passer pour un déserteur ou regagner la Bosnie où l'attend son devoir ? Il décide de retourner dans son pays mais arrivé à Francfort, il change d'avis et revient à Liège. Peu après, il décide à nouveau de retourner en Bosnie mais ne parvient pas à y entrer et revient définitivement à Liège.

L'auteur décrit sa vie durant les deux années où il a vécu assiégé dans sa ville. Il raconte sur le même ton faits horribles et anecdotes banales, s'attarde sur le conflit entre la police et l'armée, évoque les bombardements, les disparus, les malades, les blessés, les morts (parfois de sa propre famille), les snipers, les ruines, les pièges et les mines, la famine, la peur, les dangers, les moments de détente au milieu des combats (telle cette fête de mariage sous les obus), l'espoir de paix et sa tristesse d'être loin des siens.

La description est précise et détaillée, parsemée d'expressions imagées (*danser avec la mort, marcher comme une poule sans tête*) ; elle illustre autant que le contenu le statut de réfugié de l'auteur. Une vingtaine de photos illustrent ce texte qui est un témoignage

émouvant de la vie dans Sarajevo encerclée, l'un des plus longs sièges de l'histoire de la guerre au XX^e siècle.

Ce texte est le premier témoignage autobiographique donné à l'APA à propos de la guerre de Bosnie-Herzégovine. Il prend un parti nettement pacifiste.

Guylaine Liétaert

Extraits

« Ce n'est qu'un mois après que nous avons réussi à enterrer les corps de nos camarades et collègues suite à un échange entre les deux camps. Parfois nous changions des morts contre des morts, parfois des vivants contre des vivants et parfois des morts contre des vivants. Quelle ironie cette guerre ! ».

« Le pire moment pour moi était lorsque je devais partir sur la ligne de front et qu'il n'y avait personne pour me dire au revoir. Dans ces instants-là, je regardais les messages que j'avais écrits sur le mur et les photos de ma femme et de mes enfants. Puis, je serrais les dents et je priais Dieu de me laisser en vie. Je savais que la mort rôdait à tous les coins, mais j'essayais de l'ignorer afin d'éloigner la peur. Je tentais de ne pas penser à elle et de chercher la vie par tous les moyens. Tout ce que je voulais, c'est rejoindre ma famille et de ne plus jamais m'en séparer ».

« La guerre suivit son cours et la mort semblait s'être abattue sur la ville. Elle ne choisissait pas le jeune ou le vieux. Elle entraînait dans les foyers et sortait en laissant de la tristesse et du désespoir. Après son passage, rien n'était plus pareil. Les familles, autrefois heureuses, n'avaient plus que du chagrin et un grand vide qui les suivra toute leur vie ».

« L'état de la guerre et les moments de trêve se suivaient comme le chaud et le froid. Alors que je pensais que la guerre était enfin finie, voilà qu'elle reprenait de plus belle. Les bombardements, les snipers et la mort emportaient des vies tous les jours. Nous entendions des voitures circuler à grande vitesse, sirènes hurlantes pour essayer de sauver une vie. Tous les jours, je rêvais que j'allais retrouver ma famille. Je me voyais serrer ma femme et mes enfants dans mes bras. »

« Parfois notre vie dépend de la volonté de Dieu. Si je pouvais revenir en arrière et retourner dans le temps, j'effacerais la guerre à laquelle j'ai participé et je ferais revenir les morts à la vie. Mais, je ne suis qu'un homme parmi les autres, créé par Dieu pour vivre et pour mourir. Au fond de mon âme, enfouies dans mes souvenirs, il reste encore beaucoup d'histoires non racontées mais cette fois je n'ai pas eu la force de les écrire ».

Zlatko Petrovic'

Première Guerre mondiale 1914-1918

Présentation

Ce dossier vient compléter l'inventaire des documents relatifs à la Première Guerre mondiale arrivés dans nos archives avant 2014 et dont les échos de lecture ont été publiés dans le n° 4 de la revue en 2014. Il reprend les nouveaux arrivages de 2014.

Les écrits personnels pendant la Première Guerre mondiale 1914-1918

Les agendas

Les travaux et les jours de François Vandebosch horticulteur à Stalle durant la Grande Guerre

Vandebosch, François, *Carnet-agenda*, 1913, [MLPA 0327/0001]

Prologue : l'année 1913

Avant la Grande Guerre, Uccle comptait un grand nombre de domaines, allant de la villa au château. Entourés de jardins, de pelouses, de vergers, leur entretien réclamait les soins de nombreux jardiniers. Si les plus grandes propriétés, comme celles des Brugmann et Allard, possédaient leur équipe de jardinage, les propriétaires de biens plus petits s'adressaient à des horticulteurs indépendants pour les embellir et entretenir. En outre, grands et petits propriétaires devaient recourir aux horticulteurs pour leur fournir des variétés de plantes qu'ils ne possédaient pas. Le plus grand horticulteur de la région était Klettenberg dont l'entreprise s'étendait sur quatre hectares au Bempt, à Forest. À côté de lui, quantité de fleuristes, horticulteurs, petits et moyens, répondaient aux besoins de leur clientèle bourgeoise. On dénombre 19 horticulteurs à Uccle et ses environs immédiats, dont cinq rue et chaussée de Neerstalle³. L'entreprise de jardinage et d'horticulture de François Vandebosch était l'une d'elles. Grâce aux carnets de compte conservés par la famille, nous pouvons avoir une idée précise de l'activité d'une petite entreprise familiale à la fin de la Belle Époque et suivre son sort durant la guerre 1914-1918. Cette plongée dans la micro-histoire économique contribuera concrètement à la connaissance de la période de l'occupation allemande à Uccle et ses résultats seront représentatifs d'une situation plus générale.

François Vandebosch est né à Uccle en 1867. Ses parents s'établirent à Rhode-Saint-Genèse mais ils avaient conservé des liens avec Uccle : leur fils François devint ouvrier-jardinier à Stalle, au domaine Allard. Tous les jours, après une marche de dix kilomètres, il rejoignait Stalle et, sa journée terminée, il retournait à Rhode par la même voie. Excellent ouvrier, il devint chef-jardinier du domaine. Il se maria le

³ La rue de Neerstalle a changé de dénomination en 1916 et est devenue la rue de Stalle.

2 septembre 1892 avec Marie Meert et reprit alors, sous son nom, l'exploitation de fleuristerie-horticulture de ses beaux-parents située à deux pas du vaste domaine Allard, en aval du pont de chemin de fer, au 168, rue de Stalle. En 1893 naquit leur fille, Pétronille, désignée dans les carnets par son diminutif « Nille ».

En 1900, François et Marie eurent un fils, Pierre. Par coutume familiale, les Vandenbosch utilisent pour leurs fils aînés alternativement les prénoms François et Pierre. Cette alternance s'est poursuivie jusqu'à aujourd'hui. Le prénom du grand-père est porté aujourd'hui par son petit-fils, François. Les souvenirs de ce dernier ont été recueillis par Yvette Lahaut-Van den Eynde et publiés dans la revue *Ucclesiast*⁴.

Les quatre carnets-agendas du grand-père François

Dans les papiers de famille sont conservés quatre carnets-agendas, dans lesquels le grand-père François notait au jour le jour ses dépenses et ses recettes. Ils concernent les années 1913, 1916, 1917 et 1918. Nous nous proposons d'examiner ces documents, en commençant par l'agenda de 1913 : nous aurons une idée précise de son activité à la fin de la Belle Époque, quelques mois avant le conflit 1914-1918, et nous la comparerons ensuite aux carnets de guerre. Nous serons ainsi informés, non seulement sur l'activité professionnelle d'un indépendant avant et pendant la guerre, mais aussi sur le niveau d'aisance de sa clientèle. Les carnets nous apprendront également quelles étaient les variétés de plantes et de fleurs cultivées à l'époque. Enfin, et ce n'est pas le moindre attrait de ces carnets, l'austère énumération des recettes et dépenses est complétée par des notes personnelles et familiales. Sont ainsi éclairés les goûts de l'horticulteur et sa personnalité. Ce carnet, porté sur lui tous les jours, est une extension de lui-même, c'est un objet aussi personnel que sa pipe, et on ne peut qu'être captivé à le parcourir.

Le carnet-agenda de 1913

De format 14,8 x 9 cm, il présente un jour par page, et, classiquement, la date et le saint du jour. Le papier est finement quadrillé. Encore en bon état, seules quelques rares pages sont manquantes. La reliure est en toile. Il est muni d'un élastique faisant office de signet. Une attache permet d'y glisser un crayon. Sur la deuxième de couverture figure le cachet, à l'encre grasse : François Vandenbosch/168, rue Neerstalle, 168/Uccle-Lez-Bruxelles. Le même cachet est reproduit en troisième de couverture.

L'agenda est écrit au crayon, sur place, chez ses clients, avec de rares indications à l'encre, vraisemblablement écrites le soir à la maison, à tête reposée. Il est écrit en français avec quelquefois des mots flamands. Son absence d'orthographe permet de penser que François Vandenbosch n'a pas suivi de cours de français durant sa scolarité. S'il écrit dans cette langue, c'est pour la raison évidente que sa clientèle est francophone et que le vocabulaire horticole utilise les dénominations françaises ou latines. Il écrit phonétiquement, sauf les mots qu'il a l'occasion de voir écrits. Cela pose très peu de problèmes de lecture. On s'habitue très vite à lire *les* alors qu'il écrit toujours *le*. Les verbes ne sont pas conjugués. Une seule fois un déterminatif flamand

⁴ N° 250, mai 2014.

sauve la lecture : « j'ai attrapé un mal de terrain *sijske* ⁵ ». Sans ce dernier mot la lecture correcte « j'ai attrapé un mâle de tarin » était compromise. S'il écrit en français, il pense en flamand : il n'écrit pas « beau temps » mais « bon temps », traduction de « goed weer ». Son écriture est relativement belle compte tenu que, le plus souvent, François devait écrire debout.

Les catégories de notations du carnet 1913

1. Les travaux à domicile

François Vandebosch possède trois serres, de différentes tailles. Selon les saisons, elles lui servent à produire des chrysanthèmes, des géraniums, des quarantaines et autres fleurs. L'arrosage des serres est régulier et nécessaire. Il consacre jusqu'à un quart de son temps à leur entretien et à la préparation de la terre pour les plantations.

2. Les travaux extérieurs et les recettes

Les travaux extérieurs chez les clients lui sont payés 50 cts/heure. Une journée normale de travail de 10 h lui rapporte 5 fr. Le tarif est le même pour l'ouvrier qu'il emploie, le travail de son aide ne lui rapporte donc pas de plus-value capitalisable.

Son agenda est de première importance pour tenir à jour les sommes dues par ses clients. Il opère comme suit : à l'issue de sa prestation, il résume dans son carnet, à la page du jour, les prestations effectuées selon le modèle suivant : « moi et ... de 7 h à 5 h chez M. X, à Y, taillé les arbres, 10 fr » mais comme il n'encaisse pas le jour même, il ajoute, phonétiquement, pour se souvenir que la somme reste due : « a payer »⁶. Ensuite, quand le client a réglé sa note, il ajoute : « betaalt » et il barre ce poste d'une croix. On voit le rôle pratique de son carnet pour la tenue à jour des comptes avec ses clients. De même, dans ses rapports avec son aidant, son carnet lui permet de faire le compte du salaire, payé tous les samedis. Son carnet est un véritable journal comptable. On comprend pourquoi François Vandebosch tenait à son agenda et le conservait sur lui.

À la demande des familles, François s'occupait également de plantations sur les tombes. Il se rendait souvent aux cimetières de Drogenbos et d'Uccle, au Dieweg.

L'agenda en tant que trace financière ne nous permet pas de connaître l'ensemble de ses revenus. N'y figurent que les recettes de son travail chez les clients. Il leur proposait également un abonnement (forfait) dont les montants n'apparaissent pas dans son carnet, sauf, parfois, la mention « hors abonnement ».

François Vandebosch avait deux clients principaux. Ils assuraient près de la moitié de ses recettes, hors forfait et abonnement. Il s'agit de M. Taminau, 48, avenue de Kersbeek, à Forest, et une cliente bruxelloise, Mme Speijen, propriétaire d'un grand jardin au 93, avenue Louise.

⁵ *Sijsje* (néerlandais) : tarin

⁶ Pour toutes les citations tirées du carnet, la graphie phonétique a été conservée.

Tableau des recettes et dépenses en 1913 de l'entreprise François Vandebosch

(En francs or)

	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin
Recettes	275,00	93,90	150,04	235,20	192,80	403,10
Dépenses	485,85	50,70	50,50	71,75	71,75	226,30
M. Taminiau	2,00	–	–	70,00	69,70	73,75
M ^{me} Speijen	108,00	6,00	10,00	63,50	64,25	9,00
Salaire ouvrier	53,50	12,20	25,00	48,00	56,00	22,55

	Juillet	Août	Sept ^{bre}	Oct ^{bre}	Nov ^{bre}	Déc ^{bre}	Totaux
Recettes	76,70	55,35	27,85	83,50	256,10	30,75	1.880,29
Dépenses	22,00	10,50	158,85	82,10	239,10	63,25	1.532,65
M. Taminiau	18,95	–	–	63,50	41,25	4,50	343,65
M ^{me} Speijen	–	–	–	–	207,85	–	468,60
Salaire ouvrier	–	–	–	32,40	61,70	39,60	350,95

Les recettes

Le rythme annuel des travaux se reflète dans les recettes. La forte entrée de janvier s'explique par les nombreux travaux d'élagage d'arbres. On note un tassement à la fin de l'hiver et une activité redoublée d'avril à juin. L'été et le début de l'automne sont très calmes et il faut attendre la période des plantations en novembre pour constater une activité comparable à celle du printemps. L'année s'achève avec un mois de décembre calme.

Le revenu annuel net de notre horticulteur (1 880 fr. de recettes moins 1 532 fr. de dépenses) ne s'élève qu'à 348 fr. On peut s'étonner qu'il soit du même ordre de grandeur que le salaire annuel que se sont partagé ses ouvriers successifs. Même en tenant compte que le poste Dépenses comprend les intérêts d'un prêt (200 fr.), une libéralité de 100 fr. et 68 fr. versés à sa femme au sujet desquels il ne s'explique pas, les revenus notés dans l'agenda ne sont pas considérables. Mais les recettes provenant de la vente des fleurs, notamment celles de la vente des chrysanthèmes à la Toussaint, qui ont dû être profitables, ne nous sont pas connues. Il y a aussi un achat important de tulipes en janvier (430 fr.), dont la vente a dû lui rapporter des sommes non négligeables. Enfin, un dernier poste de recettes nous reste inaccessible, c'est celui lié aux forfaits (abonnements). Du point de vue des clients, ce poste devait représenter une part importante du coût d'entretien de leur jardin, les sommes notées dans le carnet représentent des suppléments ponctuels.

Si l'on additionne les divers constituants de la recette globale de notre horticulteur, c'est-à-dire : travaux figurant au carnet + les abonnements + la vente des fleurs, on

peut penser que l'entreprise de François Vandebosch était fondamentalement saine et qu'il ne connaissait pas de périodes difficiles dues au manque de liquidités.

Ajoutons que son loisir principal – les pigeons – s'exerçait à domicile et que notre horticulteur n'a pas mis à profit la présence voisine des 19 cabarets qui, du Globe à Forest, s'échelonnaient dans la rue de Neerstalle... François Vandebosch était un homme sérieux.

Les dépenses

Les achats sont notés. Il s'agit de plantes chez d'autres horticulteurs, de fumier de pigeon ou de cheval, de charbon. Pour les plantes qu'il achetait pour ses clients, il portait un bénéfice en compte. Le carnet contient des notes volantes avec prix d'achat et prix de vente.

Les aidants

François Vandebosch ne travaillait pas seul. Il se faisait aider pour bêcher et pour travailler chez les clients. Son premier aide noté dans l'agenda est Rijckaert. Il est remplacé en avril par Léonard. Au mois de mai, il relève dans son carnet trois absences de Léonard et le congédie le 28 : « j'ai mis Leonard a la port ». Il le remplace le même jour par Christiaens Feewart. En octobre, apparaît le nom d'un nouvel aidant, Émile Schuremans. Il ne le paye que 40 cts de l'heure, au lieu des 50 cts habituels mais il ne dit pas pourquoi. Sans doute était-il plus jeune ou moins expérimenté. François répercute ce moindre coût aux clients, qui ne paieront pour une journée de 10 heures faite par son ouvrier que 4 fr. au lieu des 5 fr. habituels.

Son jeune fils Pierre, âgé de 13 ans, l'aide quelquefois. Dans l'agenda, François l'appelle affectueusement « mon Pierre » et note à la fin de l'année scolaire, visiblement content, qu'il s'est rendu à la cérémonie de la remise des prix, où son fils a obtenu un 5^e prix.

La colombophilie

Il inscrit également ses dépenses colombophiliques. Les notations à propos de ses pigeons sont nombreuses : achats, paris, concours, travaux au pigeonnier. Il achète des bagues et en note soigneusement les numéros. Il crée des obstacles en fil de fer pour les protéger des chats. Il inscrit ses dépenses pour récupérer un pigeon égaré.

La météorologie

Pour un horticulteur, le temps qu'il fait est important. Il inscrit les jours de pluie, de neige, de gel, de beau temps, mais ses observations ne sont pas quotidiennes.

Les notes personnelles

Les notes personnelles ajoutent un intérêt humain à l'agenda de François Vandebosch. À les lire, on se rend compte qu'il y consigne tout ce qui à ses yeux est important : ses clients, ses dépenses, mais aussi ses pigeons, les disputes familiales, les

kermesses, les concerts et les sorties de l'Harmonie ucquoise. François devait être mélomane, il note, le dimanche 23 novembre, le jour après la Sainte-Cécile : « j'ai fait une sortie avec l'Harmonie Ucquoise au santré » ; samedi 29 : « j'ai été au banquet de l'Harmonie Ucquoise ».

Le lundi 9 juin, il note : « longchamp fleurie ». Cette cavalcade et bataille de fleurs avait connu son apothéose jusqu'à la mort de la reine Marie-Henriette, en 1902. Ensuite ce fut le déclin, mais, si François le note dans son carnet, les Longchamps fleuris avaient conservé leur force d'attraction. La dernière cavalcade eut lieu en 1914, mais la guerre approchant, le cœur n'y était plus⁷.

François, avec son fils Pierre, visite l'exposition des Florales gantoises, à Gand, ce qui dénote un intérêt sérieux pour son métier d'horticulteur. Le dimanche 15, il note la sortie du cortège de secours mutuel au Wolvenberg. Le carnet conserve également des notes personnelles comme : « j'ai été à forest à la Kermis et me leser peser 71 kilos ».

Mais, à côté de ces notations pittoresques, un conflit plus grave éclate : de mars à octobre, l'agenda se fait l'écho des disputes entre François et sa fille, soutenue par Maria, sa mère. Pétronille s'était fiancée à François Poels, contre l'avis de son père, qui tente de s'opposer à un futur mariage : « j'ai été à Uccle après la mes pour voir Petronil et le gros blees [son fiancé] J'ai eu des disputes à la maison ». François n'a donc pas accepté le choix de Pétronille, mais celle-ci est bientôt majeure, elle a 20 ans. Ce conflit suscite des commentaires dans la famille : « Jeanne de Jean-Baptiste mon frère⁸ est venue chez moi raconter l'affaire de Nille et le gros. » Le dimanche 9 mars, il a encore une discussion avec le couple : « le soir j'ai eu de misère avec Nille et le gros du tram ». Il rencontre le promis de sa fille à la kermesse de Calevoet et discute avec lui.

Le dimanche 4 mai voit l'ouverture de l'Étang des Tramways bruxellois. Cette nouvelle, importante pour la vie du quartier, n'empêche pas l'atmosphère familiale de se dégrader jusqu'à aboutir à une crise :

Lundi 12 mai : « Kermis chez moi j'ai fait de disput avec Nille ».

Mardi 13 : « encore Kermis chez moi j'ai mis Nille à la porte j'ai boire et dresser mes pigeons au Noyon et son arrivée à 1,13 heures ».

Mercredi 14 : « j'ai eu de disput à la maison ».

Comme sa fille a dû quitter la maison la veille, il doit s'agir d'une dispute avec sa femme.

François Vandebosch ne devait pas être un homme commode. Ce même mois de mai, il licencie Léonard et chasse sa fille de sa maison. Qu'il note dans un même mouvement le renvoi de Pétronille et son activité de colombophile montre à la fois sa

⁷ Pour une histoire de la cavalcade des Longchamps fleuris, voir Jacques Dubreucq, *Tiroir aux Souvenirs 2*, p. 89 et suiv.

⁸ Cette manière typique de nommer mérite que l'on s'y arrête. Les mêmes prénoms revenaient souvent et, quand il y avait doute on utilisait instinctivement pour les distinguer la méthode généalogique, c'est-à-dire qu'on rattachait le prénom à celui d'une autre personne, elle-même déterminée par l'appartenance familiale. Il faut y voir la survivance d'une époque où les noms de famille étaient peu utilisés. L'exemple que nous avons ici de « Jeanne de Jean-Baptiste mon frère » pour désigner sa belle-sœur, est un bon exemple de cette méthode. Voici deux autres exemples : le patron du restaurant *Le Pigeon Noir*, Pierre Van Daele, était couramment appelé « Pierre van Rosa », Rosa étant sa femme. J'ai connu une personne dont le nom traditionnel complet était « Louis van Hélène van Jeanne van Tich Kadender », où Hélène est la mère de Louis, Jeanne, la mère d'Hélène et Tich Kadender, le mari de Jeanne. Kadender étant le surnom de la famille de Tich, et « Tich » lui-même l'abréviation de Jean-Baptiste...

détermination et la place occupée par les pigeons dans sa vie.

Début septembre, toujours déterminé d'épouser sa fille, « le gros Poulst » vient lui demander Pétronille en mariage, « j'ai le refusée ». Néanmoins, passant outre au refus paternel, sa femme, Marie, et sa fille Nille vont à Bruxelles acheter la robe de mariée « restée une demi journée partie », note-t-il, rageur.

Le 15 septembre, il note : « Kermis de Stalle 21 ans que je suis mariée ».

Le samedi 18 octobre, il note : « mariage de ma fille Nille ». Mais il n'y assiste pas : de 8 à midi, il s'occupe des plantes de Mme Godefroid et l'après-midi, de 2 h15 à 5 h, il nettoie le jardin de Mme Speijen. Le dimanche 19, une éloquente page blanche, fait rarissime dans son carnet, dit l'intensité du conflit familial.

Conclusion

Le carnet de François Vandebosch est donc détourné de son usage propre d'agenda, c'est-à-dire réservé à noter les choses à faire, il l'utilise pour inscrire les choses faites. Ce détournement d'usage est fréquent et place l'agenda ainsi utilisé dans la classe d'écrits à tendance autobiographique. Sans s'en rendre compte, en notant à intervalle des faits personnels, notre horticulteur réinvente le journal intime. Nous nous trouvons en présence d'un document qui unit l'inscription comptable avec l'écriture de soi.

On remarquera encore que lors du dépouillement du carnet, on est frappé par la quantité de noms propres qu'il contient. Le classement par catégories de personnes donne une idée de son ancrage social. Son carnet reprend les noms de 29 clients, 18 fournisseurs, 10 aidants, 10 personnes de la famille, 16 colombophiles, 27 connaissances, 1 médecin et 1 notaire.

Ce carnet-agenda nous permet d'approcher, de l'intérieur et en détail, la vie d'un petit indépendant œuvrant à Uccle à la fin de la Belle Époque.

Le hasard, qui nous a conservé l'agenda de l'année 1913, a particulièrement bien fait les choses : s'il est vrai que le XX^e siècle commence en août 1914, il nous met à même de connaître le cours normal de la vie à la veille de la fin d'un monde, celui du XIX^e siècle.

La comparaison avec les carnets 1916, 1917 et 1918, nous apprendra dans quelle mesure cette entreprise familiale aura été touchée par la guerre et les conditions de l'occupation. Nous suivrons François Vandebosch dans les épreuves que lui réserve l'entrée dans une nouvelle période historique.

Louis Vannieuwenborgh

Les journaux intimes

Présentation

Dans le contexte de la guerre, la nécessité d'écrire induit chez le scripteur des formes d'invention de l'écriture.

La jeune Gabrielle Vuyslteke devient peu à peu une diariste en écrivant son journal. Si elle débute son premier cahier, *in medias res*, le 21 juillet 1914, mais à la date

significative de la fête nationale, elle acquiert progressivement une réflexion sur son écriture en nommant ses deux cahiers suivants, *Mon journal*, pour débiter le quatrième par « Voilà mon quatrième cahier commencé en pleine guerre, verra-t-il un bombardement ou une simple retraite, voilà déjà plus de cent jours que les allemands se ruent contre les forces alliées sans avancer ». Les incipits des cahiers suivants sont également l'occasion d'une réflexion métatextuelle sur ce qui caractérise le genre du journal – les entrées datées – et le 6^e cahier est en plus l'occasion de l'amorce d'une autobiographie : « Aujourd'hui samedi 1^{er} avril [1919], par ces paroles mon cahier est commencé, mais je dois aussi le mettre au courant de mon histoire... ». Le dernier cahier, le 8^e, commencé le 25 août 1919 s'inscrit, lui, dans un processus de relecture, il est écrit *a posteriori* en 1921 à partir des notes de ses agendas, c'est pourquoi elle annonce son impossibilité d'y inscrire ses impressions personnelles. Les procédés d'écriture qui sont familiers aux diaristes apparaissent donc sous la plume de Gabrielle : les adresses directes au lieu ou au support (la suite des cahiers), l'ouverture énonciative des entrées datées, l'intimité de l'écriture du *for privé* (« mon journal ») et de la notation sur le vif des « impressions personnelles », et la relecture à travers des rédactions successives.

Francine Meurice

Vuylsteke, Gabrielle, *Cahier de Mémoire, Mon journal, 21 juillet 1914 au 24 septembre 1920*, transcription d'Emmanuel Vuylsteke 1999, 491 p., [MLPA 00292], copie numérisée des cahiers manuscrits originaux [MLPA 00292/0001 CR]

Écho de lecture

Gabrielle Vuylsteke est la fille de Léon Marie Vuylsteke et de Marguerite Vercruysse, brasseurs à Menin, famille bourgeoise catholique qui compte au total 10 enfants.

Au moment où éclate la guerre 1914, Gabrielle a 15 ans et ne semble pas être scolarisée – la grammaire et l'orthographe de son journal s'en ressentent – mais prend à domicile des cours de piano, de flamand... Elle rédige un journal, qui débute le 21 juillet 1914.

Il ne s'agit en aucune manière, comme on pourrait s'y attendre sous la plume d'une adolescente, d'un journal intime et confident, mais d'une relation *sèche* de faits quotidiens : la messe matinale, les leçons à domicile, le salut, les confessions, les visites de charité, les va-et-vient des parents et membres de la famille, les promenades (sans que nous en connaissions toujours l'objet).

L'apparition de la guerre dans la vie de Gabrielle donne lieu à l'insertion, dans cette chronique, de la mention des mouvements militaires dont elle est témoin, ou des grandes nouvelles publiques. Par exemple, elle écrit le jeudi 30 juillet :

« Papa a été conduire ce matin à 5h^{1/2} Charles à la gare. Toute la caserne est aussi partie. Les chasseurs sont partis à 5h^{1/2}. Après le dîner, nous avons été chez Mme Lannoy. Nous avons été promener avec toute la bande des Pollet et Laurent. À 7 heures nous avons été au salut.

L'Autriche a pris Belgrade. »

Trois des frères de Gabrielle sont mobilisés. À ce sujet aussi le ton reste objectif, détaché, factuel. Aucune anxiété ne transparaît quant à leur sort.

Au moment de l'entrée des Allemands à Menin, Gabrielle relate, par le menu, ce qu'elle voit par la fenêtre et ce qu'elle apprend, avec force chiffres. On trouve le 7 octobre :

« Il est passé en tout 17 286 hommes tous cavaliers dont 1 205 hussards, 869 chariots, 26 chariots avec barques, 49 voitures volées, 16 chiens, 78 autos, 48 camions autos, 29 cuisines, 4 vaches, 7 postes de télégraphe, 30 canons, 50 mitrailleuses, 15 voitures de la croix rouge, 2 motocyclistes et une poupée. »

Il est aussi question des blessés, militaires et civils, que sa mère et elle-même vont visiter et dont Gabrielle donne régulièrement des nouvelles. Début novembre, des chambres de la maison familiale sont réquisitionnées par des officiers et leurs ordonnances. Dès lors, les faits et gestes de ceux-ci, heures de départ et de retour, promenades dans le jardin, repas etc., sont fidèlement retracés par Gabrielle. Les annotations quotidiennes s'allongent par conséquent de toutes ces informations qui, pour une jeune fille jusque-là protégée par un environnement familial bourgeois, représentent un important bouleversement de son quotidien. Pour le lecteur, ce journal un peu aride dans son aspect de simple énumération de faits sans lien les uns avec les autres, révèle par ailleurs un certain nombre d'anecdotes instructives ou surprenantes. Les 11 et 12 janvier 1915 :

« Chez Fenaux, les allemands ont pris tout le cuivre de sa brasserie pour en faire des cartouches. Ils n'ont plus de cuivre et c'est pour cela qu'ils le réquisitionnent. De toute une compagnie qui a passé aujourd'hui, il n'y en avait plus aucun qui avait la pointe de cuivre sur leurs casques et les nouveaux casques à pointe qu'ils font maintenant sont verts sans cuivre. [...] Les jeunes poules qu'on a pu sauver au commencement de l'invasion sont au jardin et le premier œuf a été pondu hier. Cette nuit la lapine de Mijo a eu des jeunes. J'ai fini mon second petit bonnet de dentelle de Bruges ce soir ; il est mieux fait que le premier.

[...] Après le dîner j'ai été avec Mijo voir les inondations. L'eau a encore monté depuis hier ; elle est à 12m42. Nous avons aussi été voir à la Porte de Courtrai le pont que les allemands avaient construit. Il est tout à fait cassé et comme il reposait sur deux bateaux dont l'un était chargé et l'autre qui était vide, il se trouvait beaucoup plus haut ; alors ils ont scié à travers le bateau pour qu'il soit à la même hauteur que l'autre mais malgré tout cela il est entièrement brisé et ne pourra plus servir. »

Le 3^e cahier du journal se termine par cette considération émouvante et naïve :

« C'est aujourd'hui [31 janvier 1915] que je termine mon 3^e cahier de mémoire. Il est rempli des faits de la guerre et il intéressera, je l'espère tous ceux qui le liront. »

Les cahiers se poursuivent et presque tous les jours les notes commencent par « Hier » ou « Hier soir » ou encore « Ce matin »... compte rendu fidèle des activités de la maisonnée, des événements de Menin et des nouvelles de la guerre qui parviennent à Gabrielle.

En juin 1917, la famille s'installe à Watermael « dans la campagne de Mme Dujardin qui nous l'a offerte » et ne la quittera qu'au début mars 1919. Les parents de Gabrielle font à plusieurs reprises de la prison, apparemment pour des raisons administratives

(correspondance avec le front et papiers prohibés) et cela ne semble pas bouleverser trop profondément la famille. Gabrielle fait un petit séjour chez une tante à Anvers... La vie se déroule, somme toute, assez paisiblement.

Gabrielle salue, le 13 novembre, la nouvelle de la signature de l'Armistice, comme à l'habitude sans émotion particulière, et poursuit son journal jusqu'au 24 septembre 1920.

Nous nous trouvons là devant une entreprise rare qui fournit un tableau comme impressionniste de la vie quotidienne en période de guerre, et propose une grande quantité d'informations objectives sur des faits de guerre vus par le petit bout de la lorgnette, ce qui est très inhabituel dans les récits que nous possédons de la Grande Guerre.

Des annexes bien documentées fournissent toutes sortes d'informations complémentaires, à la fois d'ordre militaire et familial.

Nicole Leclercq

La transmission d'un *Journal de guerre* dans les archives familiales

Buchkremer, Guillaume (Willy), *Engagé volontaire en 1915, Notes sur mon voyage à travers la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, la France pour m'engager dans l'armée belge*, [MLPA 00358]

Présentation

Willy Buchkremer a tenu son journal pendant les 28 jours de son périple, depuis Bruxelles, qui l'amena, par la Hollande et l'Angleterre, à rejoindre l'Armée belge en tant qu'engagé volontaire. Il faillit, étant né de parents allemands, être versé dans une unité spéciale. Il put faire valoir sa qualité de Belge et combattit dans les rangs du 14^e régiment de ligne, jusqu'au jour où il fut blessé grièvement. Il est décédé peu après de ses blessures, deux semaines avant l'Armistice. On a constaté qu'il avait été amputé des deux jambes.

La force morale et la détermination de Willy Buchkremer sont présentes tout au long des pages écrites durant son périple.

Louis Vannieuwenborgh

La transmission dans les archives familiales

« Le Journal d'Oncle Willy »⁹, c'est sous cette dénomination que ce document circule dans la famille, a été retrouvé après la mort de son auteur à la fin de la guerre en 1918 et remis aux parents de Willy Buchkremer. Il accompagne sa mère lorsque, devenue veuve, elle décide d'habiter chez son fils Eugène. Le précieux document passe alors

⁹ Willy Buchkremer est le grand-oncle de Claude et l'oncle de Marie-Paule Buchkremer.

du père au fils, René Buchkremer qui, aujourd'hui encore, en est le gardien. D'autres écrits, photos, objets sont associés au *Journal*. Le carnet manuscrit original de 97 petits feuillets décrit les 28 jours de marche, d'aventures, de rencontres, d'angoisse, de douleur qui précèdent l'engagement dans l'armée belge et le combat au Front. 97 feuillets, c'est peu mais suffisant pour y découvrir la force et l'endurance de Willy Buchkremer, engagé volontaire, sa foi en sa patrie, son amour de la famille et de sa chère ville de Bruxelles, sa solidarité avec les compagnons de route, sa joie presque naïve de pouvoir enfin se battre pour sauver la Belgique du mal qui la ronge depuis août 1914. En traversant Haelen, il est effrayé par les maisons brûlées et les nombreuses tombes de soldats défendant leur foyer. Le soir, il écrit :

« Ces ruines nous réconfortent et nous rappellent que nous aussi nous allons faire notre devoir et que nous ferons notre possible pour aider à la délivrance de notre chère Patrie. »

Fin des années 1940, Jean Buchkremer, le frère cadet de Willy, armé d'une machine à écrire *Royal* de l'époque, de papier pelure et de carbones bleu-mauve, transcrit les notes de son frère Willy. Ces quelques exemplaires sont destinés à ses frères et sœur.

Un 11 novembre, comme chaque année, les enfants suivent avec amusement la musique militaire émise par l'INR et c'est à qui reconnaîtra le premier la musique du régiment de l'Oncle Willy. « Vous voilà maintenant assez grands pour écouter le récit de votre Oncle Willy », dit la voix solennelle de mon père. Calme immédiat, étonnement mais fierté d'avoir atteint l'âge requis. Assis autour de la table de la salle à manger des grands jours, nous voilà plongés dans l'écoute du *Journal* de cet oncle vénéré. Eh bien, non, personnellement, je n'étais pas assez grande pour cette lecture. Seuls, les yeux embués de mon père, son mouchoir, sa voix parfois chevrotante font partie de mes souvenirs. Du récit lui-même, aucune trace dans ma mémoire, le vide complet. La tristesse de mon papa a tout dominé.

Lors de sa mise à la retraite, mon frère, Henry-Jacques Buchkremer, reprend l'exemplaire tapé à la machine et lui donne une nouvelle jeunesse grâce aux performances de l'ordinateur. Quelques notes explicatives et quelques clichés complètent le texte. La copie du *Journal* est distribuée au fur et à mesure dans la famille proche.

Et l'intérêt pour le *Journal* va grandissant. Des recherches nous permettent de découvrir des photos de l'hôpital – aujourd'hui disparu – où notre oncle a été soigné et où il est décédé. Viennent s'ajouter au récit l'annonce officielle de son décès, ses décorations, son carnet de compte.

La commémoration de la Première Guerre mondiale remet le *Journal* d'Oncle Willy en pleine lumière. Notre cousine, Claude Buchkremer, membre du groupe de lecture APA-AML, nous propose de confier ce *Journal* au Patrimoine Autobiographique. Hésitation de notre part, ne sommes-nous pas maintenant trop âgés devant un travail de retouches éventuelles, de mise au point, de choix de documents, de course à l'imprimeur ? Claude insiste gentiment et offre son aide ; l'imprimeur, elle s'en charge.

Aujourd'hui, nous sommes heureux de vous présenter cet ouvrage. C'est notre fierté d'avoir ressuscité la figure de notre Oncle Willy, disparu à 23 ans en servant son pays.

Dans ce *Journal*, de nombreux noms sont mentionnés : ceux des autorités militaires, des engagés volontaires, des paysans, des prêtres accueillant ces futurs soldats, des

passeurs et des lieux précis dans les quatre pays parcourus. Peut-être en y reconnaissant des personnes, pouvez-vous nous transmettre des informations complémentaires datant de cette époque. Si c'est le cas, n'hésitez pas à nous contacter ; nous osons croire en un heureux hasard. D'avance merci !

Marie-Paule Buchkremer

Écho de lecture

Willy Buchkremer a 20 ans en 1915 lorsqu'il décide de rejoindre l'armée belge en guerre. Pour ce faire il doit traverser la Belgique, la Hollande, la mer du Nord, passer en Angleterre d'où il retraversera la mer du Nord pour gagner la France et rejoindre finalement l'armée belge casernée à Saint-Lô. Son carnet s'arrête à ce moment-là. La famille n'apprendra le décès de Willy Buchkremer survenu le 28 octobre 1918 que par l'arrivée tardive de deux lettres officielles datées du 14 janvier 1919 et du 16 juin 1920. Il est mort suite à ses blessures quinze jours avant l'armistice.

Tout au long de son périple, accompagné de jeunes qui ont le même idéal que lui, il voyage à pied d'abord, puis en tram, en bateau, en chemin de fer. Ses compagnons et lui logent à la belle étoile, chez l'habitant, à l'hôtel, dans des dortoirs. Ils sont nourris et transportés par l'armée, parfois très bien, parfois plus mal. Ils doivent trouver leur chemin, ce n'est pas toujours facile comme il est parfois difficile de distinguer de bons guides d'autres qui leur disent n'importe quoi. Il est blessé aux pieds et, tout au long de sa route, il ne reçoit les soins que de personnes de bonne volonté. Ce n'est qu'en Angleterre qu'il sera pris en charge par un médecin et une infirmière.

En Angleterre aussi, il essaie de voir ses nièces de cinq ans et demi et de quatre ans et demi. Il les retrouve mais elles ont été terrifiées par les bombardements, sont sans leurs parents et ne reconnaissent pas leur oncle. Ces retrouvailles ne sont donc pas faciles.

Aidé par le Comité des réfugiés, il embarque sur un petit bateau à vapeur pour la France et débarque à Dieppe. Il décrit le séjour inconfortable dans la caserne qui l'héberge : saleté, chambrées de 44 soldats, pain sur, paille grasseuse. La nourriture n'est pas meilleure.

Ensuite le train le mène au bout de son voyage dans des wagons tellement sales *qu'en Belgique on y logerait des bestiaux*. Une angine se développe, il dort sur une mince paille. Heureusement il rencontre son ami Louis qui l'aide à survivre car, là où ils sont, les médecins sont avares en soins.

L'angine passe et des soldats choisis partent au front, mais pas eux. Il écrit une lettre au Commandant pour demander qu'il y soit envoyé, mais malgré de belles promesses, qui le remplissent de joie, il reste consigné.

L'histoire contée par le manuscrit s'arrête abruptement là.

Nadine Dekock

Les chroniques familiales

Dans le contexte de la révolution russe

Romanowsky, Ivan Pavlovitch, *Lettres d'Ivan Pavlovitch Romanowsky à son épouse, 1917-1920* [MLPA 00322]*Présentation*

Hélène Maline, épouse Obolensky, petite-fille d'Ivan Pavlovitch Romanowsky, officier supérieur de l'armée tsariste et ensuite général de l'Armée blanche, a traduit en français des extraits des lettres qu'il avait adressées à sa femme, Hélène Mikailovitch Bakeev, de 1917 à 1920. Cette correspondance est accompagnée du résumé d'une biographie d'Irène, la fille d'Ivan Pavlovitch Romanowsky, qui avait été traduite par Alexis Obolensky, l'époux d'Hélène Maline. Anne Dosogne et son mari, Alexandre Obolensky, l'arrière-petit-fils d'Ivan Pavlovitch Romanowsky, ont donné à ces traductions françaises la forme d'un récit familial pour leurs enfants et pour l'APA.

Hélène Romanowska et ses enfants se sont exilés en 1920. La Serbie sera leur première destination. Ensuite la Belgique deviendra leur refuge définitif.

Écho de lecture

La vie d'Ivan Pavlovitch jusqu'en 1916 est évoquée dans la biographie d'Irène. Il était le fils aîné d'un officier d'artillerie qui avait épousé une Polonaise. Son père mourut prématurément d'une maladie contractée lorsque la fabrique d'obus à laquelle il était affecté fut détruite par une explosion.

En 1903, Ivan Pavlovitch, qui allait être aussi officier d'artillerie, épousa Hélène Mikailovitch Bakeev.

Après avoir pris part à la guerre russo-japonaise, Ivan est envoyé comme officier d'état-major, à Tachkent, en Ouzbékistan, où naquit Irène en 1906. Trois ans plus tard, la famille Romanowsky rejoint Saint-Pétersbourg où Ivan sera l'adjoint d'un général occupant une très importante fonction. En 1913, Ivan Pavlovitch devenu colonel, est chargé de commander le 1^{er} bataillon du 2^e régiment de chasseurs finlandais. Le travail qu'il accomplira sera élogieusement apprécié. Du début de la Première Guerre mondiale jusqu'à l'automne 1916, il commande un régiment qui se bat en première ligne (sur un immense front, les forces de la Russie combattent celles de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne). Promu général, il est muté à Saint-Pétersbourg comme chef d'état-major de la 1^{re} armée.

La suite du récit se trouve dans les lettres d'Ivan Pavlovitch transmises par sa fille Irène.

La première lettre dont Irène donne connaissance est datée du 30 avril 1917. Pour mémoire, la révolution russe a commencé dans les premières semaines de l'année 1917 ; le tsar Nicolas II a abdiqué le 3 mars. Hélène s'est installée à Riazan avec ses enfants. Le 27 mai, Ivan Pavlovitch informe son épouse qu'il est accusé d'être un contre-révolutionnaire. Il écrit le 8 juillet que la débâcle a commencé : les armées russes cèdent du terrain à une allure telle que la situation devient déjà

catastrophique. À plusieurs reprises, il déconseille à Hélène de revenir à Saint-Pétersbourg. Par une missive du 29 août le lecteur des lettres d'Ivan Pavlovitch apprend qu'elle va partir pour Soumy chez une tante qui a épousé un millionnaire. Le 2 septembre Ivan Pavlovitch annonce à sa femme qu'il a été arrêté la veille au soir. Il a été appréhendé en même temps que le généralissime Kornilov, auteur d'un *putsch* raté, et deux autres généraux.

Comment est-ce possible que nous ayons mérité une telle haine à l'égard des *bourgeois*, se demande Ivan Pavlovitch le 5 septembre ? Comment est-ce possible, ajoute-t-il, qu'il apparaisse aujourd'hui un fossé si profond entre soldats et officiers ?

Le 9 septembre il avise Hélène qu'il sera transféré à Bikhov dans la nuit du 11 au 12 septembre. Kornilov s'évadera et gagnera le Don. Romanowsky réussira à le rejoindre.

Entre fin septembre 1917 et mai 1918, les lettres font voir Romanowsky livrant contre les bolcheviks un combat extrêmement hasardeux dont le pivot est la ville de Rostov-sur-le Don. L'une de ces lettres contient une assez longue description de la grande offensive que lance l'Armée blanche en 1918, sous le commandement de Kornilov. Elle perdra cette bataille d'Ekaterinodar au cours de laquelle Kornilov est mortellement blessé. Le général Denikine le remplace, Romanowsky reste chef d'état-major. L'été suivant il est à Stavropol. Il sera ensuite à Bataïsk d'où se feront des incursions à Rostov.

Dans la perspective d'une défaite inéluctable, il avoue en 1919 que son moral est mauvais, *cela va sans dire*. Il se sent victime d'une cabale mais, s'il assume sa part de responsabilité dans *tout ce qui est arrivé*, il ne doute pas d'avoir agi avec conscience.

Le 25 février 1920, il invite sa femme, à qui il s'est toujours adressé avec beaucoup de tendresse, à prier Dieu avec lui pour que leurs épreuves, qui atteignent un point culminant, ne soient que momentanées et pour qu'ils puissent être enfin réunis.

La dernière lettre est du 17 mars 1920. Elle relate l'évacuation par bateau de *volontaires* (combattants blancs) exfiltrés de Russie avec leurs familles. Le général en chef Denikine et Romanowsky sortent du port les derniers, sur un torpilleur (anglais). Parvenu à Constantinople (aujourd'hui Istanbul), Romanowsky sera abattu à l'ambassade de Russie, le 5 avril 1920. Par un officier russe, comme semble le dire une coupure de presse de l'époque ? En fait, la famille n'a jamais su par qui.

Le récit se termine par des nouvelles de « Ceux qui sont restés en Russie ». Hélène Maline-Obolensky a aussi traduit en français des extraits de lettres écrites par des parentes entre le 9 janvier 1918 et le 7 mai 1924. On trouve dans ces extraits d'intéressantes informations sur les conditions de vie, qualifiées de *cauchemardesques* par les correspondantes, que l'on connaît en Russie durant ces années où s'implante le régime soviétique.

Raymond Du Moulin

Podderegin, Nicolas, *Lettre au libraire Paul Delesalle*, Archives familiales de Michèle Maitron, 1920, 6 p., [MLPA 00331]

Présentation

Cette lettre a été adressée, le 6 avril 1920, par Nicolas Podderegin, Russe récemment réfugié en Finlande avec sa femme et sa fille, à Paul Delesalle (1870-1948), syndicaliste révolutionnaire, et, par ailleurs, libraire rue Monsieur-le-Prince à Paris. Paul Delesalle a donné cette lettre à son biographe, l'historien Jean Maitron.

Les quelques fautes d'orthographe ont été conservées dans la transcription de l'original faite par Michèle Maitron, la fille de Jean Maitron. Les mots barrés ou soulignés le sont également dans celle-ci.

Écho de lecture

Nous sommes en 1920. Nicolas Podderegin, Russe récemment réfugié en Finlande avec sa femme et sa fille, écrit à son correspondant, libraire rue Monsieur-le-Prince à Paris, pour lui donner de ses nouvelles. N. Podderegin, qui a une très bonne connaissance de la langue française, a déjà, par le passé, rendu visite au libraire, dont il confie avoir quelquefois revu la boutique en rêve. Il semble avoir appartenu en Russie à une classe aisée : on lui a proposé une place bien payée ; l'un de ses amis, fusillé depuis lors, était avocat. Il fait état aussi d'une lecture de jeunesse : *Violence* du syndicaliste révolutionnaire Georges Sorel (en réalité *Réflexions sur la violence*, Paris, 1908), ce qui semble indiquer de la sympathie pour les idées anarchistes.

N. Podderegin explique en détail les raisons de sa fuite et, à cette occasion, donne d'intéressantes précisions sur la situation économique et politique en Russie dans les années qui suivent la Révolution.

Les salaires sont, dit-il, *énormes*, mais le prix des denrées (pain, beurre, pommes de terre) est si élevé qu'il est très difficile de se nourrir correctement. Nécessité est donc faite à celui qui veut survivre de vendre ses modestes biens avec le risque d'être arrêté et parfois exécuté pour *commerce privé* et donc illégal. Circonstance aggravante et passablement révoltante : l'État condamne, ce faisant, des comportements que lui-même pratique en d'autres occasions sans scrupule, n'hésitant pas à acheter *chez les personnes privilégiées*.

N. Podderegin a été lui-même en Russie victime d'inquiétantes perquisitions. Il a préféré fuir et est maintenant en sécurité en Finlande. Il songe désormais à se lancer dans le commerce des bois.

Michèle Maitron-Jodogne

Dans le contexte du front de l'Yser

Empain, Joseph, *La der des der, La Grande Guerre 1914-1918, Témoignages*, Tapuscrit de 55 pages A4, s.d., [MLPA 00405]

Écho de lecture n° 1

Ces témoignages sont extraits de *Chronique d'une famille plébéienne*, l'histoire de la famille de l'auteur, les Empain-Hody et de celle de son épouse les Adriaensen-Erken. Paul Empain et Léon Hody sont deux amis d'enfance. Ils habitent le même quartier de Jette, commune bruxelloise. Paul est facteur et Léon employé des chemins de fer. Les témoignages qui concernent la guerre de 1914-1918 se basent surtout sur la correspondance échangée entre Léon et sa sœur Gabrielle. Celui-ci écrit très rarement et toujours succinctement. Le 4 août 1914, quand les Allemands (toujours appelés *Prussiens*) envahissent la Belgique, Paul, de la classe 1913, fait son service militaire ; Léon qui a terminé le sien en avril 1913, est mobilisé depuis le 29 juillet au Fort Sainte-Marie à Anvers.

Les atrocités commises par la soldatesque allemande provoquent un exode de la population, aussi massif que sera celui de Mai 1940, en grande partie vers la Hollande, restée neutre. Un million de Belges y auraient trouvé refuge ; la plupart reviendront en Belgique occupée ; environ deux cent mille se réfugieront en Angleterre. Nombreux seront aussi les soldats belges à prolonger leur retraite jusqu'aux Pays-Bas où ils seront internés. Ce sera le cas de Léon Hody après la chute d'Anvers. Mais il s'évadera le 11 décembre 1914 et, par la Grande-Bretagne, gagnera le front de l'Yser. Versé à l'infanterie il retrouvera Paul Empain. Celui-ci a participé à la retraite de l'armée jusqu'à l'Yser. Du 27 au 30 octobre l'ouverture des écluses provoque l'inondation de la plaine, arrête l'envahisseur et conserve à la Belgique un petit coin de territoire. S'y dérouleront pendant quatre ans des combats meurtriers pour quelques arpents de boue pris et repris. Léon Hody sera parmi les blessés soignés en France. Son frère Joseph a voulu rejoindre l'armée à 16 ans ; il sera tué par une patrouille allemande en tentant de passer en Hollande. En novembre 1915, Léon qui a été promu sergent dans l'infanterie demande à être rétrogradé pour pouvoir repasser dans l'artillerie où la claudication consécutive à sa blessure sera moins handicapante. Il sera promu maréchal des logis en 1916. La même année, Paul Empain sera nommé sergent.

Dans l'une de ses lettres, Gabrielle évoque la pénurie alimentaire régnant en Belgique occupée. Aucun rationnement général n'est organisé comme en 40-45. « Les produits de la ferme et le café surtout, sont d'un prix très élevé. [...] Il n'est pas question de manger du sucre comme autrefois » La jeune femme qui était employée aux téléphones depuis 1910 a été mise en disponibilité, mais touche encore son salaire de l'État *sous le manteau*. Il y a des initiatives privées ou communales pour nourrir la population. Gabrielle aide les *Petites Abeilles*, une association qui s'occupe des enfants de moins de trois ans. Dans les échanges de lettres qui se font par la Hollande, et parfois par la Suisse, Gabrielle signe *Godule*. Il faut user de périphrases pour tromper la censure. Léon *est au bureau*, Paul devient *Pauline*, etc.

Les Adriaensen-Erken sont partis en Angleterre après un détour par le sud de la France. Ils séjournent à Willesden, faubourg de Londres. Cent réfugiés y sont logés dans de spacieuses maisons pour lesquelles le propriétaire ne doit pas payer d'impôts

locaux. Une école est créée pour les Belges avec des cours en anglais, français et flamand.

Ce résumé ne permet pas de rendre compte de la construction originale des pages de Joseph Empain. Elles mêlent habilement son récit et des extraits de lettres des protagonistes ; elles découvrent pour le lecteur un aspect de la *Der des der* vu par quelques-uns de ses humbles acteurs.

Jean Nicaise

Écho de lecture n° 2

Joseph Empain a réuni en 1998, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de l'Armistice, les extraits relatifs aux années 1914-1918 de l'histoire de sa famille, les Empain-Hody et de celle de son épouse, les Adriaensen-Erken, qu'il a reconstituée.

Le présent écho rend compte de la lecture de la première partie du document déposé qui est consacrée aux Empain-Hody. La seconde partie, qui concerne les Adriaensen-Erken, sera le sujet d'un autre écho.

Joseph Empain décrit le parcours de combattant de Léon Hody et de son copain Paul Empain¹⁰ qui se montrèrent constamment courageux et entreprenants. Dès le 29 juillet 1914, Léon Hody, milicien de la classe 1911, démobilisé en avril 1913, est rappelé sous les armes et affecté à nouveau à l'artillerie de la Position fortifiée d'Anvers. Son meilleur ami Paul Empain, milicien de la classe 1913 qui ne devait faire que douze mois de service, reste incorporé au 1^{er} régiment de ligne.

Le 10 octobre 1914, les Allemands s'étant emparés d'Anvers, Léon Hody est au nombre des quarante mille militaires belges affectés aux forts ceinturant la ville qui se trouvent contraints, pour ne pas être faits prisonniers par l'ennemi, de passer en Hollande. Neutralité oblige, ils y sont internés. Léon Hody s'évadera le 11 décembre 1914 du camp d'internement de Harderwijk. Il réussira à gagner Folkestone, en Angleterre. De là, il rejoindra le front de l'Yser. Le 9 janvier 1915, il sera versé à sa demande au 13^e de ligne à Adinkerke. Blessé le 5 mai 1915, il ne retrouvera ce régiment que cinq mois plus tard, après une longue période d'hospitalisation puis de convalescence en France. Déclaré inapte à l'infanterie, il sera réaffecté à l'artillerie le 1^{er} décembre 1915. Le 15 février 1916, il est versé dans une batterie de mortiers de 75 où il restera jusqu'à la fin de la guerre.

De son côté Paul Empain a participé aux deux grands replis effectués par l'armée belge après son regroupement sur la ligne de défense de la Gette et de la Dyle. Le second repli commencera dans la nuit du 6 au 7 octobre 1914. Il mènera l'armée belge d'Anvers jusqu'à l'Yser où elle se retranchera grâce aux inondations consécutives à l'ouverture des vannes des écluses de Furnes suivie par l'ouverture de celles du déversoir du Noordvaart.

Paul Empain restera au 1^{er} régiment de ligne jusqu'en juin 1916. Après un stage en France, au centre d'instruction des mitrailleuses à Criel-sur-Mer, il sera affecté, le

¹⁰ En 1928, Louise Hody, sœur de Léon, deviendra l'épouse de Paul Empain.

20 décembre 1916, au 21^e de ligne. Après l'armistice il sera caserné à Gand. Le 1^{er} octobre 1919 il sera démobilisé.

Léon Hody fera partie, à München-Gladbach, des troupes belges occupant la Rhénanie. Il quittera l'armée en septembre 1919.

Le narrateur, Joseph Empain, rend à Léon et Paul un hommage particulier dans les termes suivants : « On peut dire que Paul Empain et Léon Hody ont fait partie de cette cohorte de sous-officiers miliciens, parfaitement bilingues, qui assurèrent tout au long de la guerre au front où ils eurent quatre ans de présence continue, l'harmonisation des relations entre le cadre fortement unilingue francophone et les soldats parmi lesquels on retrouvait 65 % de flamands. »

Si la guerre a épargné Léon Hody elle n'a pas épargné son frère cadet Joseph qui mourra tragiquement le 10 juin 1917 en tentant de franchir la frontière hollandaise à partir d'Arendonk, près de Turnhout.

Joseph Hody, âgé de seize ans, était un élève du collège Saint-Louis. Il avait quitté Bruxelles avec deux condisciples dans le but de rejoindre l'armée belge. Lors de la traversée du canal de la Campine les trois fugitifs furent pris sous le feu d'une patrouille allemande. Inhumée à Arendonk la dépouille de Joseph Hody a été transférée à la pelouse d'honneur du cimetière de Jette-Saint-Pierre le 22 avril 1922.

Raymond Du Moulin

Petite anthologie du pacifisme et du féminisme et de la pédagogie nouvelle dans les documents de la Première Guerre mondiale.

Dans les récits des souvenirs

Dans *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Marie-Claire Laisney-Hubaux ¹¹ soutient deux thèses illustrées par la vie de ses parents : le pacifisme et l'égalité entre les femmes et les hommes. Ces deux prises de conscience ont leur origine dans la guerre de 1914-1918. Les figures de Jeanne Foettinger et de Jean Hubaux, qui forment *un des premiers couples universitaires*, les illustrent.

Jeanne Foettinger, Marie Delcourt et Léonie de Waha : l'égalité pour les femmes

Marie Delcourt ¹² a été un modèle d'émancipation pour Jeanne Foettinger en la persuadant de faire des études universitaires, et également pour sa fille Marie-Claire au

¹¹ MLPA 00345, voir l'écho de lecture de Raymond Du Moulin dans ce numéro. L'autobiographie de jeunesse de Marie-Claire Hubaux fait partie du fonds des archives familiales de Nicole Leclercq par le lien d'amitié qui liait les familles Hubaux et Delahaut. Marie-Claire Hubaux, Francine Delahaut et Jean Leclercq se retrouvaient dans le même abri pendant les bombardements en 1940-1945.

¹² Marie Delcourt (1891-1979), helléniste et historienne de la littérature belge francophone, a épousé l'écrivain Alexis Curvers. Militante wallonne, elle fit partie de l'équipe dirigeante de l'Union des femmes de Wallonie avec Léonie de Waha. Elle fut la première femme chargée de cours à l'Université de Liège, à partir de 1929, y créant le cours d'histoire de l'humanisme.

lycée Waha, fondé par Léonie de Waha. Le portrait de Jeanne commence par une construction en contrepoint avec celui de Thérèse :

Si on avait dit à Tante Thérèse qu'elle exploitait Marie [la servante], elle aurait été très étonnée. Marie l'aurait été tout autant. L'une courait du matin au soir, du jardin au clapier, au poulailler, à l'étable, à la cuisine, au marché, pendant que l'autre ne faisait rien que jouer aux cartes en buvant du café et en mangeant de la tarte. Toutes deux trouvaient cette division du travail normale, sinon équitable. [...] (p. 5)

Comment Jean Huhaux rencontra Jeanne Foettinger (le récit de leur rencontre d'après chacun d'eux).

Vers les années 1919-1920, un de ses amis étant très malade dans un petit hôtel minable, Jean était très embarrassé. Il ne savait ni soigner un malade ni ranger une chambre. Il fit part de son embarras à son amie et condisciple Marie Delcourt qui lui dit : « Va chercher Jeanne Foettinger ! Je vais te faire un mot pour elle. Elle t'aidera certainement ». Et de sa petite écriture méticuleuse et régulière, Marie rédigea une lettre concise, précise, charmante. Jean alla sonner au 36 de la rue du Jardin Botanique. Une jeune bonne, robe noire et tablier blanc vint lui ouvrir, lui fit monter l'escalier de marbre et l'introduisit dans le *petit salon* en disant : « Je vais prévenir Mademoiselle ». Très impressionné par tout ce décorum, il s'assit sur l'extrême bord d'un fauteuil, faisant de gros efforts pour paraître à l'aise. Mademoiselle Jeanne ne tarda pas. C'était une brune aux yeux bleus, à l'allure vive et délurée. Elle lut le billet de Marie Delcourt et dit : « Attendez-moi, je vais mettre un chapeau et je vous suis. »

Ils s'en allèrent par les rues mais n'échangèrent guère de paroles. « La chambre, me raconta maman, était dans un état épouvantable, un vrai capharnaüm, un dépotoir. Alors j'ai commencé par faire des tas. J'ai mis les chaussettes avec les chaussettes, les épingles avec les épingles... ». En quelques heures, me dit papa, qui vingt ans plus tard en était encore tout émerveillé, la chambre était propre et bien rangée. Le malade heureux et détendu reposait dans des draps frais. Tout était transformé et j'ai pensé : « Voilà la femme qu'il me faut ! ».

Quand en 1914 les Allemands sont entrés en Belgique et l'ont envahie, sans même déclarer la guerre, maman qui avait vingt ans a cherché ce qu'elle pouvait « faire pour aider son pays ». Elle a présenté ses services à une petite clinique protestante nommée Bethesda, convertie pour cause de guerre en clinique militaire. On lui fit vider des seaux, faire des travaux de nettoyage qui la rebutaient. Puis elle devint garde-malade et passa progressivement les examens d'infirmière. Elle était infirmière diplômée quand la guerre se termina. C'est dans cette petite clinique qu'elle fit la connaissance de Vic Guillot, de Berthe Noblet, de Flo Vonnez (ces deux dernières venues de Suisse) et aussi de Marie Delcourt qui ne devint jamais infirmière et se contenta de garder les malades.

C'est Marie qui s'intéressa à maman et lui donna le goût des études universitaires, goût très peu répandu à l'époque chez les jeunes filles.

[...] Après la rencontre dans la chambre de malade, ils (papa et maman) se croisèrent à la faculté où ma mère avait obtenu de s'inscrire à la section d'Histoire. Ils se marièrent en 1919 et se flattèrent d'être un des premiers couples universitaires de Belgique. Papa ayant bénéficié d'une bourse, ils allèrent à Paris pendant un an, ou du moins une année scolaire. Le père de maman aida le jeune ménage. La bourse ne permettait pas de vivre à deux, même modestement. À Paris, ils menèrent une vie quelque peu bohème, dans un entresol sans eau ni électricité, rue des Écoles, dans le V^e.

Maman m'a raconté qu'un soir, elle mit sur la table un morceau de pain, une boîte de sardines, puis ne trouvant rien d'autre et la table lui semblant vraiment vide, elle prit une lampe à pétrole, la mit sur la table et appela son jeune mari : « Viens à notre table toute illuminée d'amour ! ». L'idée était jolie. Papa était un nouveau mari, très amoureux. Il accepta joyeusement la frugalité de ce repas, mais maman comprit qu'elle ne devait pas renouveler la formule. (p. 13 à 15)

[...] Comme je l'ai déjà dit, maman détestait les travaux ménagers. Elle les comparait au tonneau des Danaïdes. Chez son père ils étaient accomplis par des domestiques. Je crois qu'au fond d'elle-même elle les a toujours ressentis comme des travaux de domestique et souffrait (sans peut-être se l'avouer à elle-même car elle était profondément égalitaire) de devoir passer tant d'heures dans sa journée, dans toutes ses journées, à des tâches qui l'humiliaient. (p. 20)

[...] De mon unique année au lycée [Léonie de Waha] de Liège, j'ai gardé le souvenir de Kinette Moresse, professeur de français, et de Marie Delcourt, professeur de grec. Avec Marie Delcourt, nous avons traduit *Alceste* d'Euripide. Alceste est un personnage féminin, la femme d'Admète. Admète doit mourir, toutefois les dieux lui laisseront la vie si quelqu'un accepte de mourir à sa place. Au début de la pièce Admète se lamente sur son sort. Alceste propose de mourir à la place de son mari. Admète accepte sans trop de façons, et quand Alceste dit sa tristesse de quitter la vie (elle est encore toute jeune et laisse deux enfants en bas âge), Admète lui fait mettre une sourdine à ses lamentations... Depuis que ce n'est plus lui qui doit mourir, la chose lui paraît presque supportable et il ne veut pas qu'on lui casse les oreilles avec des jérémiades. Et Marie Delcourt, très féministe, nous faisait remarquer combien masculin était ce type de comportement ! Elle était si vivante ! Elle nous permettait un rapport direct, personnel, avec une œuvre d'art.

Nous avions toutes une espèce d'adoration pour Kinette Moresse. Elle était intelligente, élégante, se donnait des airs de *femme libérée*. Elle nous donnait l'impression de s'intéresser à chacune d'entre nous personnellement, comme si les progrès de chacune lui tenaient particulièrement à cœur.

À la rentrée, après les vacances de Pâques, la nouvelle nous a assommées, comme une massue. Kinette s'était suicidée. Elle s'était tiré une balle de revolver dans la bouche... [...] (p. 31)

[...] [Pendant l'exode en 1940] Antoinette [la sœur de Marie-Claire] regardait par la fenêtre quand elle poussa un cri : « Marie et Alexis ». C'était en effet

Marie Delcourt et son mari. Ce fut une rencontre chaleureuse, des embrassades générales. « Maintenant qu'on est ensemble, on ne se quitte plus !

Mais la nuit suivante, les Allemands bombardent Mons !... Un peu partout on voit des incendies. Les maisons brûlent dans le silence, la stupeur... Des groupes de gens, toujours chargés de ballots entassés dans des couvertures rouges cherchent leur chemin en disant : « Par où c'est-y qu'on va en France ? ».

Avec Marie et Alexis nous formons une petite caravane. Ils ont gentiment mis nos bagages dans leur voiture. Ils y font monter papa et Tanty (les deux qui ont le plus de mal à marcher). Maman et André sont à pied, Antoinette et moi poussons nos bicyclettes.

On n'avance pas vite. Il y a beaucoup de monde sur la *route qui va en France*. Alexis s'efforce de trouver des petites routes où nous serions plus seuls. La nuit vient. Il n'est pas question d'allumer les phares de la voiture. À l'arrière de ma bicyclette, j'ai une couverture blanche roulée sur le porte-bagages. Ce sera le *phare* d'Alexis. Pour accélérer un peu le train et prendre l'allure des bicyclettes, maman et André montent dans la voiture qui a l'air de plus en plus enceinte. Pendant des heures nous roulons, Antoinette et moi, devant la voiture d'Alexis. Nous y voyons mieux que lui, car il a un pare-brise devant les yeux. Nous suivons une petite route, pratiquement seuls. Nous traversons un carrefour et voilà que les deux côtés de la route sont éclairés au ras du sol par des rangées de petites lumières blanches. Que c'est joli ! Et comme cela aide à mieux voir... Une voix jeune, aimable et chaleureuse, nous interpelle : « Pardon, messieurs, dames, vous ne pouvez pas continuer sur cette route ! Elle est réservée à l'armée ».

C'était le premier soldat français que nous voyions. Il nous emmena vers une maison, et, comme nous protestions qu'à cette heure de la nuit (il était plus de trois heures du matin) il est indécent de frapper à une maison inconnue, il nous rassura : « Ce sont de très braves gens, et en plus, c'est leur devoir de vous accueillir. Vous attendrez le lever du jour, alors vous pourrez continuer votre route ».

En effet, c'étaient des gens formidables ! Ils nous accueillent comme si nous étions de vieux amis. Ils n'ont plus de lits à nous offrir. Le soldat leur avait déjà amené d'autres fugitifs. Eux-mêmes sont sur des chaises. Ils nous font place à côté d'eux. Nous nous asseyons. J'ai du mal à ne pas m'endormir. Mais papa est sans pitié : « Clairette, ne t'endors pas ! ». C'est facile pour lui. Il a pu somnoler tant qu'il a voulu sur la banquette arrière de la voiture. Comment peut-on être aussi cruel ! Mais il est persuadé que si Antoinette et moi dormons, ne fût-ce qu'une heure, ou même moins, nous ne pourrions plus nous réveiller. Or, il faut repartir. Et c'est ce que nous faisons. Dès qu'il fait jour, nous repartons. Nos hôtes nous embrassent avec un mélange de désespoir et d'espérance dans les yeux et dans la voix. Nous ne les avons jamais revus. [À partir de là, le petit convoi se sépare, pour poursuivre en train et en voiture.]

Nous avons débarqué à Paris par un après-midi ensoleillé de mai 1940. Nous avons mis un peu plus de vingt-quatre heures pour venir de Péronne. La joie de papa en nous voyant arriver me parut quelque peu exagérée. Il nous raconta

être allé à plusieurs reprises à la gare du Nord et y avoir entendu des récits terrifiants. Des trains avaient été bombardés, des voyageurs mitraillés sur les côtés des voies de chemin de fer. Nous avions, une fois de plus, eu de la chance. À la gare du Nord, on refusa de nous donner nos bicyclettes : « Pas le temps de décharger les fourgons ». À Paris, nous avons définitivement quitté Alexis et Marie. Ils furent logés chez André Gide qui, par la suite, leur prêta sa maison de Cabris dans les Alpes Maritimes. [...] (p. 37)

Marie-Claire Laisney-Hubaux

La figure de Jean Hubaux : pacifiste et poète

Les Coquelicots

Les Coquelicots rouges bougent
 Au rythme lent
 Du vent de juin. Le ciel est rouge,
 Le soir descend.

Dans la mauvaise herbe où s'étalent
 Leurs flocons drus
 L'écarlate de leurs pétales
 Vibre en tons crus.

Ils sont fleurs de guerre et de gloire
 Rouge vainqueur,
 Avec une étrange croix noire
 Autour du cœur.

Et dans les champs morts que la guerre
 A dévastés
 Ils sont tout l'orgueil de la terre
 Et sa beauté.

Au vent de juin qui les balance
 Souples et beaux,
 Les rouges coquelicots dansent
 Sur des tombeaux.

Floraison rouge des tranchées
 À l'infini.
 La terre semble revanchée
 La terre rit.

Oh ! Toutes ces fleurs rouges bougent
 Sous le ciel roux.
 La terre rit d'un rire rouge
 Strident et fou !

Jean Hubaux, Ramscapelle 1917

À 18 ans Jean Hubaux s'inscrit à la faculté des Lettres à Liège, section classique (latin-grec). Il avait vingt ans lorsque les Allemands envahirent la

Belgique en 1914. Quelques mois plus tard, il partait pour la guerre. Ce fut un départ clandestin, à pied, par la Hollande. De là, il s'embarqua pour l'Angleterre. La traversée sur un tout petit bateau, par une mer mauvaise, le rendit abominablement malade. D'Angleterre il fut expédié en France et, après une préparation militaire de quinze jours, envoyé au front.

Jamais il n'oublia les terribles paroles d'accueil de l'armée belge : « À partir de maintenant, soldats, vous n'oublierez pas que vous êtes soldats, soldats ! ». Et sut traduire : « Vous êtes venus ici volontairement, mais si vous essayez de partir, c'est le poteau d'exécution ! Il fut versé au 12^e de ligne dans l'infanterie et refusa de monter en grade. Il resta *trouffion*, simple soldat, pendant les cinq ans que dura sa prestation militaire : quatre ans de tranchées et un an d'occupation en Allemagne. [...] (p. 11 et 12)

Un jour qu'il était dans les tranchées, il vit un grand type dont la tête émergeait largement des talus de terre derrière lesquels les soldats se dissimulaient soigneusement. « À ce moment-là, me racontait-il, nous nous sommes tous mis à gueuler : *Baisse-toi, imbécile, crétin...* (et probablement, d'autres insultes moins distinguées). Il y avait quelque chose de délibéré dans l'attitude du *grand type* qui continuait à se promener sans accepter de se baisser. Peu à peu un murmure circula parmi les soldats : *C'est le Roi !* C'était lui, en vérité, Albert I^{er} venu rendre visite à ses soldats (on l'appelait le *Roi-Soldat*) et leur remonter le moral. Sa femme, la reine Élisabeth, s'était faite infirmière dans un hôpital militaire situé dans la seule partie de la Belgique jamais conquise par les Allemands. Cet hôpital était sans cesse bombardé ».

L'attitude courageuse du couple royal reflétait, me dirent mes parents, celle de toute la population. Ils m'en parlèrent surtout en 1940 où tous deux me firent part de leur indignation et de leur stupeur devant le manque d'élan patriotique rencontré en Belgique et en France. Rien de tel en 1914, nous dirent-ils. Personne n'acceptait de *travailler pour les Allemands* et c'était vrai, aussi bien du facteur que du marchand de journaux, du professeur de faculté que du cheminot. Les facultés sont restées fermées pendant toute la durée de la guerre 14-18 et les Allemands devaient eux-mêmes faire marcher les trains et tous les services publics... [...] (p.13)

Après la guerre Jean Hubaux ne fut pas démobilisé tout de suite. Il dut faire un an d'occupation en Allemagne, dans la Ruhr. Tout ce qu'il nous en dit, c'est qu'il était logé chez de très braves gens dont le fils avait été tué à la guerre et qu'il n'a pas cessé de penser : « J'espère que ce n'est pas moi qui l'ai tué ». Pensées bien inutiles et bien futiles, mais il est évident que la gentillesse de ces gens a renforcé en lui cette haine de la guerre qu'il avait commencé à ressentir dans les tranchées et qui ne devait plus le quitter. Mes parents avaient eu tous les deux, pendant la guerre, ce qu'il est convenu d'appeler une conduite héroïque, lui comme volontaire de guerre, elle comme agent de l'*Intelligence Service* et comme infirmière. Mais tous les deux étaient, après la guerre, farouchement antimilitaristes et pacifistes.

Au milieu de toutes ces tourmentes, nos parents luttèrent de leur mieux pour défendre la paix. C'était devenu leur religion à eux. Peu avant la naissance

d'André, en 1928, mon père avait fait venir un pacifiste allemand qui devait donner une conférence à l'Université. Je ne sais pas s'il a pu la donner. Tout ce que je sais d'après des récits, c'est que les étudiants d'extrême droite se sont déchaînés contre mon père, lui ont lancé des tomates et toutes sortes de choses quand il a présenté cet orateur allemand, et avaient manigancé une attaque en règle contre notre maison. Une étudiante a réussi à les dissuader de passer à l'action. Maman était sur le point d'accoucher. La jeune fille les a mis en garde : « Votre geste risque d'avoir des conséquences allant au-delà de vos intentions ». Mon père était allé en Allemagne faire des tournées de conférences contre Hitler (avant 1933 !). Par la suite nos parents militèrent au sein d'un mouvement appelé R.U.P. (Rassemblement universel pour la paix).

Dans ces années-là, on voyait passer à la maison des gens, des hommes, fuyant l'Allemagne nazie. Comment avaient-ils eu notre adresse ? Peut-être parce que notre père présidait à Liège le Comité de vigilance des Intellectuels *antifascistes*. Ils étaient reçus dans le bureau de mon père. Ils venaient demander, je suppose, un peu d'aide, ou une nuit d'hébergement, ou simplement un repas. C'est en tous cas à table que nous pouvions les voir. Ils se ressemblaient tous par une allure plutôt distinguée et quelque chose de triste dans le regard.

Certains parleront de torture. Mais là, mon père nous affirma ne pas pouvoir les croire : « Ce n'est pas possible, voyons ! À notre époque ! Du reste vous ne trouvez pas que ce gars-là avait le regard un peu égaré ? Pour moi, il est devenu un peu fou ».

Il a fallu attendre la fin de la guerre, les photos hallucinantes des camps de concentration et les témoignages concordants de tant de rescapés pour que nous croyions à ces témoignages-là qui nous avertissaient. [...] (p. 34)

Marie-Claire Laisney-Hubaux

Dans les correspondances

Lucienne Boels et Adrien Blomme

Dès 1915, un discours sur la paix surgit dans l'intime, dans les lettres des époux séparés. La paix est une aspiration qui leur permettra de retrouver le bonheur. La paix se dit comme le rêve du bonheur retrouvé par opposition à la guerre qui cause la souffrance à cause des idéologies. Dans la correspondance de Lucienne Boels et d'Adrien Blomme¹³, dès le premier janvier 1915 le mot *paix* apparaît, accompagné

¹³ [MLPA 00287 CR] Cf. les échos de lecture et la présentation in *Actualités du Patrimoine Autobiographique* n° 4.

Adrien Blomme (1878-1940), *Correspondance 1914-1915*

Cette correspondance de l'architecte Adrien Blomme a été transcrite et donnée à l'APA-AML par Françoise Blomme, sa petite-fille.

Adrien Blomme s'était engagé à 36 ans comme volontaire, dans la garde civique, armée de couverture, aux alentours du 20 août 1914 lorsque les Allemands étaient aux portes de Bruxelles. La correspondance échangée entre les époux Adrien Blomme et Lucienne Boels-Blomme grâce à l'intermédiaire de *messagers* (des résistants) contient une centaine de lettres. Adrien a quitté la Belgique pour l'Angleterre à la demande de son ami, le peintre Alfred Bastien, à qui le Roi Albert 1^{er} avait commandé un Panoramique de la bataille de l'Yser¹³. Pour réaliser cette œuvre de propagande nationale qui serait itinérante et devrait aller jusqu'à New York, Bastien

« du plus jamais ça » des horreurs de la guerre. Il est rare d'avoir, dans les archives, les lettres des deux protagonistes d'une correspondance. À côté des lettres d'Adrien, celles de Lucienne ont toute leur place : parlant du *dol d'amour* comme on disait au moyen-âge en alternant les plaintes sur sa propre peine et celles de l'autre, imaginées ; installant la présence de l'époux absent dans l'intimité familiale et amoureuse ; conversant avec le mari-père à propos des observations bienveillantes sur les enfants qu'elle éduque dans une forme de pédagogie ouverte, innovante à l'époque. (Les lettres citées ici témoignent du souci de suivre et d'observer la personnalité de l'enfant dans son apprentissage, d'autres lettres montrent l'association du travail manuel au travail intellectuel à travers la création de jardins potagers par les élèves dans le cadre scolaire, bien utiles pendant la période de l'occupation allemande. On reconnaît les idées de l'école Decroly, (l'école de l'Ermitage à Uccle, fondée en 1907) où étaient les enfants Blomme).

Francine Meurice

Extraits

Ce 31 décembre 1914 – 10 heures du soir (28^e Lucienne)

Ah, mon chéri, si les personnes qui me trouvent courageuse devaient me voir en ce moment elles auraient un spectacle lamentable Je suis si triste et ce qui me désole plus encore c'est que je sais que de ton côté tu es si malheureux aussi. Non, je ne suis pas courageuse, je sanglote au contraire ; je souhaiterais tant, tant que tu sois près de moi. C'est une tempête en moi, qui passera mais que je n'ai pas le courage de te cacher. Si je n'avais plus la faculté de te raconter tout, que deviendrais-je ? Si encore, on devinait une fin à notre séparation ; mais c'est le mystère ; cela s'annonce comme devant être TRÈS long et c'est si dur pour nous qui sommes si heureux ensemble. Ah comme ta nature optimiste nous ferait du bien en ce moment ; nous aurions tous tant besoin de réconfort ! Mais je me lamente misérablement ; j'en suis honteuse. Tu es plus à plaindre encore, mon cher exilé. Tu es loin et tu es seul, tu n'auras même pas tes enfants à embrasser, nos chers petits si beaux, si gentils. Et j'ose me plaindre ! C'est pour eux que nous luttons et souffrons et dès que je pense à cela je reprends courage. Que cette pensée aussi te soutienne, mon aimé. Donnons-leur l'exemple de la vaillance et souhaitons *qu'ils ne voient plus jamais les horreurs que nous voyons maintenant*¹⁴. Ils sont si insouciant, si gais, si fous. J'ai la consolation de constater qu'ils ne désirent absolument rien de plus que la vie simple que nous menons maintenant, pour autant que je sois beaucoup avec eux. Chacune de mes rentrées est accueillie avec des cris de joie et c'est une grande douceur pour mon cœur endolori. Ça et tes lettres, ce sont les rayons de soleil. Mais elles sont si rares tes lettres ! J'espère que tu reçois plus régulièrement les miennes, car c'est tout ce que tu as. Je te plains tant, toi qui

s'était entouré d'une petite équipe d'artistes. Blomme serait chargé de construire le pavillon démontable pour l'exposition de cette toile monumentale, – il n'y fait jamais explicitement allusion dans ses lettres, c'est Françoise Blomme, qui comme architecte, a déduit que la conception de ce pavillon lui avait été confiée. Adrien Blomme reste donc longtemps à Londres (de mi-novembre 1914 au début de l'année 1916) pour ce projet qui n'a jamais abouti, retenu par le civisme et le patriotisme de cette entreprise et souffrant de l'éloignement des siens. La toile, actuellement à restaurer, est conservée au Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire à Bruxelles dont elle est la propriété.

¹⁴ C'est nous qui soulignons.

aimés tant être entouré d'affection et de tendresse. Quand tu reviendras nous en aurons fait une telle provision, que peut-être tu demanderas grâce ! Je souris en pensant à ce moment-là. Quel remède délicieux ! J'aurais voulu que cette lettre soit seulement une lettre de tendresse. Mais comme je ne suis pas sûre que celle de tantôt te parvienne, je veux te dire de nouveau qu'il est pour ainsi dire décidé qu'on fera une petite opération à ton père lundi. Les médecins ne peuvent le guérir sans cela [suit le récit des autres soucis].

Il est minuit j'achève dans mon lit (au crayon) j'ai voulu passer d'une année dans l'autre en pensant à toi. Je me blottis dans tes bras, je me serre fort. Je suis bien, je m'apaise. Nous nous sommes embrassés, à cette heure-là, quel regret ! Mais je t'aime, nous sommes en communion d'idée n'est-ce pas ? Bonsoir mon doux ami. À bientôt... j'espère.

P.S. Brusquement le jour de l'an, l'abcès de ton père a percé. Le médecin dit qu'on évite l'opération. Quel soulagement. Voilà une première chose heureuse pour 1915. Espérons.

Lucienne Boels

Londres ce 1^{er} janvier 1915 (Numéro 1, Adrien)

Ma chère petite femme,

J'ai fini, ou à peu près, l'année en t'écrivant et en pensant si ardemment à toi, à tous ceux qui me sont chers. Je commence celle qui doit nous réunir bientôt, celle qui verra le sourire de la paix, de même, et il m'est doux que ma première pensée, que mes premiers mots aillent à toi, ma si chère, si courageuse, si tendre compagne. Je leur donne un tel essor que je sens que cette lettre, si elle t'arrive, [témoignera] un peu de notre si débordante affection. Notre épreuve est bien rude, notre confiance en sortira grandie encore et puisque c'est aujourd'hui le jour des souhaits et que je suis si isolé pour en recevoir, je m'en fais un à moi-même c'est de vivre longtemps bien tranquillement entre ma si bonne petite femme, nos chers petites gosses, bien entre nous [...]. Cette période troublée nous aura rendu plus humain ; aura rapproché les distances.

Ta bonne lettre du 21 (n° 22) arrivée trois jours après celle du 22 (n° 23) m'est parvenue ce matin, tu la destinais à la Noël, elle m'arrive le 1^{er} janvier. Je sens toute l'affection qui s'en dégage et j'en suis ému. Ne te tourmente pas pour notre réunion en Hollande, tu comprends que je ne voudrais à aucun prix que tu risques la moindre chose, malgré toute la joie que j'aurais à te serrer dans mes bras, elle serait toute anéantie à l'idée que tu pourrais courir le moindre danger. Patientons longtemps s'il le faut, ne risque surtout rien.

Comme je t'ai déjà dit, nous pourrions nous retrouver à l'hôtel St Georges à La Haye. C'est moins loin. Si tu m'envoies un télégramme de la frontière, je puis y être le lendemain dans la journée.

Comme je te le disais hier notre projet avance doucement mais il a toutes les chances de réussir [Alfred] Bastien va partir bientôt je l'espère pour Furnes où il pourra prendre des croquis du front qui sont indispensables à sa composition pour lui donner l'aspect de réalité désirable. [...] En attendant que je puisse m'occuper de façon continue du panorama [Panorama de la bataille de l'Yser], je vais faire des projets de reconstruction de ville à commencer par la place de Termonde. Je voudrais tant pouvoir m'absorber et ne penser qu'aux vivants et

à mon travail. Je t'écris au moins une fois tous les deux jours ce sont les meilleures heures que je prolonge avec intention, ce qui porte mes lettres à certainement 30 à ce jour. Je vais les numéroter comme toi. [...]

Ton Adrien

Adrien Blomme

Ce 18 avril 1915 (Adrien) (Sous enveloppe)

Ma bien aimée,

Plus rien depuis ta lettre du 5 arrivée le 12. Je t'y ai déjà répondu le jour même tellement j'étais heureux d'avoir de tes nouvelles. [...]

Peu de consolation si ce n'est l'affection si intense des SIENS que l'on sent malgré la distance (et c'en est une grande) et le spectacle de la nature. Il n'y a que cela qui ne ment pas. Toutes les théories humanitaires auxquelles nous croyons, qui nous faisaient croire au progrès, à la civilisation, ne sont que des mensonges. Combien il est pénible de faire ces constatations et je comprends le désespoir total de ceux qui n'ont pas des affections profondes qui les rattachent à la vie. Je crois que cette époque créera des générations plus simples, *moins idéologistes*¹⁵, plus rapprochées de la nature, qui se rendront compte que l'homme avec ses instincts sauvages est terriblement difficile à dominer et qui chercheront la joie et la confiance plus dans la contemplation des spectacles si grandioses qui se déroulent toujours autour de nous, que dans les hommes ou l'accaparement des richesses. L'art peut être un levier puissant à cette conception de la vie, il doit avoir pour mission d'établir un trait d'union entre les hommes et la nature qu'il glorifie, il doit aimer les regards vers ce qui est beau et pur.

Dans notre domaine en créant des habitations plaisantes, en respectant les arbres, en faisant vivre les hommes dans des milieux plus purs, pourrions-nous avoir une influence sur leur mentalité ! Nous tâcherons d'élever nos si chers petits enfants dans ces idées, dans l'amour du droit, dans l'admiration RÉELLE du bien et du beau, nous pouvons espérer qu'ils n'auront plus à traverser des périodes aussi décevantes et qu'ils pourront être plus fiers que nous de l'époque. Ils auront fourni leur plein effort. [...]

Adrien Blomme

Le 31 mai 1915 (9^e Lucienne)

Mon bien aimé,

Je suis affreusement triste ce soir. Il y a des jours où l'on sent amèrement le poids de l'heure présente où l'on se sent faible et sans courage et révolté contre le malheur de tous. Toutes les tristes choses vous reviennent en foule à la mémoire sans qu'on puisse ni qu'on veuille les chasser. Je vois papa souffrant, geignant, se traînant misérablement, je pense à notre malheureux Jacques, à notre pauvre petit Roger si vite fauché ; je t'appelle en vain auprès de moi, je

¹⁵ C'est nous qui soulignons.

me sens misérable. Et je me dis que tu passes aussi par des crises semblables et cela me désole encore plus. Et cependant n'avons-nous pas notre amour ? Là est le vrai baume et comme tu dis : « qu'importe que nous vieillissons, si notre amour rajeunit ». Merci encore de ta si bonne lettre, mon chéri. Je la relirai avant de m'endormir afin de me sentir apaisée. Ce 1^{er} juin sera un événement dans notre vie si calme : André entre en classe ! Lui-même en a manifesté le désir. Je me suis arrangée avec la directrice et nous sommes d'accord pour penser que ces deux mois de stage le prépareront à travailler avec plus de fruit l'année prochaine. C'est une affaire ! Nous avons acheté des cahiers, composé une cassette. André a lui-même bouclé son calepin et se déclare extrêmement content. J'ai promis d'aller le conduire moi-même pour la première fois cela me secouera moi-même. Ainsi je penserai moins à mon meilleur cadeau qu'eût été un VRAI baiser de toi. Mais ne crois pas que je songe sans cesse à NOTRE chagrin, celui des autres m'émeut profondément. [...]

Maintenant, mon chéri, ta vieille petite femme te dit bonsoir. J'ai soif d'une douce câlinerie. Je t'embrasse tendrement.

Lucienne Boels

1^{er} juin Eh bien j'ai été couverte de fleurs : pivoines rouges, roses rouges, marguerites rouges, pois de senteur roses et blancs. Toutes ces gerbes parfumées m'ont été données par les enfants à mon réveil ; tu vois ils ont gentiment suivi les instructions de ta lettre. Aussi ma première reconnaissance va vers toi ; car la jolie idée vient de toi mais Margot a lu ta lettre aux enfants et c'est elle qui les a aidés à remplir le gracieux programme. Merci à tous !

J'ai donc été conduire André en classe. Il fut tout de suite entouré, on lui fit un chaleureux accueil et ma foi il n'eut plus un regard pour sa maman. J'irai le chercher tantôt pour savoir comment sa matinée s'est passée. Je reçois à l'instant un envoi de plans et dessins de toi que je communique à Mr Lardo.

Mr Louis Gheude, avoué de Nivelles, réclame la somme de 35 frs due en juillet dernier. Faut-il payer ?

Je t'aime tout plein, mon grand ami. Je t'embrasse très tendrement avec un cœur reconnaissant. Les pois de senteur sont à côté de ton portrait dans la chambre à coucher.

Lucienne Boels

Ce premier 1^{er} juin [1915] (Adrien)

Bon anniversaire mon cher vieil amour, amour qui fut dès le début si vif amour qui grandit encore ! Si je [prends] en souvenir les années que nous avons vécues côte à côte, la main dans la main, je ne vois entre nous que de bons et tendres moments. Merci ma petite femme de nous avoir donné tout ce bonheur. Si nous voilà séparés depuis presque 7 mois nous sentons malgré tout que notre confiante affection s'est encore accrue. Consolons-nous à cette pensée si chaude et songeons au moment si impatientement attendu, sans désillusion possible de la réunion. Je n'ai pas pu réaliser le projet trop poétique que je caressais de ne mettre aujourd'hui entre toi et mon souvenir que des champs et des fleurs, il pleuvait ce matin et nos méchantes affaires me

réclamaient à l'atelier, mais ton image est restée sans cesse présente dans mes pensées, elle a pris une place énorme quitte à me laisser très distrait, un peu [absent] pour les autres. Elle semble être une grande amie jalouse fronçant le regard à tous les importuns. Es-tu satisfaite ma chère petite despote ? Dans la rue l'orgue de barbarie égrène les airs nationaux et les ritournelles du jour, je m'imagine être devant ma table, rêvant comme à présent *mais par un jour de paix*¹⁶ ; les lilas, les églantiers balancent leurs branches si gracieusement fleuries au-dessus du mur de la rue voisine, tout à coup je vois apparaître ta fine silhouette au carrefour, je cours t'ouvrir la porte et je referme sur toi mes grands bras avec tant de pression que je sens ton cœur battre contre le mien, nos yeux ne se quittent plus, nos lèvres s'unissent... mais hélas ce n'est qu'un rêve dont le réveil ne me laisse qu'une décevante impatience. Ton grand fou ne peut serrer que l'espace, ne regarder que des yeux indifférents tout beaux soient-ils et n'embrasser personne si ce n'est les enfants des autres ! Mais je ne veux pas perdre courage, toi-même tu me montres l'exemple. Ma lettre ne raconte rien. Elle ne dit que mon affection ardente, c'est de cela surtout qu'il me plaît de t'entretenir, tout a menti autour de nous, seuls nos sentiments sont vrais ! Ils nous permettent de supporter nos souffrances avec moins d'amertume Ayons confiance et continuons à nous aimer. Les baisers que tu aimes. [...]

Adrien Blomme

5 juin 1915 (11^e Lettre de Lucienne)

Mon bon chéri,

Toujours pas de lettre depuis ta lettre de fête. As-tu moins écrit étant très occupé ou tes lettres ne me sont-elles pas parvenues ? Je n'en sais rien. Cela me manque d'autant plus que je suis encore assez déprimée bien qu'il y ait une amélioration aujourd'hui. Cette indécision sur ce qu'il y a de mieux à faire me rend vraiment malade. Lundi, je tente encore un effort mais je crains bien que l'affaire ne soit ratée d'avance. J'avoue que je manque un peu d'énergie pour mener à bien n'importe quelle entreprise. « Je manque de poids », c'est là tout le malheur. Les petits vont très bien Les écoliers ont déjeuné chez Margot. Laure est remise de son petit accroc au foie. Ton père va bien aussi tout en se plaignant encore. [...] André a donc été une semaine en classe, il continue à être ravi. Je ne sais encore l'impression qu'il a produite mais je crois qu'elle doit être bonne car il est gai et confiant et beaucoup moins intimidé qu'Yvan ne l'a été. C'est évidemment un appoint énorme d'avoir un aîné pour vous guider et vous protéger au besoin. Il avait tant entendu parler de l'école par Yvan, qu'il a eu l'impression d'entrer dans un monde connu, qui ne l'étonne en rien. Je crois que sa mémoire visuelle sera meilleure que celle d'Yvan, mais son travail manuel sera moins bon. Cela m'attriste de penser que tu n'auras pas vu cette évolution et que tous auront fort changé quand tu les reverras. Les suivant de très près je ne m'aperçois pas tant de leurs progrès mais tout le monde les trouve grandis en force et en sagesse.

¹⁶ C'est nous qui soulignons.

Bonsoir mon aimé.

Je tombe encore une fois de sommeil. Mais si tu étais là je retrouverais toute ma vigueur pour t'embrasser mille fois.

Lucienne Boels

6 juin Je reçois tes lettres du 22, 24, 26 arrivées en même temps. Cela me procurera un bon dimanche. Oui mon chéri je suis si fière de toi et bien heureuse que tous tes efforts aient abouti enfin vers le but que tu poursuivais. Malgré tout le bonheur que j'aurais eu à te conserver près de moi, j'aurais été un peu triste de ce que tu n'aies rien fait pour une belle cause [participation au Panorama de la bataille de l'Yser]. Maintenant tout est bien puisque tu as réussi. Puisque tu as repris courage, je veux me remouler aussi et je ferai tous mes efforts pour te prouver que mes devoirs d'épouse me tiennent autant si pas plus à cœur que mes devoirs de mère. En ce moment, Naune s'essaye à son premier ouvrage de mains et Claude fouette avec entrain un équipage de chaises, il a les goûts de son papa pour ce genre de jeu. Les grands jouent en haut. Nous déjeunons ensemble chez mes parents puis nous allons à Uccle et nous dînons chez tes parents. C'est le programme du dimanche quand il fait beau.

Je t'aime mon grand ami, ma pensée te suit sans cesse. J'ai confiance en ton amour cela doit suffire à soutenir mon courage. Les plus tendres baisers de ta petite femme.

Lucienne Boels

Le théâtre dans les camps de prisonniers

Delahaut, Éva, Waucomont, Thomas, *Correspondance à Albert Delahaut, 1907-1930* [MLPA 00264]

Présentation

Les deux lettres reproduites ici font partie de la correspondance qui a fait l'objet d'un écho de lecture dans le bulletin n° 4 (2014).

La transcription de la *Correspondance d'Éva Delahaut et Thomas Waucomont à Albert Delahaut (1907-1930)* a été faite par Nicole Leclercq, la petite-fille d'Albert Delahaut, en 2011-2012. Une note préliminaire de Francine Leclercq-Delahaut, fille d'Albert, présente le recueil des lettres. Sa mère Éva Delahaut (Thuin 1869-Bruxelles 1929) et son mari Thomas Waucomont, (Herve 1861-Bruxelles 1930) écrivent à Albert Delahaut (Thuin 1892-Liège 1965) durant son emprisonnement en Allemagne pendant toute la durée de la Première Guerre mondiale.

Même si les lettres d'Albert n'ont pas été conservées, quelques cartes-postales exceptées, cette correspondance, rédigée entre 1907 et 1930, permet de se rendre compte de la vie dans les camps, à Munsterlager, à Soltau, à Göttingen et dans le camp de punition de Cassel. Elle donne une vision de l'importance du théâtre pour les prisonniers. Albert Delahaut était un des organisateurs de cette activité et l'un des

acteurs principaux, il jouait les rôles féminins. C'est au départ de cette correspondance, et de la collection des programmes des représentations théâtrales qu'Albert avait gardée, que Nicole Leclercq a entrepris son étude¹⁷ sur les activités théâtrales dans les camps de prisonniers.

Deux informations sur le contexte familial sont nécessaires à la compréhension des deux lettres choisies.

Dans certaines lettres, les parents d'Albert sont désignés par les vocables « oncle » et « tante ». Il faut en trouver l'explication dans le fait qu'Albert Delahaut était né de mère célibataire. Lorsqu'Éva Delahaut épousa un professeur d'Athénée, Thomas Waucomont, l'enfant fut présenté, pour des raisons d'honorabilité, comme un neveu orphelin, recueilli par le couple Waucomont.

Les premières lettres relatent comment Éva Delahaut, qui avait été officiellement avisée de la mort de son fils, a peu à peu appris, sans oser y croire, qu'il était prisonnier en Allemagne. L'émotion liée à ce bouleversant *coup de théâtre* s'exprime de façon récurrente dans ce récit épistolaire.

Albert Delahaut se trouve dans le camp de Soltau, le même que celui où se trouvait Léopold Vincent [MLPA 00198], lors de la réception des deux lettres reproduites ci-dessous. Albert Delahaut a laissé 2 photos des expositions d'objets fabriqués par les prisonniers ayant eu lieu du 5 au 7 juin 1915, sans doute celles dont parle également Léopold Vincent.

Francine Meurice

*Extraits*¹⁸

Nimy le 29 Avril 1915

Mon cher Albert,

Bonjour mon petit. Tu vois que, comme toi, je t'écris tous les 8 jours. La semaine passée c-à-d le 22, je t'ai écrit une carte ; le lendemain nous recevions une carte de toi, le n° 5 datée du 29 mars ; le 24 nous t'avons envoyé un dictionnaire anglais-français. Le 26 nous avons reçu ta lettre n° 10 de la mi-avril dans laquelle il y avait un programme. Le 27 ton Oncle recevait à l'Athénée un journal La presse d'Anvers qu'un certain Monsieur Louis Allard de la rue de Ruysbroeck de Bruxelles lui envoyait et qui portait le compte rendu de la représentation de Mon Bébé à Soltau et où ton nom était cité avec éloge. Est-ce le père d'Émile ?

Le 28, hier donc, nous t'avons expédié le 3^e colis postal, une boîte contenant 9 biscuits, un peu de thé noir et du cacao et 2 sucres pour faire les 250 grammes.

Quant à la petite boîte en fer expédiée la semaine dernière, ne la jette pas, conserve-la pour y mettre le café, le thé et cacao que je t'enverrai de temps en

¹⁷ Nicole Leclercq, « De la culture dans les camps de prisonniers ? Allemagne 1914-1918 », in *Mémoires et antimémoires littéraires au XX^e siècle : La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2008, p. 219-272.

¹⁸ D'après la transcription de Nicole Leclercq. Mise à part l'accentuation des majuscules, l'orthographe et la ponctuation des originaux sont conservées.

temps.

Sais-tu que je t'ai reconnu sur le programme ?

Comment es-tu ? As-tu grossi ? As-tu un plus gros visage ? Ta photographie nous le montrerait.

Nous sommes contents de savoir que tu te dévoues à étudier des rôles, mais pense un peu aussi à étudier les langues qui te viendront bien à point et à suivre les cours organisés là-bas comme nous l'avons lu dans le journal.

Tu nous parles dans ta lettre de ta cousine Francine et du petit John. Nous ne te comprenons pas que veux-tu dire ? Tu voudrais savoir ce que nous pensons de la famille Vanschoren. Nous les avons trouvés bien. René surtout nous a paru t'être très attaché. Il nous a reçus chez lui nous a montré sa jolie petite maison et quand nous partions il nous a demandé un petit souvenir de toi, à quoi nous avons répondu : « oui certainement, mais pas pour le moment, car nous ne saurions nous défaire de rien maintenant ». Et, après les avoir quittés, prenant le chemin de la gare, Ton Oncle me dit « si nous lui offrions le porte-cigarette d'Albert ». Immédiatement je cours lui demander s'il fume : non très peu me dit-il. Heureusement nous avons ainsi conservé toutes tes petites affaires intactes, tout tout y compris ta bague. Nous avons cela dans ta petite sacoche et nous l'avions même prise avec nous pour le littoral, ainsi que tous tes portraits, ton parapluie et le parasol d'Auguste que sa mère avait eu la gentillesse de me donner comme souvenir. Celle-ci de son côté nous avait demandé à racheter ton nouveau costume brun pour Henri, costume que tu avais acheté avec les 100 frs que tu avais reçus sans nous le dire hein petit coquin ! Nous leur avons laissé celui-là comme les autres. Nous leur avons aussi laissé les 90 frs que tu leur avais laissés. Enfin tout cela c'est un roman. Sais-tu Albert que j'ai passé du plus grand chagrin à la plus grande joie ? C'est un véritable rêve.

Oh quelle joie ce sera quand nous nous reverrons. Nous n'avons rien reçu non plus de personne de Thuin déjà depuis un bon moment.

Je reviens maintenant à ta carte reçue le 23 [?] qui est datée du 29 mars et dans laquelle tu dis que tu as 15 marks de dette. Or dans une carte du mois de février tu dis que 4 à 6 marks par mois te suffiraient. Je ne comprends pas bien. Nous t'envoyons en même temps que cette lettre un mandat de 15 marks. Mais nous ne saurions pas en faire autant tous les mois. Ton Oncle travaille, mais il n'est payé encore que jusqu'à la mi décembre, ce qui fait 4 mois et 1/2 de retard. Nous vivons d'emprunts en banque. Néanmoins nous t'envoyons un mandat régulièrement. Mets-nous sincèrement au courant de ta situation. Ta santé est bonne, j'espère, la nôtre aussi. Je t'embrasse bien tendrement.

É. Waucomont

Mon cher Albert, je n'ajoute qu'un mot. Tu nous parles d'un de mes neveux : il n'était pas apte au service.

Tu nous [... illisible] qui fait des générosités aux prisonniers. Personne ici n'en a entendu parler et les journaux n'en ont rien dit. Mais nous savons

qu'existe à Bruxelles la « caissette du prisonnier »¹⁹ qui se charge de faire les expéditions de paquets de 2 ou de 5 frs. Quand nous t'enverrons prochainement un paquet, nous passerons par là, si nous ne trouvons pas le moyen de nous en tirer nous-mêmes.

Soigne bien ta santé et n'oublie pas de mettre en tout l'hygiène : quand tu fais du café ou thé, par exemple, n'emploie que de l'eau bouillante ou du moins qui a bouilli.

Reçois les meilleurs [??] de ton dévoué.

T. Waucomont

Nimy, 18 mai 1915

Mon cher Albert,

À la date d'aujourd'hui, les dernières nouvelles de toi datent déjà de loin, du 26 avril, dans une lettre reçue le 3 mai. Il est vrai que nous avons reçu encore une lettre le 8, mais elle était datée du 12 avril. Nous ne sommes pourtant pas inquiets, car nous savons les irrégularités dans la remise de correspondance.

Nous espérons que tu continues à te bien porter et que tu passes le temps de captivité aussi agréablement que la chose est possible. Le théâtre qui fut toujours ton favori, doit y être pour quelque chose et parce que tu contribues à soulager le malheur et parce que tu aspiras sans doute l'encens de la gloire ; tu es trop sage pour t'en griser et aussi pour laisser accaparer ton activité dans un seul sens et voilà pourquoi je te félicite de tout cœur.

Quant à nous, nous menons une vie régulière sans trop souffrir matériellement – je ne parle pas du point de vue moral – des malheureux événements que nous traversons. Il nous est même arrivé ceci d'agréable : j'ai touché la plus grande partie de mes appointements et aujourd'hui même j'ai remboursé les dernières sommes empruntées. À l'établissement, nous vivions tous d'emprunts en banque, puisqu'il fallait bien vivre, mais quel plaisir de ne plus rien devoir à personne ! Je suis sûr que tu le penses aussi. Au reste, à partir de maintenant et jusque indéfiniment tu serais sans excuse de devoir à quelqu'un. Dis-nous sincèrement et sans hésitation quelle somme tu juges raisonnablement indispensable par mois. Tu l'auras. Tu nous as donné des indications dans ta lettre du 12 avril, mais tu peux bien te répéter et nous dire ce qui est en rapport avec tes désirs actuels. Nous t'enverrons de l'argent et un paquet tous les mois. Répète-nous encore également ce que tu désires actuellement en fait de paquet et dis-nous encore si tu reçois bien les colis postaux que nous t'envoyons. Un avis récent de l'autorité fait connaître que

¹⁹ Pour plus d'informations sur l'œuvre d'assistance aux prisonniers belges en Allemagne, voir la note de Nicole Leclercq dans son article *op. cit.* : « Comité Central : Le Havre, *Rapport présenté à l'Assemblée générale du 26 février 1916*, Paris-Nancy (France), Imprimerie Berger-Levrault, 1916, p. 34 (*et al.*) où il est fait mention de deux adresses à Bruxelles, La « Cantine du Soldat prisonnier », place de Brouckère, 17 et La « Caissette du Soldat belge », rue de Ligne, 48 et rue Royale, 67. Par ailleurs, le *Quotidien* du lundi 3 mai 1915 faisait paraître l'article suivant, de J.B.Kuypers : « La Caissette du soldat belge fondée depuis un mois à peine, l'œuvre de la caissette du soldat belge, dont le siège est rue Royale 67 à Bruxelles, est en plein épanouissement. [...] ».

l'on ne peut pas envoyer plus d'un colis de 5 K par mois à un prisonnier. Mais nous aimons à croire que les colis postaux sont en dehors de cette réglementation.

Peut-être reçois-tu maintenant une « caissette » de chez Delhaize que nous avons achetée le 8 et qui devait arriver à destination dans les 10 jours. Le 10 mai je t'ai envoyé par la poste une grammaire allemande. Le lendemain nous t'avons envoyé un paquet de 5 K par la Croix Rouge. L'autorité ne permet plus qu'on expédie autrement. Ce colis contient 1 K de chocolat, du pain d'épices, 1 boîte de sirop, 1 boîte de lait condensé, 3 boîtes de sardines, tabac et 2 cigares, 1 savon, 1 bouillon, 4 citrons, caramels, petit dictionnaire.

Le mercredi 12, 5^e colis postal : 1 b. sardines, café moulu, 3 savons ; ce lundi 17, 6^e colis postal : 1 paquet biscottes et 1 b. sardines.

Ma nièce a subi une opération et les médecins ont espoir de la sauver. René nous a fait connaître comme à toi qu'il avait un fils et qu'il l'avait appelé comme notre roi. Tu n'as toujours rien reçu de M. Cohen ?

Mille baisers mon cher Albert de ton dévoué,

T. Waucomont

L'enseignement durant la guerre 1914-1918

Dochy, Bruno-Hilaire, *Situations vécues dans l'enseignement à Furnes et dans ses environs durant la guerre 1914-1918*, traduction de *Onderwijstoestanden te Veurne en Omliggende tijdens de Oorlog 1914-1918*, 1955, 39 p., [MLPA 00351]

Présentation

En traduisant en français le texte dans lequel Bruno Hilaire Dochy (1883-1961) relate, en néerlandais, les souvenirs qu'il a accumulés durant la guerre 1914-1918 en tant qu'inspecteur cantonal de l'enseignement primaire dans la région de Furnes, j'ai été confrontée à un certain nombre de choix lexicologiques. En dehors des tournures typiquement germaniques que la langue néerlandaise affectionne et que le traducteur s'interdit de restituer d'une manière littérale, le style de l'auteur – tout à fait conforme à une personne de sa qualité et de son époque – a parfois des connotations grandiloquentes, emphatiques, voire lyriques telles qu'il me paraissait inopportun d'utiliser un registre similaire pour un texte français destiné à un lecteur du XXI^e siècle. L'essentiel étant de faire passer un message des plus captivants, compte tenu du nombre d'informations précises et relativement peu connues que contient le récit de B.H. Dochy, j'ai délibérément gommé les archaïsmes, adouci les lourdeurs, affaibli les envolées lyriques, en un mot j'ai allégé le style en gardant, bien sûr, toujours à l'esprit mon devoir de rendre la pensée de l'auteur dans toute son authenticité et de respecter le niveau de langage utilisé dans le texte original. J'ai la faiblesse de croire que cette hypothèse de travail livre au lecteur un document clair et fluide, et ce de manière telle que la forme actualisée s'efface au profit d'une attention manifeste pour le contenu.

Claude Buchkremer

Écho de lecture

Claude Buchkremer a déposé le texte, qu'elle a traduit du néerlandais, de B.H. Dochy qui était en 1914 inspecteur cantonal de l'enseignement primaire à Furnes et à Dixmude. Ce texte a été publié en 1955 dans *Het Weekelijkse Nieuws*.

Bruno Hilaire Dochy raconte d'abord que le fonctionnement des écoles dans cette petite région proche de l'Yser fut perturbé dès le moment de la rentrée des classes en septembre 1914. Des réfugiés venant de Wallonie, du Brabant et d'Anvers étaient hébergés dans des écoles. Ensuite, à partir du 10 octobre, les troupes belges en repli arrivèrent à Furnes et dans les environs. Des locaux scolaires devinrent des infirmeries ou des hôpitaux de campagne.

La nécessité de remplacer les enseignants mobilisés rendait aussi très difficile la continuation de l'activité scolaire.

Fin avril 1915, le ministre des Sciences et des Arts quitta Sainte-Adresse, près du Havre, où le gouvernement belge avait trouvé refuge, et vint s'installer à La Panne. Sous son impulsion, de nombreuses mesures d'organisation furent prises pour que l'enseignement fonctionne presque normalement dans la région située à l'arrière du front de l'Yser qui constituait la seule partie de la Belgique non occupée par l'invasisseur allemand. C'est ainsi que La Panne, où se trouvaient le roi Albert et la reine Élisabeth, devint une localité privilégiée en matière d'enseignement.

Au même moment furent mises sur pied des colonies scolaires à proximité de Paris et de Rouen pour les enfants qui vivaient dans la zone du front. Un premier convoi quitta Adinkerke (La Panne) le 15 mai 1915. Il comptait quelque 150 garçons et autant de filles. Des religieuses de Furnes accompagnaient les enfants.

Le narrateur se souvient que « mettre en place et faire fonctionner ces colonies scolaires ne fut pas toujours une sinécure ». Il mentionne les difficultés qu'il a fallu surmonter dans certaines circonstances.

Les enfants du secteur de l'Yser eurent aussi la possibilité de séjourner en Angleterre ou en Suisse grâce à une philanthrope anglaise qui s'était établie dans ce secteur.

B.H. Dochy évoque ensuite la création d'écoles, notamment celles de Wulveringem que fonda la reine Élisabeth.

Le développement de l'enseignement dans le secteur du front, en dépit d'une conjoncture défavorable, permit de parfaire la mise en application de la loi sur l'obligation scolaire qui était entrée en vigueur le 19 mai 1914.

Tandis que l'enseignement des enfants fonctionnait « à plein régime » un enseignement destiné aux soldats fut organisé en 1917. Cette extension de l'éducation répondait à une requête des soldats publiée dans le quotidien *De Belgische Standaard* qui paraissait à La Panne. B.H. Dochy rend hommage aux nombreux aumôniers qui ont inlassablement animé *l'École sur le front*.

La même année fut réglé le fonctionnement des jurys chargés de faire passer les examens d'instituteur. En pleine guerre, des dizaines de soldats réussirent ces examens.

B.H. Dochy rappelle que l'instituteur en chef d'une école de La Panne donna des cours de néerlandais à la reine Élisabeth, au prince Charles et à la princesse Marie-José. Celle-ci reçut la confirmation, le 24 août 1916, en même temps que des « enfants du peuple » dans l'une des écoles fondées par sa mère à Wulveringem. En 1919, ces

écoles accueillirent les enfants russes. Elles furent reprises par l'Œuvre nationale des orphelins de guerre avant de cesser d'exister.

« Que le lecteur n'aille maintenant pas s'imaginer », écrit B.H. Dochy, « que dans le secteur du front l'enseignement pouvait être dispensé jour après jour dans le calme et la sérénité. Bien au contraire : chaque jour amenait son lot de soucis et de préoccupations ». Souvent il s'agissait de sujets d'inquiétude ou d'un danger imminent.

Les événements les plus graves qui perturbèrent l'enseignement à proximité du front furent les attaques allemandes aux gaz asphyxiants, dont la première eut lieu à Ypres le 22 avril 1915, une épidémie de croup et les bombardements particulièrement intenses les 16 novembre 1916 et 10 juillet 1917.

Le dernier obus tomba sur la région de Furnes le 16 octobre 1918. Le retour à la vie normale commença dès la fin de ce mois et s'accéléra naturellement à partir du 11 novembre. La guerre était terminée ! Un long calvaire prenait fin.

Raymond Du Moulin

Les réfractaires belges de 1916

Stal, Ludivine et Stal, Oscar, *Les lettres trouvées d'Oscar et de Ludivine, 1916-1917* [MLPA 00297]

Complément à l'écho de lecture paru dans le bulletin n° 4

La copie numérisée de la mince correspondance d'Oscar et de Ludivine Stal donnée au fonds de l'APA-AML par Antonio Fiordaliso, qui la possédait pour sa collection de timbres, n'était accompagnée d'aucun élément de contexte. Rien sur les raisons de l'arrestation d'Oscar Stall et de son envoi dans les camps en Allemagne en 1916, puisque ni lui ni Ludivine, son épouse, n'y font allusion dans leurs missives.

Une trouvaille lors d'heureuse coïncidence de lecture permet de mieux contextualiser ces lettres et de compléter l'écho de lecture que j'avais rédigé pour le n° 4 de notre bulletin.

Oscar Stal, réfractaire de Quenast

Oscar écrit le 15 novembre 1916 à son épouse Ludivine : « Je suis très heureux de vous écrire. Je suis arrivé au camp de Soltau en très bonne santé. [...] ». Qui est Oscar, prisonnier de guerre à Soltau puis à Munster, dont l'APA n'a reçu que quelques lettres qui ne disent rien si ce n'est les mots simples de l'affection pour sa femme Ludivine et sa fille Marie, sa foi en Dieu, ses pensées à Notre-Dame de Hal et les demandes de « paquets » de nourriture ? Rien n'est dit sur le camp lui-même ni sur la raison et les conditions de sa détention. Cependant, le lecteur comprend qu'Oscar souffre de la faim en lisant, dans sa lettre, le rêve éveillé qu'il fait en pensant *au bon café que Ludivine a préparé pour le jour de l'an auquel il n'a pu assister et au morceau du bon pain qu'il aurait voulu avoir*. Personne ne se souvient d'Oscar car ses lettres nous sont parvenues par l'intermédiaire d'un déposant philatéliste qui les avait trouvées dans un grenier et

conservées surtout pour les timbres et les cachets. Qui avait gardé ces lettres sans valeur apparente ? Il y avait bien une raison à ce souci de les préserver de l'oubli. On n'a pas l'habitude dans les milieux populaires de conserver des archives familiales. Ces lettres sont envoyées à Quenast où elles ont été trouvées. Dès le mois d'août 1914, en Belgique envahie et occupée, les Allemands ont exigé qu'un certain nombre de Belges travaillent pour eux de manière *volontaire* et notamment dans les chemins de fer sur les convois allemands. Réfractaires au travail obligatoire pour les Allemands, de nombreux Belges ont refusé de signer un engagement volontaire. Au titre de représailles un certain nombre de jeunes villageois de Marcq-lez-Enghien (une dizaine, tous enterrés au cimetière Saint-Martin dans la pelouse d'honneur), mais aussi de Rebecq et de Quenast ont été déportés en Allemagne comme travailleurs forcés, à Soltau, où ils resteront prisonniers toute la guerre, soit plusieurs années, souvent. On peut donc en déduire qu'Oscar était un réfractaire, et avec certitude, puisque la date de sa première lettre, le 15 novembre 1916, nous permet de penser qu'il est parti le 8 novembre 1916 avec le plus gros contingent qui venait de la ville de Soignies. Oscar a donc dû figurer parmi « les futurs déportés qui durent se présenter à l'Église des Franciscaines à la rue de la Station. En attendant leur départ, ils étaient rassemblés dans la rue de Scouvement qui, par la suite, fut renommée *rue des Martyrs de Soltau*. 842 Sonégiens et hommes des villes et villages des alentours embarquèrent dans des wagons à bestiaux à la gare de Soignies le 8 novembre 1916. 35 n'en reviendront jamais. Tous resteront marqués à vie par ces années d'épreuves et de privation. Après quelques jours de voyage, entassés dans ces wagons à bestiaux, ils arrivèrent dans le village de Soltau. De là, à pied, ils se rendirent au camp, construit par les soldats belges prisonniers, dans une zone marécageuse avoisinante et envahie par de la bruyère sauvage. »²⁰ Oscar a donc refusé le travail obligatoire. Ni lui, ni Ludivine, n'y font allusion dans leur correspondance mais le lecteur est informé indirectement de la vie austère et rude qu'ils devaient mener pour survivre eux-mêmes en travaillant pour des fermiers et en cultivant un petit jardin ; à l'approche de la belle saison, Oscar conseille à Ludivine de planter beaucoup de pommes de terre car il ne reviendra sans doute pas à temps...

Indépendamment des raisons liées à une résistance patriotique, comment envisager, dans ces conditions de survie difficile, qu'Oscar ait pu donner de son temps de travail pour un travail obligatoire ? Oscar nous permet de poursuivre notre réflexion et de penser aux moyens de défense de son statut social dont pouvait disposer un ouvrier agricole comme lui au seuil de la guerre et au début de celle-ci. Dans les textes préparatoires du *Congrès manqué de la II^e internationale socialiste*, qui aurait dû se tenir à Vienne en août 1914 si la guerre n'avait pas éclaté et qui ont été publiés par Georges Haupt²¹ en 1965, la délégation belge fait le rapport du Parti ouvrier belge sur la question du chômage involontaire. Ce rapport insiste dans ses conclusions sur la nécessité de travailler à l'étendue à tous les prolétaires sans exception du droit à une assurance-chômage « basée sur l'intervention pécuniaire des pouvoirs publics, des chefs d'entreprise et des salariés ». Or le rapport pointe, dans ses statistiques concernant la couverture des risques de chômage, que « les ouvriers agricoles, n'ayant

²⁰ D'après notamment : Albert Henry, *Un retour à la barbarie : La déportation des ouvriers belges en Allemagne*, Dewitt, 1919.

²¹ Georges Haupt, *Le congrès manqué, l'internationale à la veille de la première guerre mondiale, étude et documents*, Paris, François Maspero, 1965.

point encore constitué de caisse d'assurance-chômage ne donnent aucune base d'évaluation, si approximative soit-elle » (Haupt 1965 : 153). Oscar n'avait donc à sa disposition aucune couverture contre le chômage involontaire. Pour être nourri en captivité, il demande à Ludivine de se tourner vers les comités de la commune qui organisent l'envoi de colis vers les camps.

Pourquoi Oscar n'était-il pas soldat ? Nous ne savons pas son âge mais il a déjà une fille capable de signer les lettres de sa maman. Oscar a sans doute échappé au service militaire. En effet, en Belgique, c'est seulement en 1913 à cause de l'inquiétude face à la situation internationale que le service militaire s'est généralisé à tous les hommes ; ce qui doubla le nombre de miliciens²². Avant cela, sous la pression des socialistes, en 1909, le Roi Léopold II avait mis fin au tirage au sort qui permettait aux fils des familles aisées d'échapper à la conscription en se faisant remplacer contre paiement. Les socialistes dénonçaient cette situation où les ouvriers étaient les seuls à payer « l'impôt du sang ». En 1909, quel que soit son rang social, un fils par famille est obligé de faire son service. Oscar, père de famille sans autre ressource que son travail, qui ne s'est pas – pour ces raisons mêmes sans doute – engagé comme volontaire, est devenu un réfractaire.

En 1913, le gouvernement belge pensait à une réorganisation de ses défenses militaires pour défendre la neutralité du pays voulue par les grandes nations – la Belgique comme la Hollande devant servir de zone tampon. Dans les mêmes moments une Internationale socialiste existait et passait pour « la principale force politique antimilitariste qui ne se contentait pas de *déclarer la guerre à la guerre* mais se croyait capable de mobiliser une armée de cinq millions d'ouvriers organisés dans la lutte pour la paix ». Cependant, comme chacun le sait, au moment de la déclaration de la guerre, « l'internationalisme rhétorique ne résista pas à l'épreuve »²³. Qu'en est-il dans notre fonds APA de l'antimilitarisme, de l'internationalisme, de la conscience d'un prolétariat européen organisé au sein de la II^e internationale face à l'engagement nationaliste survenu en réaction à l'occupation ? Cette conscience est non dite mais effective chez Oscar Stal qui s'inscrit dans une large action de solidarité, que l'on peut qualifier de masse, des 842 réfractaires de Soignies.

Francine Meurice

Le Congo belge pendant la Première Guerre mondiale

Mercenier, Maurice, *Récit d'un Belge prisonnier des Allemands en Afrique Orientale (Tanzanie) en 1914-1917*, 1917, 8 pages, [MLPA 00414]

Écho de lecture n° 1

Déposé à l'APA-AML par Maguy et Guy Dehalu, de Liège, ce récit nous plonge dans un aspect surprenant du conflit de 1914-1918, à propos d'une partie lointaine de la guerre qui concernait notre Congo et certains pays voisins.

²² Sophie de Schaepdrijver, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, P.I.E.-Peter Lang, p. 47.

²³ Georges Haupt, *Le congrès manqué, l'internationale à la veille de la première guerre mondiale, étude et documents*, Paris, François Maspero, 1965, p. 10.

Un extrait des biographies coloniales datant de 1947 y est joint. Il donne tous les détails relatifs à Maurice Mercenier, un ingénieur des mines et géologue, en service depuis 1910 au Katanga, dans la région du lac Tanganyika. Rentré en Belgique pour cause de santé en 1912, il y complète sa formation et retourne au Congo en 1913. Capturé là-bas par les Allemands en 1914, il connaît divers avatars de captivité, de maladie et d'évasion en 1915 et 1916, pour être finalement libéré en avril 1917. Reprenant alors son service de géologue, il meurt là-bas d'un accident après huit mois.

Son propre récit – une longue lettre adressée à ses parents – est un texte précieux ; sa détention y est détaillée, avec ses tentatives de fuite. Ses dernières lignes font état du « martyr mental » dont il a souffert, tout en portant un jugement mesuré sur les actes de l'ennemi.

On retiendra en particulier l'esprit combatif de cet homme qui n'a jamais renoncé à lutter, en dépit de sa mauvaise santé et des difficultés de tout genre. Cet aspect singulier donne une valeur particulière à un tel dépôt.

José Dosogne

Écho de lecture n° 2

Ce récit, écrit par Maurice Mercenier, a été publié en 1995 dans la revue belge « Dedalos ». Les déposants ont joint l'article concernant l'auteur qui a paru dans la « Biographie coloniale belge ».

Maurice Mercenier, né à Liège le 7 octobre 1886, a obtenu en 1910, avec la grande distinction, à l'Université de cette ville, le diplôme d'ingénieur des mines. En octobre de la même année, il quittait la Belgique pour le Congo comme membre d'une mission d'études et de recherches créée par la Compagnie géologique et minière (Géomines). Deux ans plus tard, après avoir travaillé au Katanga, il revenait en Belgique. Il devint ingénieur-géologue à l'Université de Liège, avec la plus grande distinction. En juillet 1913, il fut de nouveau envoyé en Afrique par la Géomines.

Chargé de la recherche de charbon dans la région du Tanganyika, alors colonie allemande, il sera arrêté en brousse le 21 août 1914 par un sous-officier allemand. Apprenant à ce moment-là que la guerre a éclaté entre la Belgique et l'Allemagne, il est emmené en captivité.

En juillet 1915, transféré à Kilimatinde, après avoir été incarcéré à Kigoma puis à Tabora, il s'évade avec deux autres prisonniers. : « Ensemble nous nous enfonceons péniblement dans la brousse. Inutile exploit. Peu de jours après, le 19 juillet, nous fûmes ramenés au fort (*boma*) par un sous-officier et dix askaris (des soldats indigènes) ».

Trois jours au pain et à l'eau, telle sera la peine infligée aux évadés malchanceux. Toutefois Maurice Mercenier risquait d'être poursuivi devant un tribunal militaire parce qu'il avait donné à Tabora sa parole d'honneur de ne pas s'enfuir. Heureusement le gouverneur de la colonie estimera que ce serment ne valait que pour Tabora. Maurice Mercenier sera condamné seulement à quinze jours d'arrêts de rigueur. Ces quinze jours écoulés, il retrouvera la vie des prisonniers ordinaires mais le geôlier exercera sur lui une surveillance spéciale car il a *la conviction que rien ne [l'] empêchera d'essayer encore de fuir*. Maurice Mercenier est enfermé dans une cellule qui se trouve dans un état de malpropreté *répugnant* et est envahie par la vermine. L'aération

est très faible et sous une toiture en tôle de fer galvanisé, la chaleur est *effrayante*. L'irruption de la fièvre typhoïde ayant fait venir un médecin, celui-ci réclama une amélioration de l'état des cellules. À cette fin les prisonniers durent effectuer des travaux très éprouvants.

Fin janvier 1916, Maurice Mercenier se retrouve à Tabora, dans un camp où les chambres étaient « loin d'être confortables ». Les détenus devaient accomplir des tâches agricoles. En donnant à nouveau sa parole d'honneur, il obtint l'autorisation de travailler en ville, dans une banque. Cela dura deux mois. Il fut ensuite retenu au camp avant de faire partie d'une colonne de prisonniers qui allaient rejoindre Iringa puis Mahenge. Maurice Mercenier fit « un voyage pénible mais supportable ». Il put se nourrir convenablement et trouva en cours de route des camps spacieux et confortables.

En revanche le camp de Mahenge était extrêmement malsain. Maurice Mercenier souffrit de la brutalité d'un major allemand qui faisait « tout ce qu'il pouvait pour rendre désagréable le sort des prisonniers ». Ensuite il fut interné à Madaba « où l'on cuisait sous le soleil, donnant au verbe son sens passif aussi bien qu'actif ». On s'y alimentait très mal.

Avec deux marins anglais, il fait en novembre 1916²⁴ une tentative de fuite. Assoiffés et affamés, les trois évadés retourneront à Madaba au bout de trois jours. Le commandant du camp traitera Maurice Mercenier avec une certaine indulgence, considérant qu'il avait fait son devoir. Cet officier dira « qu'il en aurait fait autant dans la même situation ».

Maurice Mercenier connaîtra ultérieurement des conditions de détention très allégées. Il retrouvera la liberté lorsque les Allemands, pressentant leur défaite, offrent aux prisonniers la liberté contre le serment de ne pas les combattre et de ne rien révéler de ce qu'ils auraient observé au sujet de la situation militaire.

Maurice Mercenier jugera que respecter ce serment serait « une véritable trahison ». Soi-disant malade, il est transporté, le 10 avril 1917, jusqu'à un cantonnement anglais.

À cette époque la colonie allemande est presque entièrement occupée par des troupes alliées. Le territoire s'étendant de Tabora à Kigoma est contrôlé par la Belgique.

En mai 1917, Maurice Mercenier, attaché au quartier-général du général belge Malfeyt, est chargé de recherches géologiques. Il reprendra ses études sur la rive Est du lac Tanganyika. Malheureusement il mourra victime d'un accident, le 24 novembre 1917.

Raymond Du Moulin

²⁴ Pour mémoire, Tabora a été prise le 19 septembre 1916 par la Force publique du Congo belge commandée par le général Tombeur.

La Seconde Guerre mondiale

L'enfance et la guerre

Van Rossem, Hugo : *Ma guerre – Anvers 1940-1945*, 2013, 20 p. [MLPA 00290]

Hugo Van Rossem avait cinq ans en 1940, au début de la Seconde Guerre mondiale ; il en avait dix lorsque celle-ci s'est terminée. Ces cinq années, il les a passées à Anvers. Dans le texte d'une vingtaine de pages qu'il confie à l'APA, Hugo Van Rossem ne cherche nullement à retracer, à partir de documents, un panorama général de la guerre telle qu'elle s'est déroulée à Anvers. Ce qui l'intéresse, ce qu'il souhaite nous faire partager, ce sont les souvenirs qu'il a gardés de cette période ô combien particulière, les impressions qu'il en a retenues. D'où le possessif pleinement assumé qui figure dans le titre : « Ma guerre ». D'où cette précision : « Il n'y aura pas d'autres événements que ceux dont les images me restent ».

Son enfance, Hugo Van Rossem, la revit et la fait revivre par petites touches. Un certain nombre de thèmes – une douzaine – sont traités successivement, ce qui donne clarté au récit. Sont décrits au fil des pages avec simplicité et fraîcheur la modeste épicerie familiale, les pièces à vivre au confort rudimentaire, les jeux des enfants, l'école, les ennuis de santé, les sorties au cinéma. Des personnages sont évoqués : le père et la mère, bien sûr, mais aussi l'affectueuse grand-mère, la mère de l'ami Léo subitement décédée, Mr Wens, l'instituteur, qui fredonne des refrains « anti-occupant ».

La guerre est là, mais l'enfant n'en est pas vraiment affecté. Si la nourriture manque dans la ville, les parents sont débrouillards et n'hésitent pas à faire du marché noir. Ils sont aussi très protecteurs et s'efforcent devant l'enfant de ne rien dramatiser. Hugo Van Rossem, qui leur en garde visiblement une grande reconnaissance, le souligne à deux reprises : « Mes parents m'ont protégé de tout ce qui aurait pu m'être néfaste » ; « mes parents m'ont protégé en ne montrant jamais leur peur en ma présence ».

Les années 1944 et 1945 marquent un tournant dans la guerre. En 1944 c'est l'arrivée des Anglais ; en 1945, les bombardements allemands. Si terribles que soient ceux-ci, l'enfant les vit, comme ses camarades, avec une relative insouciance. Les cratères de bombes, les maisons éventrées, sont regardés avec curiosité. « Horrible à dire, écrit Hugo Van Rossem, mais c'était un divertissement pour nous. »

« Il n'y aura pas d'autres événements que ceux dont les images me restent. »

Dans les dernières pages de son texte Hugo Van Rossem ne tient pas tout à fait sa promesse et sans doute a-t-il raison. Les chiffres impressionnants qu'il nous donne sur les bombardements allemands et leurs conséquences, mais aussi l'évocation d'un tragique bombardement allié, nous rappellent opportunément la gravité du temps, un temps que l'enfant a vécu – et l'on peut s'en réjouir – avec la belle innocence de son âge, mais qui, plus qu'un autre, est resté gravé dans sa mémoire.

Michèle Maitron-Jodogne

L'enfance et l'exode

Laisney-Hubaux, Marie-Claire, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, s.d., 59 p. – (Fonds d'archives familiales Nicole Leclercq) [MLPA 00345]

Présentation

Les parents de Marie-Claire Hubaux étaient des amis des Delahaut. Marie-Claire Hubaux, Francine Delahaut et Jean Leclercq se retrouvaient dans le même abri pendant les bombardements en 1940-1945. L'autobiographie de jeunesse de Marie-Claire Hubaux fait partie du fonds d'archives familiales de Nicole Leclercq. Outre le récit de l'exode en 1940 et *des années de plomb* qui suivirent, le récit de Marie-Claire Laisney-Hubaux soutient deux thèses illustrées par la vie de ses parents et de leur entourage : le pacifisme et l'égalité entre les femmes et les hommes. Ces deux prises de conscience qui ont leur origine dans la guerre 1914-1918, elle désire les transmettre en racontant l'histoire de leurs ancêtres à ses descendants. Plusieurs extraits de ce texte sont cités dans notre dossier thématique concernant la Première Guerre mondiale.

Francine Meurice

Écho de lecture

La narratrice est née à Ath où son père était professeur d'athénée. Jeunes mariés, unis peu de temps après la fin de la Première Guerre mondiale, ses parents Jean Hubaux et Jeanne Foettinger, tous deux universitaires, venaient de s'installer dans cette ville où ils louaient, faute de mieux, une petite maison sans jardin, sans eau courante, ni gaz ni électricité.

Le père de Jeanne, Alexandre Foettinger, était originaire du sud de l'Allemagne. Immigré à Liège, il travailla d'abord au laboratoire de zoologie de la ville puis, après des études de chirurgien-dentiste, il ouvrit un cabinet dentaire qui devint très prospère. Son épouse, Clémentine Rosenthaler, qui était juive, mourut à trente ans d'un cancer du sein. Jeanne et ses deux sœurs seront élevées par une gouvernante norvégienne.

Avant d'habiter Liège, Marie Hubaux, la mère de Jean, avait passé son enfance à Loverval dans un milieu où l'on vivait très pauvrement mais où l'on savait être gai. Si Marie n'était guère instruite, elle s'attacha néanmoins à suivre de près les études de ses trois fils. Jean était le cadet. Après Ath, il aura un poste à Bruxelles puis il sera professeur à l'université de Liège à partir de 1927. L'aîné, Gustave, sera prêtre. Marie-Claire n'a pas connu son grand-père paternel, Alexandre Hubaux, qui devint chef du bureau du télégraphe à la gare des Guillemins. Marie-Claire a souvent entendu parler de son talent de chanteur ainsi que de son intérêt pour l'opéra et le théâtre.

À Liège, Jean et Jeanne habiteront à Cointe, avec Marie-Claire, Antoinette, sa sœur, et André, son frère, une maison ayant un jardin. Marie-Claire aura beaucoup de plaisir à passer, en franchissant la haie de cornouillers, dans les jardins voisins pour retrouver des garçons et des filles de son âge.

Cointe était à cette époque un faubourg résidentiel très paisible, « une espèce de village aux portes de la ville ». La rue appartenait aux piétons. Les enfants pouvaient y

courir et y jouer sans danger. Marchands ambulants et livreurs la parcouraient tranquillement.

Marie-Claire décrit les travaux ménagers dont sa maman s'acquittait à contrecœur. Elle se souvient des excursions dominicales et des vacances passées à Mariakerke, puis à Esneux. Lorsqu'elle nous dit : « On ne perdait pas une occasion de se réjouir tous ensemble », en famille et entre amis, elle parle notamment du théâtre de marionnettes que son frère avait monté.

L'atmosphère si agréable qui enveloppait l'enfance et la jeunesse de Marie-Claire sera brutalement bouleversée par l'invasion allemande, le 10 mai 1940.

Bientôt Jean, Jeanne et leurs enfants verront passer des colonnes de fugitifs et auront petit à petit « l'impression que tout le monde s'en allait ». Jean et Jeanne s'écrieront alors « Partons aussi ! ». Emportant deux bicyclettes et des sacs à dos surchargés, le couple et ses enfants iront à la gare de Sclessin où ils réussiront à monter dans un train en partance, le dernier train quittant cette gare. Le lendemain nos voyageurs en exode étaient à Mons. Ils gagneront ensuite la France et iront à Paris avant de rejoindre en Auvergne des amis français. Ils s'installeront dans un vieux moulin à eau à La Gratade, un hameau à 3 km d'un bourg appelé Rochefort-Montagne, dans le pays montagneux des Puys, « sauvage, magnifique ».

C'est seulement en septembre que Jean, Jeanne et leurs enfants pourront quitter l'Auvergne pour rentrer en Belgique. Ils prendront à Clermont-Ferrand un train rapatriant des réfugiés belges.

Les années de guerre, après le retour à Liège, se résument pour Marie-Claire en trois mots : faim, froid et peur. Son père sera arrêté par les Allemands et incarcéré à la Citadelle en compagnie d'une vingtaine d'autres otages. Il sera heureusement libéré après quelques semaines de détention. La maison de Marie-Claire abritera durant plusieurs mois une jeune femme juive d'origine russe. Elle hébergera par la suite une adolescente polonaise qui était aussi juive.

Les bombardements de Liège par les Alliés amèneront Jean, Jeanne et leurs enfants à chercher refuge à la campagne. Ils iront d'abord à Fraipont avant de se loger encore une fois dans un moulin à eau, près de ce village ardennais. C'est là qu'ils verront arriver les libérateurs américains.

Ses études terminées, Marie-Claire, en attendant d'obtenir un poste de professeur dans l'enseignement secondaire, travaillera à Bruxelles successivement à la censure alliée, dans un service de comptabilité de l'armée anglaise et à la Croix-Rouge américaine.

En février 1945, elle sera au nombre des universitaires liégeois qui accueillent des étudiants suisses et des étudiants français. L'un de ces derniers, Jean Laisney, ne lui sera pas indifférent. Il deviendra son mari.

Raymond Du Moulin

Les carnets de guerre

Putmans, François, *Carnet de la Campagne des Dix-huit Jours*, Manuscrit de 75 pages, 1940 [MLPA 00312]

Présentation

Le 2 juin 1940, à Waarschoot, le sous-lieutenant François Putmans commence, comme il s'en explique dans un avant-propos, à rédiger ce qu'il a vu et vécu durant la campagne qui vient de se terminer. Bien que rédigé *a posteriori*, il a soin de la relater au jour le jour. Une copie de ce document nous est parvenue par les soins de Madame Putmans-Devos.

Écho de lecture

Le sous-lieutenant (de réserve ?) François Putmans est mobilisé depuis 1939 face au canal Albert, pendant ce qu'on appellera la drôle de guerre. Il commande un peloton d'artillerie. Le 10 mai 1940, les Allemands envahissent la Belgique. Tous les ponts du canal n'ont pas pu sauter. L'armée belge est bien impuissante à juguler l'avance ennemie ; jusqu'au jour fatal du 28 mai, elle se repliera lentement sur des lignes fortifiées prévues pour contenir l'envahisseur. C'est lors de son retour à la vie civile que notre jeune officier rédigera les épisodes tels qu'il les a vécus, jour par jour, en faisant appel à son excellente mémoire. Le carnet se présente sous forme d'un journal. Dès le 11 mai, son unité recule tout en laissant à une arrière-garde le soin de retarder l'ennemi. La mission de François consiste à placer *les pièces*, sans préciser lesquelles, avec l'aide d'un compagnon prénommé Jacques. La *cuisine* vient trop rarement ravitailler la troupe, les hommes ont faim et sont souvent épuisés. Seule ressource : ce qu'on trouve dans les maisons abandonnées par leurs occupants, notamment du vin ! Un autre jour ce seront des biscuits à déguster du déjeuner au souper. Les mouvements se font la nuit pour échapper à l'aviation. À la date du 16 mai, on lit : « Après Malines, je conduis le tracteur et je m'endors ». Il arrive aussi qu'un tracteur tombe en panne. Un mécanicien parvient à le réparer mais le retard pris entraîne de nouveaux problèmes ; notre officier est parfois séparé de sa compagnie. Le 18 mai, son peloton est à Baesrode. Il faut traverser l'Escaut sur un pont de bateaux. Pourra-t-il supporter le poids des 7 T et des T 13 ? J'ai sollicité en vain Google pour identifier ces canons, mais l'important n'est-il pas d'apprendre qu'ils ont réussi à franchir le pont ?

À la date du 20 mai, l'auteur raconte : « Je fais l'acquisition d'une jolie voiture toute neuve, un Baby Ford. Dorénavant comme tous les autres chefs du peloton 4, 7 [?], votre serviteur fera les déplacements dans sa voiture personnelle ». Il s'agit en fait d'une voiture de fonction. Cela montre, me semble-t-il, que huit jours avant la capitulation, l'armée est loin d'être en débandade. En repli derrière le canal de dérivation de la Lys, les *pièces*, par des tirs précis, parviennent encore à stopper quelque temps les Allemands. Mais il faut céder.

Le 28 mai, François se trouve séparé de son unité, il rencontre des Français et des Anglais faisant retraite vers la mer et parvient à Nieuport. C'est là qu'il apprend la nouvelle de la capitulation belge. Il poursuit jusqu'à Oostduinkerke où il croit

retrouver sa famille. Déception ! Elle est partie vers la France. La ville est bombardée les 29, 30 et 31 mai. Le 1^{er} juin, les Allemands arrivent et laissent cet officier aller où bon lui semble, à sa grande surprise. Il en profite pour gagner Waarschoot où il loge chez un boucher du 2 au 8 juin. Le ravitaillement ne manque pas et François reprend du poids. Il apprend que son unité se trouve en Hollande ; Jacques et lui s’y rendent le 9 juin, en jouissant toujours d’une liberté relative. Ils retrouvent enfin leur unité. Tandis que les officiers et militaires de carrière partent pour l’Allemagne, François, curieusement, est démobilisé le 11 juin et pourvu d’un document en règle. Il s’écrie : « Je suis libre ! Peu importe comment il faudra rejoindre Bruxelles. » Or, alors que le gros de l’armée belge part pour les stalags ou les oflags, quelques rescapés pourront disposer d’un camion qui les déposera à la Bourse, au cœur de la capitale ! François trouve sa maison vide et dans l’espoir de revoir bientôt les siens, il se met aussitôt à relater sa campagne. Il termine son récit le 14 juin 1940.

En plus de septante ans, beaucoup de livres ont raconté la Campagne des Dix-huit Jours, mais l’intéressant carnet du sous-lieutenant Putmans nous fait vivre sans grandiloquence et sans pathos, au jour le jour, les tribulations d’un officier subalterne au milieu de tous les dangers.

Jean Nicaise

La Résistance

La presse clandestine

Ruelle, Pierre, « L’Alouette : vie et mort d’un journal clandestin », in *Revue générale*, n°5, mai 1990 [MLPA 00362]

En 1990, trois ans avant sa mort, Pierre Ruelle, professeur émérite à l’Université libre de Bruxelles, rédige, à l’intention de la *Revue générale*, quelques souvenirs de son temps de résistance et plus particulièrement la part prise à la publication d’un journal clandestin *L’Alouette*. Le ton est simple et modeste, ce qui rend ce témoignage particulièrement émouvant.

Pierre Ruelle trace d’abord à grands traits ce qu’a été sa vie pendant la guerre. Sergent dans une compagnie flamande, il est fait prisonnier en mai et envoyé en Allemagne. Libéré en décembre il regagne sa ville de Mons. Son entrée en résistance se fait progressivement et insensiblement. Avec sa femme, il héberge tout d’abord plusieurs fuyards, puis accomplit de petites besognes au sein du mouvement de résistance *Front de l’Indépendance*. Ce n’est qu’en 1943 qu’avec une poignée d’amis il se lance dans ce qui sera sa responsabilité principale : la publication d’un journal clandestin.

Ce journal, *L’Alouette*, dont Pierre Ruelle a gardé malgré les risques une collection complète, paraît, pour l’essentiel du 1^{er} août 1943 au 15 septembre 1944, un numéro imprimé en juillet 1945, après la Libération, complétant l’ensemble. Co-rédacteur, co-éditeur et co-distributeur du journal, Pierre Ruelle ne cache pas les difficultés rencontrées. Le papier ne manque pas, mais la petite équipe ne dispose que d’un appareil duplicateur rudimentaire et d’une simple machine à écrire. Cent cinquante à deux cents exemplaires sont pourtant tirés avec l’aide d’un imprimeur courageux, Léon Leborgne, exemplaires qu’il faut ensuite distribuer, ce qui n’est évidemment pas

sans danger. Pierre Ruelle, feuilletant pour nous sa collection, détaille sommairement le contenu des numéros : des articles de politique générale, d'autres qui se rapportent à la vie en Belgique sous l'occupation, des lettres de résistants condamnés. Une gravure sur stencil illustre, précise-t-il, la première page du journal dès septembre 1943.

La guerre se termine enfin. La nuit de la Libération est créé le Comité de Libération de la ville de Mons dont Pierre Ruelle devient le secrétaire. La tâche est rude, « désordre et tohu-bohu » régnant un peu partout dans la ville. Pierre Ruelle, avec d'autres, organise et modère quand les passions cherchent à prendre le dessus.

Le récit de ces activités de résistant et, en particulier, l'histoire de ce journal clandestin sont d'un grand intérêt. Là n'est pourtant pas, sans doute, pour Pierre Ruelle, le plus important. Ce qu'il juge essentiel et dont il s'acquitte avec une grande humanité, c'est l'évocation de ses principaux compagnons de route, cette femme et ces hommes qui avec lui ont pris tous les risques pour informer la population montoise et contribuer à la victoire. Les portraits qu'il en trace sont particulièrement attachants: il y a Hélène Huppez, fervente chrétienne et capable de bien des audaces, Joseph Depaepe dont les graves ennuis cardiaques ne brident pas le courage, Jean Rapaille, enfin, qui ne se contente pas d'éditer un journal mais, à l'occasion, fait sauter ponts et voies ferrées.

De cette même humanité Pierre Ruelle fait preuve lorsqu'il parle longuement, en fin d'article, de la peur, cette peur que les résistants n'ignorent pas, que lui-même a connue, et qui ne l'a pas empêché de faire avec simplicité et conviction ce qu'il jugeait nécessaire.

Réfléchissant, dans le cadre d'un questionnaire sur la Seconde Guerre mondiale, à cette question fondamentale : « Pourquoi avez-vous pris part à la Résistance ? » Pierre Ruelle, héros modeste, en arrive à cette conclusion qu'il résume en quelques mots très simples : « Ce n'était pas pour l'Honneur, la Patrie, la Gloire, pas même, expressément, pour la liberté, notions abstraites, mais contre l'abus de la force, la méchanceté, le mensonge, la cruauté, dont, chaque jour, nous avons des exemples sous les yeux. »

Michèle Maitron-Jodogne

Journaux et chroniques familiales au XIX^e siècle

Cels, Marie, épouse Siret, Siret, Henri, *Chronique familiale de Marie Cels, 1855-1909* [MLPA 00298]

Écho de lecture

Marie Cels écrit les faits saillants de sa vie à partir du jour de son mariage avec son bon et cher Adolphe Siret, le 14 avril 1847. Adolphe vient juste de terminer son dictionnaire historique des peintres. Le livre paraît et est couvert d'éloges. Il recevra d'ailleurs la médaille d'or. On lui propose alors de devenir chef de cabinet du Gouverneur de Namur. Il aura un bon salaire, ce que Marie note soigneusement.

Durant leurs pérégrinations ne naîtront pas moins de neuf enfants, pour leur plus grande joie. Malheureusement, quatre mourront en bas âge, ce qui sera pour eux cause de très gros chagrins.

Les voilà donc partis à Namur où Adolphe tombe malade. Ils s'installent à Floreffe qui semble leur réussir. Adolphe guérit et publie des « récits historiques » qui se vendent très bien. Il est nommé à l'Académie de Bruxelles.

Héritages, améliorations du traitement, oraisons funèbres pour les membres de la famille décédés, propos toujours pleins d'amour et de tendresse. La famille vit bien. Le personnel de maison est surtout composé d'orphelines très fidèles.

Adolphe a parfois des déconvenues, il n'obtient pas toujours les postes qu'il convoitait mais ils sont heureux et remercient le Seigneur de ce qu'ils ont. Adolphe fonde *Le journal des Beaux-Arts* qui recueille un succès mitigé.

Leurs fils sont de très bons élèves et vont entrer à l'Université. Pour ne pas les laisser seuls dans un kot, toute la famille déménage. C'est là une combine propre à Marie. « Afin de conserver les âmes de nos enfants, de les garder dans la voie droite, d'en faire des soldats du Christ, nous nous décidons à ce sacrifice ». Mais bientôt la santé de Marie s'altère, les plus jeunes enfants sont mis en pension ou confiés à un couvent de sœurs. Marie meurt le 30 juin 1878.

La suite de l'histoire de la famille est écrite par Henri, un des fils. Il reprend courageusement le flambeau et écrit avec son style à lui. La description des faits prend le pas sur les états d'esprit dont la narration faisait le charme des écrits de Marie.

Des faits, il n'en manque pas. Devenu veuf, le père, Adolphe, achète une maison à Fooz-Wépion : le Péribonnier dont les plans sont joints au tapuscrit. Mais il ne pourra l'habiter complètement car il doit travailler à Saint-Nicolas.

Henri va travailler en Espagne comme ingénieur des mines. Il part avec son frère Paul qui mourra brusquement d'une atteinte de diabète. Alors Henri continue seul à chercher à installer une canalisation d'eau à Cuevas, tout en poursuivant des recherches archéologiques. Celles-ci auront quelque succès car il arrivera à vendre une partie de ses collections au *British Museum* et une autre partie est, encore maintenant, exposée au musée du Cinquantenaire à Bruxelles dans la salle Siret. Il s'agit d'objets établissant les relations entre le paléolithique et l'âge du fer dans le sud-est de l'Espagne.

Henri revient en Belgique et épouse sa bien-aimée Thérèse. Ils auront neuf enfants, mais contrairement aux enfants de Marie et Adolphe, les parents d'Henri, tous atteindront l'âge adulte. Henri reçoit le prix Martorelli pour son travail.

Mariages, décès, naissances, parrainages, fiançailles, entrée dans les ordres, déménagements, changements de traitement, se succèdent à un rythme effréné et sont soigneusement notés et décrits par Henri.

La situation financière du couple s'améliore malgré quelques revers. Ils s'installent à La Hulpe.

Ici s'arrête le récit tel qu'il a été transmis en 1909.

Nadine Dekock

Extraits du Journal de Marie

10 mars 1853 : mort de son père.

« À 9h ½ du soir, la belle âme de mon père s'est doucement détachée de son corps. Pas d'agonie, pas de souffrances, un soupir et tout était fini. Ô mon père, puissions-nous vivre comme toi, dans la vertu et la foi, et mériter une mort aussi belle et aussi sainte, aussi calme et aussi exemplaire. Puissions-nous ne jamais perdre le souvenir des exemples que tu nous as donnés et les transmettre à nos enfants comme le plus beau des héritages. N'oublie pas tes enfants et tes petits-enfants et prie pour eux du haut du ciel. Obtiens-leur la force et la persévérance qui doivent les réunir à toi. Adieu mon bon père. Instruit comme on l'est peu, d'un esprit supérieur, vif, aimable, comprenant tout avec une étonnante facilité, ta belle intelligence n'avait au-dessus d'elle que la grande bonté et la noblesse de ton âme. Tu as été malheureux, pauvre, obscur, simple. Adieu, je remercie le Ciel de t'avoir eu pour père, car aussitôt que j'ai eu l'âge de raison, j'ai été fière de toi et je t'ai aimé jusqu'à la mort, du plus respectueux et du plus tendre amour. Adieu, adieu... »

30 juillet 1855 : rougeole du premier enfant.

« La nuit du lundi au mardi : jusque vers 2 heures, cette nuit est affreuse, le pauvre ange qui depuis deux jours a perdu la voix pousse des cris sourds qui nous percent le cœur. La fin de la nuit est plus calme... »

A 6 heures le docteur revient, nous n'osons point assister à la triste visite... Une demi-heure après, il redescend près de nous, et les larmes aux yeux, il nous annonce que notre beau petit garçon est un ange pour le ciel... Adolphe et moi, les mains unies, nous franchissons une dernière fois le seuil de cette chambre où nous avons tous souffert mille agonies, et avec un déchirement de cœur que rien ne peut rendre, nous bénissons et embrassons une dernière fois le premier né de nos fils, ce bel ange sur la tête duquel nous avons placé de si douces espérances... »

30 décembre : naissance.

« Ce jour à 5 heures 50 du matin, il nous est né un beau gros garçon. Que Dieu nous le conserve... Quel doux trésor ! Quelle consolation ! Merci, merci mon Dieu ! Merci, bonne vierge qui avez écouté le vœu secret de nos cœurs. »

Marie Cels

Extraits du Journal d'Henri

« En mars 1910, Edmond fait la scarlatine très bénigne. Tout le ménage émigre à la Petite Espinette. Papa reste seul à la maison avec la sœur Macaire... On rentre à la maison en avril et en mai ; Mouche a la scarlatine. On la transporte à la clinique, avenue De Fré, où la servante Idonie la soigne très bien. Maladie tout à fait bénigne. L'enfant rentre en juin et le 13 juillet 1910 nous nous installons à la campagne. Laure nous rejoint fin juillet, elle est à Bois l'Évêque depuis avril 1900. Nous ne quittons le Pérignon que le 13 octobre. Nous avons donné ce nom à la villa en souvenir d'un bien que Papa Siret possédait à Fozz-Wépion près de Namur et où Henri fit pour la première fois la cour à Thérèse... »

Henri Siret

Le journal de voyage

Récits et journaux de voyages en Amérique aux XIX^e et XX^e siècles

Déom, François Xavier, *Narration du voyage de François Xavier Déom pour le Canada en 1854* [MLPA 00415]

Présentation

Ce récit du XIX^e siècle est celui d'un émigrant belge de Virton vers l'Amérique. Il se fixera au Canada, à Montréal, pour exercer successivement les professions de menuisier, charpentier et confiseur. Le document est une copie du carnet manuscrit de François Xavier Déom qui figure en annexe du livre d'André Déom, *Les descendants de Guillaume Deum*, 2^e édition, 2000. Le narrateur tient son carnet de route du 21 mars 1854 au 10 mai 1854 et raconte la traversée de l'Atlantique en voilier. La barque s'appelle la *Catherine Duguitte*.

Écho de lecture

Le carnet de route de François Xavier Déom, journal d'un voyage à la voile en 1854, est un témoignage de 24 pages manuscrites, transmises par la famille d'aujourd'hui. Il décrit les péripéties d'un voyage au loin et d'une vie qui, ensemble, recouvrent une part importante des XIX^e et XX^e siècles.

Commencée modestement à Virton, poursuivie ensuite par Liège et Anvers, la route est longue jusqu'à New York et Montréal. Par la Hollande, et ensuite en pleine mer, le vent parfois contraire se fait souvent capricieux sur l'itinéraire : c'est le sort de ce genre de trajet.

La tempête peut encore compliquer et durcir les conditions de vie à bord, avec le mal de mer. La mort d'un enfant et d'un adulte, ainsi qu'une naissance, montrent à suffisance la fragilité et les exigences de ces 48 jours de traversée océanique, imposées à ces 250 émigrants à bord d'un « trois-mâts ».

Le texte est écrit de manière appliquée sur un papier ligné qui évoque les travaux scolaires encore en usage beaucoup plus tard.

Ce dépôt d'une valeur exceptionnelle constitue une aubaine parmi les textes qui sont déposés à l'APA-AML.

José Dosogne

Legrand, Ernest, *Journal de voyage aux États-Unis, 1912*, Tapuscrit de 56 pages, illustré, [MLPA 00330/0001] et [MLPA 00330/0002]

Écho de lecture

Ernest Legrand entreprend deux traversées vers l'Amérique en 1912, l'une en janvier (39 pages), l'autre en septembre (17 pages) sur un paquebot de la *Red Star*, le *Finland*, au départ d'Anvers. Il décrit ses voyages à l'intention de ses enfants.

Première traversée, départ prévu le 20 janvier. Un brouillard persistant sur l'Escaut le retarde. Ce n'est pas la saison la plus propice pour affronter les flots de l'Atlantique, les passagers de la première classe ne sont pas nombreux ; Ernest les décrit avec force détails. Le lecteur connaîtra leur nom, leur âge, leur métier, le nombre de leurs enfants. Il faut croire que les gens se confiaient beaucoup pendant une traversée à l'époque où seuls les télégraphistes communiquaient avec la terre ferme en morse. Cinq (nouveaux) amis prennent la vie du bon côté. Il arrive que la température soit estivale ! On se réunit alors sur le pont *sans pardessus et sans casquette* ! Par gros temps, *tous les objets dansent une sarabande folle* et le vaisseau ralentit au point de n'accoster à New York que le 1^{er} février.

Commence alors un séjour très varié : visites à l'oncle Charles et à diverses personnes belges ou américaines, sans qu'on sache très bien le but, affaires ou amitiés, de ces rencontres. Ernest séjourne à East Orange dans le New Jersey, et de là, visite New York dont les gratte-ciel *écrasent les rues*, des rues qu'il trouve très sales. Beaucoup sont parcourues par des tramways, dont certains sont encore tirés par des chevaux. Si l'on excepte la remarquable *New York Public Library*, la ville de la Grosse Pomme ne le séduit guère, mais le confort électrique plus répandu qu'en Europe obtient ses suffrages : chauffage réglé par thermostat, grille-toast, fer à repasser électrique, sont des nouveautés à ses yeux.

Il entreprend un voyage en chemin de fer vers le Canada. À cause de divers incidents, il lui faudra 13 heures pour atteindre Toronto. Il est vrai que sur l'Hudson gelé, il aperçoit des traîneaux à deux voiles qui *glissent à la vitesse des trains rapides*. C'est dire celle du « rapide » *Empire State Express*. D'ailleurs, ce train emprunte parfois les rues des villes sans protection spéciale pour la circulation urbaine.

L'hiver 1912 est particulièrement rigoureux. À Toronto, le froid est intense et bat un record vieux de 17 ans. Aussi les chutes du Niagara, proches de cette ville, offriront-elles aux touristes une dentelle de glace, spectacle exceptionnel et féérique. De retour à New York, Ernest Legrand verra s'abattre, le 26 février, *une sorte de cyclone* avec des vents de 180 km heure.

Il y aura d'autres voyages, l'un en train-couchette l'emmène de New York à Akron (Ohio) qui rassemble presque toutes les usines à pneu du monde, un autre à Buffalo et un dernier à Boston. À Akron, l'inconfort et le manque de propreté de l'hôtel sont décrits avec humour. Lors du retour en Belgique, les passagers sont un peu plus nombreux : une soixantaine en première classe. Ernest signale la présence du Prince Edgar de Bourbon qui *nous désopile la rate par ses histoires sans fin*. Un jour, le *Finland* croise le *Titanic*. On apprendra sa fin tragique au débarquement à Anvers.

Le départ du deuxième voyage, le 31 août 1912, a lieu à l'heure dite. Le paquebot emporte cette fois 2000 passagers. Le naufrage du *Titanic* a conduit à renforcer la sécurité. Aux canots de sauvetage plus nombreux, s'ajoutent des radeaux. Les voisins de table paraissent moins sympathiques qu'au cours de la première traversée. Ernest Legrand se soucie du sort des passagers de 3^e classe en contraste saisissant avec les plaisirs (relatifs) de première.

La poussière de l'été a remplacé la boue de l'hiver dans les rues de New York, mal entretenues : *fosses, bosses, précipices, escarpements, défoncements [...] c'est la faute aux pavés belges (Belgian blocks) disent les gens*. Ernest décrit l'abondance et l'originalité des publicités, cite des titres de journaux ; y sont en première page les matches de base-

ball qui enflamment la ville. Ce deuxième séjour sera l'occasion de parcourir 5200 km en chemin de fer à travers le pays. Il réprovoque la manière dont les « nègres » sont traités.

Le récit de ce deuxième séjour s'arrête brusquement page 14. Les trois dernières pages sont consacrées à des reproductions de documents et de photos. Les deux récits donnent un compte rendu intéressant, non dépourvu d'humour, de cette « découverte de l'Amérique » telle qu'elle était en 1912.

Jean Nicaise

Lefèvre-Nicaise, Renée, *Journal d'Amérique*, 1958-1959 [MLPA 00325]

Écho de lecture

En 1958, Jean Nicaise reçoit une bourse *Fulbright*, pour enseigner le français et le latin, une année, dans une High School à Kingsport au Tennessee. Sa femme Renée Lefèvre l'accompagne. Elle tiendra le journal de cette plongée dans le Sud des États-Unis, tout en donnant des cours particuliers de français.

Lors de leur retour vers la Belgique, voici ce qu'elle note : « Ce matin, nous avons pris le bateau et ce moment tant attendu – je veux dire avec impatience –, nous laisse vraiment tristes. C'est une période de notre vie, bien que ce ne soit qu'un an, qui meurt, qui disparaît de notre passé, et l'excitation que nous attendions n'a plus de raison d'être, car nous savons ce qui nous attend au pays. Et pourtant, c'est en pensant à ce moment, que nous avons eu le courage de surmonter le mal du pays au début. C'est vraiment curieux. Une fois arrivés, il y aura certainement la joie de revoir la famille et les amis, mais nous pensons plus aux beaux jours passés, qu'à cette joie. Bizarre sensation ».

En effet, en lisant le journal, nous avons l'impression d'avoir vécu avec le couple un véritable carrousel d'informations, de vie, de rencontres.

Un journal pour enregistrer les découvertes d'un pays étranger, maintenir une mémoire vive et soutenue. De plus, Renée maintiendra une vaste correspondance, essentielle et assidue, véritable respiration entretenue avec sa famille. Les échanges de nouvelles du coin, l'état de santé des grands-parents, les nouvelles recueillies lors de leurs périples aux E.U. dans les « postes restantes ».

L'intégration dans ce pays n'est qu'une suite de petits pas et Renée n'hésite jamais à donner le ton de ses émotions et de ses impressions personnelles : « Je suis un peu effarouchée [...] mal à l'aise, [...] je ne sais comment me conduire avec eux [...] je me sens tout à fait guindée. Jean continue à parler avec aisance ». Mais au fur et à mesure, surtout de l'apprentissage de la langue, Renée confie de plus en plus sa confiance et son plaisir de partager l'accueil toujours gentil qui leur est réservé : « Mrs Shobe me téléphone pour nous inviter à souper ; nous passons une des meilleures soirées – si pas la meilleure – de notre séjour en Amérique ». Suit une description de la famille : « L'ambiance est sympathique au possible. On se sent sur un pied d'égalité. Ce qui est rarement le cas, je sens très souvent qu'on nous invite pour nous faire plaisir [...] S'amènent Mr et Mrs Peters avec une guitare, excellente. Jean en joue, puis joue du piano. Il est très en forme et obtient beaucoup de succès ».

Renée tient ce journal avec autant de remarques fines sur tout ce qui l'impressionne. Elle nous livre un récit coloré, poétique, parfois épaté, ahuri, un regard plein de remarques autant perspicaces que vivantes. La découverte des *supermarkets* : « on trouve de tout, souvent moins cher que chez nous... » ; des soirées T.V. chez leurs hôtes ; des fêtes typiquement américaines : sixteen party, PROM etc. ; du folklore des compétitions sportives, comme les rencontres de *football* américain ! « La soirée commence par l'exécution, brillante, de la chanson de l'école, ensuite de l'hymne américain, et puis c'est le jeu ! Un peu bizarre [...], et c'est le délire [...] joueurs emballés dans toutes sortes de protections qui les font ressembler à des gilles, [...] il faut mentionner les filles (*cheerleaders*). Elles ont une allure fascinante. »

À remarquer aussi la fraîcheur et la spontanéité de Renée dans toutes ses remarques, et leur adaptation à tous deux, parfois douloureuse, à la cuisine américaine (un de ses sujets de prédilection...). Il faut dire qu'ils sont dans les régions du Sud où les *sweet potatoes* sont de rigueur et à toutes les sauces ! Et que dire de la quête du bon pain ! « Tous les plats étaient installés sur une table centrale, [...] pratique, [...] on pouvait éviter ce qu'on n'aime pas ! J'ai soigneusement évité ce qui me paraissait être des *sweet potatoes*. »

Heureusement Renée prend rapidement le chemin de sa cuisine et reçoit ses hôtes régulièrement. Il arrive aussi que Jean présente des diapos sur la Belgique et, non content de ses talents de musicien, illustre les remarques de Renée sur leur séjour, par son activité de cinéaste et de photographe.

Le couple voyage, pendant les différents congés dans le Tennessee et en Floride, à travers les États-Unis et au Canada. Mais il n'y pas que les voyages, d'autres sujets attirent la description et l'attention de Renée : la présence du religieux dans la vie quotidienne. En effet, si nous avons en Belgique le « Green Gordel », dans le sud des États-Unis il y a le « Bible Belt » qui désigne une « ceinture » d'États particulièrement religieux. Nombreuses églises, la plupart protestantes de tout acabit. Renée assiste par curiosité à un jour « d'une semaine de missions. [...] Un pasteur fait chanter [...] un cantique, dans lequel on parle beaucoup de péchés. [...] Beaucoup de dames pleurent dans l'église. Le pasteur devient parfois virulent, pointant un index dénonciateur vers chacun de nous et devenant tout rouge. Quels péchés abominables ces Américains, si gentils, ont-ils à se reprocher ? ». Pourtant ces églises ne font pas vraiment appel aux sujets qui fâchent, comme la ségrégation. En Géorgie, Renée note ceci : « Tout le monde, tous les Américains tremblent en pensant aux lendemains de leur attitude ségrégationniste, mais personne ne songe à mener une croisade pour faciliter les choses. Personne, pas même les églises, si puissantes ici. » Et il faut se cacher pour photographier des toilettes pour « colored » (la photo est reproduite dans les annexes) et des taxis « for white only » !

Je termine avec ce touchant témoignage de leur complicité à tous deux, lors d'une nuit d'insomnie : « Le résultat est que nous nous sommes mis à fouiller notre mémoire pour retrouver tout le poème [de Du Bellay]. Il faut être un peu cinglé pour étudier des vers à deux heures du matin ! »

Voilà qui me fournit la conclusion de mon écho :

« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage
 Ou comme cestuy là qui conquit la Toison
 Et puis est retourné plein d'usage et raison
 Vivre entre ses parents le reste de son âge. »

Colette Meunier

Meunier, Colette, *Je me souviens*, 6 p., 2014 [MLPA 00357]

Écho de lecture

Colette Meunier se souvient avec sensibilité et clairvoyance des vingt-cinq années qu'elle a passées au Québec. Elle a 23 ans lorsqu'elle débarque à Montréal en 1969. Après avoir été assistante de recherche à l'Université Mac Gill, elle terminera un baccalauréat en Arts plastiques à l'Université du Québec pour se consacrer ensuite au secteur des peintures décoratives.

Ses qualités de conteuse lui permettent de broser tout d'abord un tableau précis de la situation politique et culturelle qui prévalait au Québec dans les années 1960, insistant sur le besoin d'indépendance politique des Québécois francophones par rapport à la suprématie conservatrice de leurs concitoyens anglophones. Entre 1970 et 1985 les *années Levesque* déboucheront sur un sentiment de liberté qui sera le terreau d'un foisonnement culturel, tel Gilles Vigneault qui compose l'hymne national *Gens du pays*.

Profitant de ce climat apaisé, Colette Meunier fait appel à une fibre poétique indéniable pour nous livrer les vives émotions que lui procure la nature dans toute sa diversité et dans toute son immensité, sans oublier l'alternance des saisons très marquées qui rythment la vie des habitants et métamorphosent le paysage : la splendide palette des couleurs de « l'été des Indiens, un choc avant la blancheur qui s'en vient ». Une nature qui inspire tous les domaines de la création : chanson, cinéma, poésie, artisanat, peinture...

Pour tordre le cou aux préjugés, l'auteure n'hésite pas à se pencher sur le sort réservé aux onze nations d'Indiens qui subsistent au Québec et qui sont « les seuls » à être vraiment « chez eux ». Avec la verve primesautière qui est la sienne, elle écrit : « Je me souviens, dans une lettre que ma maman m'avait envoyée, me demandant s'il y avait des *Indiens* comme rassemblés autour de feux... (non, maman, n'aie crainte !), faut dire ... que l'image du Canada se résumait pour beaucoup aux *Mounted Police* en habits rouges, cavaliers de l'ordre, coiffés du fameux chapeau des *rangers* adoptés par les *scouts* (éclaireurs). Je confirme d'ailleurs qu'ils sont toujours là sur le Mont-Royal de Montréal ! C'est le côté anglais de la ville, ainsi que la fermeture des magasins *O'Gihy* à 18h par des joueurs de cornemuse... Les *Canadiens* en chemises *carottées* (à carreaux) et ceinture fléchée et bûcherons ; il y a toujours des bûcherons, mais pas en ville, dans les bois ! Bref, pas d'Indiens en ville ».

Colette Meunier achève son récit en évoquant le langage québécois à l'accent typique qu'elle dit avoir « assimilé comme on découvre les gens » de ce pays dont elle garde manifestement un souvenir impérissable.

Claude Buchkremer

Le journal de voyage comme notation de la ville

Présentation

Au cours du temps, la ville se transforme. Au cours du temps, le *Journal de Paris* de José Dosogne prend note de ces mutations. Le compagnon de voyage, le « guide imaginaire », est l'interlocuteur et le témoin de l'inscription de la superposition des strates urbaines.

Les échos de lecture du *Journal de Paris* se poursuivent ici et font suite à ceux parus dans les n° 3 et 4 d'*Actualités du patrimoine autobiographique*.

Dosogne, José, *Un Paris vécu dans l'incontinence, 98^e voyage, Six jours, du 27 novembre au 2 décembre 2013*, 4 p. [MLPA 00255/0007]

Écho de lecture

José Dosogne, éternel amoureux de Paris, nous décrit son 98^e voyage là-bas. Au gré de sa fantaisie, de ses fantasmes, de sa curiosité, d'un itinéraire propre, cet architecte de formation, fonctionnaire le jour, professeur le soir, nous entraîne dans un tourbillon de lieux et d'époques. Le temps n'a plus d'importance. Les dates fusionnent. Les personnages du passé côtoient les contemporains.

Peu à peu, en filigrane transparaissent les paysages intérieurs de José, affinés régulièrement par ses découvertes ou retrouvailles tel le peintre qui, par petites touches ou grands traits, précise sa création.

Par vagues successives, on est déporté de la photographie au théâtre, de la peinture à la nature, de la construction architecturale aux faits de société, de l'amitié à son érosion.

Tisseur infatigable, il relie bout à bout la Sainte Chapelle, le jardin du Luxembourg et son musée, l'Hôtel du Nord, Le Corbusier, le couple Frieda Kahlo-Diego Rivera, Olympe de Gouges, Ariane Mnouchkine, les monstres de la Renaissance, en une tapisserie de Bayeux personnelle déboussolée.

Curieux guide parisien que celui-ci, bien éloigné du Routard, du Hachette ou *LonelyPlanet*...

Paris, bouffée d'oxygène, bouée de sauvetage, rempart à la bêtise, la lourdeur, le conformisme ?

Paris, la liberté, le self-service de l'âme ?

En point d'orgue, les tapisseries de *La Dame à la licorne* et *Les cinq sens* déposées au Musée de Cluny, projections pour l'auteur de la femme aimée, rêvée, celle perdue ou jamais trouvée...

La 6^e tapisserie, la plus mystérieuse peut-être... : « Mon seul désir »...

Myriam De Weerd

Dosogne, José, *Un Paris 99^e - Paris et les mythes, 8, 9, 10, 11 mai 2014, 2014, 2 p.* [MLPA 00255/0008]

Écho de lecture

Trois expositions et trois mythes font de Paris, pour le diariste qui les relie dans son journal, un carrefour des voyages dans le monde. Un segment du train l'Orient Express – dont la correspondance avec le Taurus Express permettait de rejoindre Bagdad – fait débarquer les ombres de voyageurs prestigieux sur l'esplanade de l'Institut du Monde arabe qui, lui, expose le pèlerinage à La Mecque. Et en contrepoint à cette mise en scène, dans la ville, de l'aventure du voyage, la Pinacothèque de la place de la Madeleine présente la reine Cléopâtre, telle un mythe en-soi de trait d'union entre Orient et Occident.

Les notes de ces quatre journées parisiennes sont consignées *a posteriori*, pendant les orages du 20 mai, décor d'écriture en accord avec les émotions vécues pendant ce 99^e voyage de José Dosogne à Paris.

Francine Meurice

Dosogne, José, *Les surprises d'un centième voyage à Paris ou comment Paris peut continuer à surprendre, soit 4 jours, les 4, 5, 6 et 7 septembre 2014, 2014, 5 p.* manuscrites et deux documents [MLPA 00255/0009]

Écho de lecture n° 1

Un centième voyage à Paris ce n'est pas rien !

Comme le titre choisi nous l'annonce, nous allons une nouvelle fois, guidés avec science et originalité par José, découvrir et explorer un Paris inédit.

Rendons-nous tout d'abord avec lui à la piscine Molitor, une piscine inaugurée en 1929 à Auteuil, fermée en 1989 et aujourd'hui rouverte après 25 ans d'inactivité. Lieu magique, né dans l'enthousiasme du Front Populaire, et que tant de visiteurs officiels ou officieux ont fréquenté, depuis les nageurs et patineurs des soixante premières années jusqu'aux tagueurs, jeunes mariés ou autres curieux du temps de l'abandon.

Suivons ensuite José du 16^e arrondissement, lieu huppé, jusqu'à Belleville, quartier modeste dont il loue le charme à l'ancienne. Un parc y a été aménagé en 1988. Des Parisiens, nombreux en ce beau début de septembre, viennent se dorner au soleil ; d'autres jouent aux quilles, un jeu qui rappelle à José, ému, des images de son enfance gaumaise. Mais c'est aussi sur le sommet de la colline de Belleville que Chappe a inauguré à la fin du XVIII^e son télégraphe optique. Cette découverte est l'occasion pour José, toujours enthousiaste, d'enrichir nos connaissances. Le fonctionnement de l'appareil, les difficultés rencontrées par Chappe en ces temps troublés de la Révolution, le lieu de son tombeau : lecture faite, nous n'ignorons plus rien.

Merci à José pour ce nouveau récit qui nous invite au voyage, un récit d'autant plus enrichissant qu'il l'accompagne de deux documents imprimés, une photo de la piscine Molitor et une notice détaillée sur Chappe.

Michèle Maitron-Jodogne

Extrait

« Lundi 8 septembre. [...] Hier je suis revenu à pied à travers les quartiers populaires d'où le peuple *descendait* à Paris. Les commerces y ont encore un aspect modeste, bon enfant. On y dit encore bonjour aux passants. Il y a de belles cités des années 20 et 30 qui n'ont pas pris de rides. On dirait qu'elles sont récurées toutes les semaines. La modestie propre. Mais une boulangerie vend *la Baguette de l'Élysée*. »

José Dosogne

Écho de lecture n° 2

La malle secrète de José.

Il vous est sûrement arrivé, enfant, de redécouvrir, enfouis dans votre armoire ou votre malle aux trésors, des jouets oubliés. Les voici, tout pimpants encore et presque pas abîmés par les remue-ménages de vos mains impatientes. Des plaisirs en perspective !

De la malle de José, retirons d'abord, la piscine Molitor.

Oh ! elle a perdu ses décorations de l'époque, ses vitraux créés par le grand artiste verrier, Louis Barillet (1880-1948), dont l'atelier dans le 15^e est devenu un Musée ainsi que ses céramiques qui ornaient les cabines. C'était un bijou d'architecture Art déco.

Un bâtiment exceptionnel : piscine d'été à trois niveaux avec plage de sable, piscine d'hiver couverte qui se transformait en patinoire, une des plus vastes de France. Elle résonne encore, de cris, de plongeurs, d'exploits aquatiques du champion olympique américain, Johnny Weissmuller, qui l'avait inaugurée en 1929. Elle a été témoin des premiers bikinis – et monokinis –, des dîners de gala des vedettes du milieu du cinéma et théâtre.

Le temps a fait son œuvre, et les graffitis ont, un instant, fait la gloire d'une piscine, fermée en 1989, abandonnée dix années durant. Ce mois de mai 2014, la rénovation achevée, elle se retrouve un manteau tout neuf et des chambres d'hôtel luxueuses... On y *nage* encore dans l'opulence... et le brouhaha d'aujourd'hui s'accompagne plutôt des klaxons du boulevard Molitor.

Continuons notre exploration de la malle de José. Voici un curieux objet qui ressemble à nos jeux de Meccano : une tour, d'un certain Monsieur Claude Chappe (1763-1805), physicien, qui invente un moyen de communication à travers la France, par sémaphores optiques...

Depuis les collines d'où partaient les signaux de fumées des Indiens d'Amérique, les moyens de communication ne disposaient que de chevaux, de diligences, ou profitaient de jambes de marathoniens courageux... Ce physicien épargna les jambes et les chevaux de fatigues inutiles en utilisant ces signaux. Il manipula des sémaphores optiques sur des collines diverses d'une ville à l'autre : Paris-Lille en trois heures, par beau temps !

Ce diable d'homme, contemporain de la Révolution française, dut disparaître un temps, en détruisant son œuvre – on le prenait pour un espion à la solde du Roi alors emprisonné au Temple !

Et voici la dernière découverte, un kit complet, en bon état, dans une belle boîte : Belleville ! Avec ses petites maisons Art déco pimpantes, sa jolie colline, qui est la plus haute de Paris et le nargue, son jeu de quilles, authentique, et sa baguette de l'Élysée, s'il vous plaît ! Un petit bijou !

Refermons la malle de José, et souhaitons qu'il nous refasse un autre voyage. Car j'en suis sûre, sa malle a un double fond !

Colette Meunier

La présence de Vresse-sur-Semois dans le patrimoine autobiographique

Dès les années 1930, Vresse-sur-Semois a été le berceau de rencontres littéraires et artistiques grâce à José Chaidron qui organisait dans son hôtel, La Glycine, des rencontres littéraires et des expositions. S'y rencontraient notamment les écrivains de la Société des écrivains ardennais, créée en 1925 à Charleville par Jean-Paul Vaillant, et qui s'est très rapidement ouverte aux auteurs ardennais de Belgique et du Luxembourg. Leur revue *La grive* garde des traces de ce passage à La Glycine et notamment lors de la présidence d'André Dhôtel. Les expositions qui ont lieu dans le bâtiment de l'hôtel, devenu le centre du tourisme, rappellent qu'il fut le cadre de la création de l'École vressoise dont le peintre Albert Raty est un représentant bien connu.

Souvenance de cette époque ou pas, la présence de l'écriture se perpétue encore à Vresse, et les rencontres d'auteurs et d'artistes également. José Dosogne fait le lien avec ce passé littéraire de La Glycine en se souvenant dans son autobiographie, *J'ai rêvé de Molenbeek sur les rives de la Semois*, de la présence à Vresse de José Chaidron, figure marquante de son enfance. La rencontre des auteurs de l'opération *Je lis dans ma commune* a joué le messager entre la Glycine et l'APA, en y ramenant plusieurs autobiographies vressoises.

Dosogne, José, *Biographème 4, Les vacances sur la Semois, Séjour à Vresse du 13 au 16 novembre 2014, et, La Semois secrète*, 2015, 2 p. [MLPA 00288/0004]

Présentation

Ce biographème est consacré à la naissance et au déclin du tourisme social autour de Vresse-sur-Semois et à la beauté de la rivière dans ses décors souvent entrés en littérature. L'écriture autobiographique associe, comme dans *Le Journal de Paris*, notations personnelles au fil d'un séjour et relecture des guides touristiques, donnant des lieux des images qui se superposent avec le temps qui passe.

Francine Meurice

Écho de lecture n° 1

José Dosogne nous propose ici deux petits textes, qui, tous deux, se rapportent à la Semois.

En novembre 2014 José est retourné à Vresse-sur-Semois, pays où il a passé ses jeunes années auprès de sa grand-mère. Ce court séjour est l'occasion de brosser, dans un premier texte, un tableau du tourisme social qu'a connu la région dans les deux derniers tiers du vingtième siècle. Dès les premiers congés payés, réforme décisive du Front Populaire français (1936-1938), les petites gens accourent. Des villages de vacances apparaissent, dont l'ampleur parfois impressionne (58 chalets pour 1 200 personnes à Bohan, près de la frontière française). Le tourisme de masse, qui a connu de belles années, malheureusement périlclite. Ce même village des Dolimarts à Bohan, un temps attribué à des réfugiés politiques, est aujourd'hui en ruine.

Si le tourisme est encore bien vivant dans la région, c'est d'un autre tourisme qu'il s'agit, celui des locataires de passage.

Dans le second texte – deux pages manuscrites – composé quelques mois plus tard, en février 2015, José rend compte d'un guide pratique et littéraire, *La Semois secrète*. S'agit-il là d'un texte autobiographique, dira-t-on ? Sans doute non en apparence, même si José glisse ici ou là quelques notations plus personnelles. Pourtant, lorsqu'avec Daniel Polet, l'auteur du livre, il suit le parcours de cette rivière tant aimée, lorsqu'il évoque ses méandres, ses « brouillards généreux », « ses hivers rudes », lorsqu'il énumère les écrivains qui l'ont chantée, célébrant hameaux, « passerelles de claies » et « pirogues de sauvages », lorsqu'il croque en quelques mots lavandières ou tanneurs, lorsqu'il fait référence à la culture du tabac, un temps prospère dans la région, c'est bien de lui qu'il nous parle, et de cette amie si chère, si tôt connue et jamais oubliée, la Semois, « la plus femme de toutes les rivières », comme l'écrivait Adrien de Prémoré.

Michèle Maitron-Jodogne

Écho de lecture n° 2

Une trentaine de guides littéraires sont consacrés à « la plus femme de nos rivières » : la Semois, surnommée *Cassis* par Rimbaud. *La Semois secrète, Guide pratique et littéraire* de Daniel Polet, est de ceux-là.

Arlonnaise, la Semois parcourt 200 km tout en sinuosités avant de se jeter dans la Meuse en France (Semoy ou Semoys).

Si elle provoque quelques inconvénients : brouillards intenses, inondations, marécages, des écrivains ont chanté ses merveilles : ses fontaines avec les lavandières brassant le linge avec de la cendre de bois, ses « pirogues sauvages », ses moulins, ses étangs, ses petits personnages de légende, le travail des tanneurs, ses ponts à claies démontables.

Si jolie, elle ne peut qu'attirer les vacanciers : stations de plein air dès 1935, campings pour scouts, bâtiments sociaux devenus accueils pour réfugiés

malheureusement abandonnés et vandalisés ; le temps est venu aujourd’hui aux locations des maisons quittées par leurs propriétaires.

Le tourisme est devenu la principale ressource des rives de la Semois depuis que la culture et la manufacture du tabac implantées par Joseph Pierret en 1855 ont disparu en 1950, tuées par la concurrence américaine.

Anne Mingeot

Sauwens, Patrick, *Sustine et abstine, Joséphine !*, 2013, 23 p. [MLPA 00326]

Écho de lecture

Une note liminaire de l’auteur indique que cette *nouvelle* est une fiction, imaginaire et documentée, destinée à élucider le mystère que fut la vie de sa grand-mère. Un stratagème d’écriture, révélé à la fin du texte, permet à Joséphine Loosen de s’exprimer à la première personne comme si ses petits-enfants, et le lecteur avec eux, avaient accès à son récit autobiographique. Elle aurait confié à un prêtre, après la mort de son époux Georges Dosogne, ce qu’elle n’avait jamais dévoilé à ses proches, ainsi que les raisons de son mutisme. Le prêtre aurait transcrit fidèlement cette confidence. L’énigme de Joséphine reste cependant entière. Femme battue par un mari volage et rendu inactif par invalidité, qu’elle dit aimer malgré tout, pourquoi a-t-elle accepté que son fils lui soit retiré pour être confié à ses grands-parents jusqu’à ses douze ans ? Femme active et cultivée, elle est la seule de sa famille pauvre et ouvrière à avoir pu faire des études supérieures ; pourquoi ne revendique-t-elle pas ses droits ? Pourquoi ne protège-t-elle pas sa fille victime des attouchements du grand-père ? Des amorces d’explication sont avancées par sa voix d’outre-tombe : enceinte avant le mariage, brutalisée comme seule coupable, forcée de se marier, exclue de son poste d’institutrice pour les mêmes raisons, victime d’un conjoint séduisant mais violent, jaloux et infidèle, elle est la seule à subvenir aux besoins de la famille. Mais le silence de cette mère sans plaintes reste inexplicable et son petit-fils fournit sa solution : un modèle éducatif stoïcien : *sustine et abstine*. Ce *modus vivendi* qui apprend à se taire dans la souffrance aurait été transmis à sa fille d’élection, quasiment uniquement par la connivence des regards, par un père ouvrier tout entier au combat de la survie dans ces années de crise entre les deux guerres.

Francine Meurice

Sauwens, Patrick, *À l’Est d’Ardennes*, 2014, 20 p. [MLPA 00360]

Écho de lecture

Dans cette seconde partie d’un diptyque consacré à ses grands-parents maternels, Patrick Sauwens explore ce que la mémoire familiale a retenu de la vie de son grand-père – Georges Dosogne – figure mythique riche par ses malheurs.

L’auteur, en choisissant de rédiger ce récit sous la forme d’une autobiographie fictive n’a pas opté pour la facilité, mais son empathie, sa sensibilité, sa

compréhension des situations, exploitent habilement ce point de vue. Ainsi, les sentiments qu'il prête à son grand-père paraissent justes, crédibles et nourrissent son écriture que sa connaissance du sujet rend aisée et abondante.

Georges Dosogne était un enfant vif et attirant. Très tôt, on vit qu'il développerait une stature puissante. Son visage, aux traits bien accusés, souvent recouvert de mèches d'une chevelure abondante et rebelle, plaisait. Caractère et apparence en faisaient le favori de sa mère, tant il servait de repoussoir à son frère Jean, terne et mou.

Cet état de grâce ne dura pas, un lupus affreux vint périodiquement enlaidir ses traits et, périodiquement aussi, des accès de narcolepsie le faisaient tomber sur place, soudainement plongé dans le sommeil. Il perdit l'admiration et la préférence de sa mère, mais, bien que diminué, il n'en retint pas moins l'attention et les faveurs d'une jeune femme, Joséphine, sensible à la force et à l'animalité qui se dégageaient de lui. Joséphine mit au monde José. Cet enfant, conçu hors mariage, lui fit perdre son emploi d'institutrice dans une école catholique. Georges régularisa la situation. Mariée à un époux qui ne pouvait travailler, le caractère de Joséphine s'assombrit irrémédiablement, d'autant plus que Georges devint jaloux. Et violent. Ainsi, il arriva à ce colosse de battre sa femme. Sa jalousie le persuada que José n'était pas son fils et il le confia à ses parents, qui vivaient à Vresse-sur-Semois. José vécut jusqu'à 12 ans la vie d'un petit campagnard. Il eût préféré vivre à Bruxelles avec ses parents et sa sœur, mais il ne les voyait que quelques fois l'an et il se sentait, malgré l'amour de ses grands-parents, vivre en exil. Nous comprenons mieux le choix du titre de la nouvelle, « À l'Est d'Ardennes », qui renvoie non seulement au lieu de l'exil, la vallée de la Semois, mais aussi à la citation biblique « À l'Est d'Éden », titre du film d'Elia Kazan dans lequel un fils souffre d'être rejeté par son père.

Nous avons vu que Georges, par sa brutalité et sa jalousie, n'est pas un personnage facile à défendre. Pour équilibrer un jugement qui semble, dès le départ, défavorable, son petit-fils Patrick Sauwens choisit de personnifier deux attitudes, la critique et la compréhension, et de laisser ces deux voix, qu'il appelle *Ébène* et *Ivoire*, intervenir pour, l'une, accuser, et l'autre, défendre. Le lecteur, voyant Georges attaqué sans nuance par *Ébène* n'en prête que mieux l'oreille à la défense incarnée par *Ivoire*. La conclusion du petit-fils laisse penser que la sentence familiale tient compte des difficultés de sa vie et n'est pas absolument accablante. En effet, sous la forme d'un cri rousseauiste, la question posée par Georges à l'article de la mort, nous interroge : « N'ai-je laissé aucune trace, aucun souvenir de père ? et, dans l'affirmative, tous les autres pères de la terre, peuvent-ils en dire autant ? »

Louis Vannieuwenborgh

Dauvister, François-Xavier (Francis), *Les tribulations d'un des derniers gardes champêtres ardennais*, 263 pages A5 illustrées de nombreuses photos, s.d. (réédition postérieure à 2001) [MLPA 00406]

Écho de lecture

« C'est en 1972, à l'aube de l'automne, lorsque la nature s'habille de sa tenue aux teintes brunes et ocre que commence ma nouvelle vie, celle de garde champêtre ».

Comme cet incipit, la plupart des chapitres débutent de manière bucolique. François-Xavier a d'abord travaillé dans l'entreprise lainière familiale à Verviers. À 36 ans, il vient d'être nommé à Corbion-sur-Semois, proche de la frontière française. Depuis l'enfance, il rêvait d'être policier. Pour l'instant ce n'est qu'une fonction à mi-temps. En 1976 un autre mi-temps, à Sugny, complétera sa journée. La route qui relie les deux villages passe par la France. Cette situation curieuse facilite divers trafics et entraînera une collaboration amicale avec la gendarmerie française, parfois autour d'un verre de la boisson traditionnelle française ou belge, selon le lieu de la rencontre.

L'auteur use d'un langage simple qu'éclaircit çà et là des comparaisons inattendues. Un coup réussi le rend *content comme pas deux*. Par contre, après avoir trouvé un noyé ou découvert les jeunes victimes d'un accident de la route, il a *le cœur gros comme un pain*. Il rencontre un curé *charitable jusqu'à la moelle*.

Au bout de quelque temps, il réussit avec *patience et psychologie* à se faire accepter par les villageois. Il lui arrive de les aider, de les tirer d'un mauvais pas ou de régler des différends entre voisins. On s'étonne de la bonhomie d'un *représentant de la force publique*, pour employer le langage administratif, qui laisse quelques traces dans le style de l'auteur. Or, plutôt qu'un rôle d'assistance sociale, il préfère exercer un vrai métier de policier conforme à ses rêves d'enfant : enquêtes, planques, arrestations, etc. La plupart des chapitres seront consacrés à des événements de ce type. Rares échecs, nombreux triomphes qui lui permettent de se dire très content de lui à maintes reprises. Le nombre de fois où il doit travailler de nuit est surprenant. Il arrive que ce soit une mission soigneusement préparée, mais assez souvent, semble-t-il, il est réveillé par la sonnerie du téléphone ou de la porte d'entrée alors qu'il dormait profondément après une dure journée.

En 1973, François-Xavier s'inscrit à l'école de police provinciale d'Arlon. Il réussit toutes les épreuves y compris celle de judo, redoutable à son âge. En 1976, une grande réforme administrative provoque la fusion de douze villages autour de Vresse-sur-Semois. Notre garde champêtre y est nommé chef de police avec six gardes sous ses ordres. Il quitte Corbion avec un petit pincement au cœur. Il fonde alors et préside une Association nationale trilingue des Gardes champêtres en Chef. Toujours réélu, à force de démarches et de persévérance, il parvient à obtenir un statut pour ce genre de fonction, après un passage à tiers-temps en 1985 au Cabinet du ministre PSC, Charles-Ferdinand Nothomb.

Voici un choix de quelques missions de police. Lors d'une première enquête, notre Sherlock Holmes fait arrêter un habitant trop discret pour ne pas être suspect. C'était un faux médecin. Un jour, avec les gendarmes français, il arrête l'auteur d'un vol avec violences ; une autre fois, mis inopinément en face d'individus armés, il échappe à la mort. Il lui arrive aussi de vivre une aventure moins épique. Alors qu'il fait *noir comme dans un four* il traque un braconnier. Lors de sa ronde, il aperçoit vaguement une voiture arrêtée, il s'approche sans bruit et découvre un couple dévêtu, occupé à sacrifier à Vénus. Il invite les amoureux à se rhabiller ; la dame sans voile est une *vieille fille* (pas une femme mariée, précision !) tandis que son compagnon se révèle *ecclésiastique traditionaliste*, ce qui laisse supposer qu'il réendosse une soutane. Le policier le rassure : il doit respecter le secret professionnel.

Les épisodes variés de ce récit ont le mérite de faire découvrir, d'une manière vivante, un métier disparu au XXI^e siècle. On pénètre en outre dans la psychologie d'un homme vaillant, courtois, amoureux de son Ardenne. On n'apprend rien de sa

vie familiale. Il n'évoque sa femme que deux fois, en passant. Le lecteur curieux se demande comment elle a vécu les nombreuses aventures et particulièrement les nuits agitées de son policier de mari.

Jean Nicaise

Extraits

« Nous sommes le 2 novembre 1982. Dans la soirée, j'apprends par un habitant du village de Membre qu'une jeune fille domiciliée à La Panne a disparu. [...]

Avant-hier, elle a quitté le village de vacances à Membre où elle séjourne, pour se rendre à l'épicerie [...].

Durant toute la matinée à Membre, je contacte une vingtaine de personnes dont des chasseurs, connaissant parfaitement la forêt avoisinante. [...]

Mince, c'est l'anorak de Nadine ! À notre demande, l'aimable policier nous conduit où il l'a trouvé.

De l'endroit où ont été trouvés le sac et l'anorak, les équipes commencent un sérieux ratissage. Moi, je prends en charge cinq personnes. Nous suivons la Semois, le temps est gris, une légère brume plane sur la vallée qui résonne aux cris de « Nadine ! Nadine ! Nadine ! ». Un héron au milieu de la rivière capture sa proie, effrayé par les nombreux bruits, il s'envole lourdement vers un endroit plus paisible. Nous traversons broussailles, ronces et épaisses sapinières, criant et sifflant après la disparue.

Il règne dans la forêt une ambiance de chasse, chacun ne ménage pas ses forces pour retrouver la malheureuse jeune fille. De temps à autre, les équipes s'appellent et ce, pour effectuer une progression régulière.

Un chevreuil perturbé sort de sa cachette pour rejoindre un coin plus calme. C'est le branle-bas de combat dans toute la forêt. Nous marchons depuis plus de deux heures, le soir approche, toujours rien ! [...]

Allons-nous quitter la forêt sans retrouver Nadine ?

Soudain, un membre de l'équipe longeant la Semois crie : « Monsieur Dauvister, je l'ai trouvée, elle est ici ! ». [La jeune fille fut ainsi sauvée du sous-bois marécageux où elle était restée prisonnière] (p. 126 à 128)

Francis Dauvister

Bailly, Marie-Josée, *Mes premières vacances à Laforêt* [MLPA 00412]

Écho de lecture

Lorsqu'en passant à l'office de tourisme de Vresse-sur-Semois, ces jours derniers, j'ai acheté ce texte qui se déclarait clairement autobiographique, je ne me doutais pas du propos astucieux qui avait sous-tendu le récit initiatique de son auteure.

Au départ d'un événement déclaré dans le titre, *Mes premières vacances à Laforêt*, une narration en *nous* et en *je* livrait un panorama de vie qui commençait en juillet 1934. Marie-Josée avait alors quatre ans – un âge qui me reliait étroitement à son parcours

puisque j'avais juste trois ans et demi. En fait, son âge correspondait exactement à celui de ma cousine Eva, la fille de Jean (frère de mon père Georges). Mon portrait réalisé par Albert Raty dans son atelier date de 1933.

Ma grand-mère paternelle Marie Grégoire était née à Laforêt comme son frère Joseph, dans une fratrie qui, par la suite, avait aussi compté Maria et René – soit au total les quatre enfants d'Octave Grégoire et de Noémie Roland – deux noms présents, l'un à Laforêt (les Grégoire) et l'autre à Vresse (les Roland).

J'ai aussi retrouvé dans le récit de Marie-Josée Bailly les familles (Élise, Élie, Germain ou Claude et Henri Mathieu) – les lieux, tels que le « Château », les abreuvoirs, le puits – les panoramas du village et des crêtes – la forge et le *travail* du forgeron (l'installation destinée à contenir les animaux pendant le ferrage et les soins) – le four à pain et à tartes.

Les mots y parlent abondamment de la vie : la *caboulée* (nourriture préparée pour les porcs), la *baratte*, le *pétrin*, les *tartes*, les *gaufres*, les *confitures*, les *bocaux et conserves*, les *pissenlits*, ou les *cabinets* et les *pots de chambre*. L'alimentation d'autosubsistance y tient donc une place fondamentale, tout comme les animaux, du poulailler à l'étable, à l'écurie, au clapier, aux ruelles, sans omettre les chiens, chats, rats et souris, dans les greniers, les caves, les granges, les hangars. Sans oublier non plus les grenouilles dans la nature, avec les poissons, les couleuvres et les vipères.

Les professions y sont présentes, et notamment celle des fonctionnaires, une caractéristique dont j'ai déjà parlé ailleurs : faire des études était une chance souvent réservée à l'aîné ou à l'aînée qui, en général, devenait fonctionnaire.

Le tabac y tient sa place, du moins jusque dans les années 1950, dans les champs et les hangars ou chez Bouzin – on y coupait à la machine le tabac pour la pipe. Comme aussi la radio, les livres, la baignade dans la Semois, le pont de claies, les fontaines et les lavoirs.

De même que pour Marie-Josée Bailly, le voyage en train et en tramway est un souvenir important de ma jeunesse de 1931 à 1943. On sentait, à partir de Gedinne, l'approche de la vallée lorsqu'on se mettait à descendre. Que de fois j'ai vu arriver les vacanciers descendant de la petite gare proche de la chapelle, et passant devant chez nous avec leurs valises ! Il s'agissait à l'époque, en majorité, des gens de la région partis vivre à la ville par nécessité plus que par vocation.

José Dosogne

Dosogne, José, *Biographème 3 : Les maisons de l'enfance, Lire, lire, et encore lire et relire, même sur les murs*, 2014, 1 p. [MLPA 00288/0003]

Écho de lecture n° 1

Les maisons de l'enfance envoûtent. C'est certain. Moi-même, j'ai plaisir à me remémorer les plans, les meubles, les papiers peints et les jardins de celles que ma famille a occupées jusqu'à mes 18 ans.

José Dosogne évoque très succinctement et avec une fine touche d'humour une part de son enfance chez sa grand-mère à Vresse-sur-Semois (dénomination très évocatrice).

Pas de précision architecturale.

Deux détails sonores : Tino Rossi à la radio et les courses de souris au plafond.

Les images qui marquèrent l'imaginaire de José proviennent de lectures sérieuses et sinistres : journaux, revues illustrées – quand même –, histoire de la dynastie des bourreaux officiels de Paris, histoire de l'Espagne. L'essentiel est de *dévorer* ce qui est à sa disposition. José n'est pas le seul *dévoreur de textes*.

Cette page est un miroir.

Elle renvoie la petite Alice que je suis au pays merveilleux de la lecture.

Lire, lire, et encore lire et relire, même sur les murs.

Christiane Jacobs

Écho de lecture n° 2

« Les souvenirs sont une espèce de point d'arrivée, et peut-être sont-ils aussi, la seule chose qui nous appartient vraiment. » (David Foenkinos, *Les souvenirs*, Gallimard, 2011.)

Le fil ténu ou la courtepoincte.

Comme pour ses récits de voyage, José Dosogne nous offre un récit-puzzle. Rassembler les fragments accrochés à la mémoire d'un enfant. Tels des feuilletts épars poursuivis par le vent, agrippés soudainement à un arbre, retenus un instant à un poteau, ou coincés dans un soupirail, prêts à disparaître...

Ces papiers, ces livres, que la mémoire s'approprie, s'inscrivent sous formes diverses : panneau mural, recueil d'histoires d'une lignée, journaux de la grande ville, reçus en retard, revues illustrées de *seconde lecture*, après celle des clients d'un hôtel. José avait sous les yeux, dans la maison de son enfance, une *réserve spéciale* : une histoire parallèle qui s'offrait à la lecture, une école *murale* ! Il était d'usage en effet dans les campagnes, de résister à l'humidité des vieux murs en collant sur ceux-ci la *vraie histoire* des *journaux quotidiens*... Savoir tout ce que l'école ne disait pas !

Écrits épars qui égratignent, pour toujours, un esprit vagabond.

Colette Meunier

Autobiographies de femmes nées peu avant ou peu après la Seconde Guerre mondiale

Solis, Julieta, *Le Pioulier ou Mes années Freinet*, illustré de dessins et de photos de l'auteur, préface de Philippe Meirieu, Éditions *Amis de Freinet*, 2014, 224 p. [MLPA 00356]

En 1949 Julieta a dix ans. Elle est anorexique. Sa mère qu'elle appelle *Babouchka* la harcèle et parfois la gifle pour qu'elle mange. Alors elle avale péniblement, puis s'encourt pour vomir. Une amie de la famille suggère de la confier à l'école du *Pioulier*.

Cet établissement a été fondé en 1935 sur une colline verdoyante de Vence par Célestin Freinet et sa femme Élise pour y développer une *Pédagogie nouvelle*. Les parents de Julieta se laissent convaincre parce que Freinet est un *copain du parti*, entendez communiste. Quarante ans plus tard, Julieta revit son séjour sur la lumineuse Côte d'Azur.

La pédagogie de Freinet tente de donner aux enfants le plaisir d'apprendre ; elle est basée sur l'expression libre par l'écrit et le dessin. Au *Pioulis*, école primaire dont les élèves sont internes, sauf quelques enfants de la commune, cette liberté préside à nombre d'autres activités de la journée. Elles sont narrées avec l'enthousiasme d'une Julieta adulte conquise par les idées de Freinet. Elle raconte qu'en juillet 1949 la perspective de *PARTIR* la rendit *folle de bonheur*. Un seul regret : la petite guenon bien-aimée, *Véronica, ma petite sœur*, devra rester à Nanterre. Mais à l'approche de Cannes, *l'odeur puissante des pins, le crissement aigu [...] du chant des cigales* sont déjà un enchantement.

Hélas, au petit-déjeuner, la fillette désormais appelée Juliette se voit servir du porridge. « Quelle horreur ! C'est gluant, mou. Je retiens ma respiration pour ne pas sentir l'épouvantable odeur du lait chaud ». Les matins suivants, elle est confiée à la *Mémé*, c'est-à-dire la mère de Freinet qui occupe une des maisons du complexe scolaire appelée l'*Auberge*. Célestin et Élise Freinet habitent Cannes ; ils ont confié le *Pioulis* (soixante enfants et seize adultes) à un directeur appointé ; ils y viennent le week-end.

Le privilège accordé à Juliette suscite la jalousie des autres élèves ; ils l'agressent au point qu'elle doit abandonner ses visites chez la brave dame et se passer de petit-déjeuner. Aux autres repas, puisqu'elle n'est plus forcée, elle se remet à manger, reprend du poids et prend goût peu à peu au régime végétarien institué par *Papa* et *Maman* Freinet.

La journée se déroule dans la plus grande liberté, aucun adulte ne semble intervenir pour la limiter. Juliette se lève vers six heures et court plonger seule dans la *piscine*, en fait un simple bassin empierré qu'une vraie piscine remplacera quelques années plus tard. Les chaudes journées de vacances sont propices aux bains mais même l'hiver, les gosses en groupe et en tenue d'Adam et d'Ève font, au réveil, un rapide plongeon que la méthode Freinet appelle *le choc*. Un choc qui, paraît-il, les aguerrit contre la bronchite. Les Freinet utilisent une autre méthode thérapeutique : application d'argile sur une furonculose.

En septembre, toujours apparemment sans aucune directive ni surveillance, Juliette va à la cueillette des mûres, des noisettes et, dans un même élan, elle ajoute les arbrouses qui ne mûrissent qu'en novembre. Font partie des libres loisirs de nombreuses activités comme certaines escalades, des bains dans la Cagne, le parcours d'un tunnel ferroviaire abandonné, où l'on se déplace à tâtons, et même l'usage de canifs, voire de couteaux « corses » achetés lors d'une excursion dans l'île de Beauté. Si ces jeux réjouissent Juliette, je ne puis m'imaginer qu'ils ne soient pas encadrés par des adultes responsables, comme elle le laisse supposer. Madeleine Bens-Freinet, fille des illustres pédagogues, lui écrira d'ailleurs que la liberté décrite était *sûrement plus relative que celle qui est restée dans ta mémoire, jugée telle comparée à l'oppression précédente*. (Lettre du 12/07/1999, partiellement reproduite en annexe, p. 220)

La rentrée scolaire n'avait lieu que le 1^{er} octobre. Dans la classe, « je pouvais me déplacer, parler, rêver, aller voir ce qu'y faisaient mes camarades, poser des questions,

donner mon avis, peindre même sans m'attirer de remontrances. [...] Comme un papillon libéré au printemps du carcan de la chrysalide, je déployais mes ailes et me laissais porter par le vent de la connaissance » (p. 60).

Dans ce joyeux désordre, chacun parvient à lire son « texte libre », puis la classe passe au vote et le texte sélectionné, amendé en groupe et corrigé de ses fautes d'orthographe, est imprimé avec une presse artisanale manipulée par les enfants transformés en typographes. Les œuvres achevées sont publiées dans le bulletin de l'école et un choix en est envoyé aux écoles pratiquant la même méthode en France et même jusqu'en Indochine, alors colonie française.

Au départ des sujets librement choisis, on entreprend l'étude de la géographie, de la mathématique, de l'histoire ou des sciences apparemment sans programme préétabli. Julieta fait cette constatation, page 60 : « Plusieurs années de scolarité chez Freinet m'auraient peut-être permis, comme à d'autres, [...] de faire des progrès plus visibles ». Or, elle n'y passera que deux années scolaires coupées par un séjour de vacances au village alpin de Vallouise, dans l'inconfort et une hygiène scabreuse qui eurent le don de la réjouir.

Très curieux de l'avenir de cette enfant, j'ai voulu le découvrir. Les petits tableaux à la gouache reproduits dans le livre, exemples de ses *dessins libres*, révélaient un talent spontané étonnant. J'imaginai que Juliette redevenue Julieta avait sans doute fait une carrière d'artiste peintre et que je trouverais sa biographie sur *Google*. Son nom s'y trouve bien, mais seulement sur le site *Amis de Freinet* et sur Facebook. Elle a en effet fait une carrière artistique, mais à la télévision comme *chef monteuse*. On l'apprend par la rubrique *Qui je suis ?* qui permet de compléter sa biographie. Elle est *née de parents Espagnols Républicains*. En passant la frontière française en février-mars 1939 pour fuir le régime de Franco, (la *Retirada*) sa mère enceinte et son père ont été séparés. Julieta est née en octobre 39. La maman, Andréa, est morte du tétanos suite à un avortement quand Julieta avait 18 mois. La petite a été recueillie par Juliette Ténine, amie d'Andréa dans les Brigades Internationales, et par Titus Stapler, son compagnon. Ce n'était pas par affection mais par devoir. Juliette Ténine n'aimait pas les enfants et n'a pas élevé sa propre fille. *On m'a fait violence*, écrit Julieta, *en disant que Juliette était ma maman*. Elle ne l'apprit qu'à 32 ans !

On comprend la coupure heureuse que furent ses deux *Années Freinet* racontées en un style bien travaillé, très agréable.

Jean Nicaise

Clémense, Marie, *Mon étoile, Csillagom*, 2012, 179 p. [MLPA 00407]

Écho de lecture

Marie, l'auteure, est née en 1945. Sa maman, fille-mère, est la fille de Céline chez qui Marie passe son enfance. Petite-fille et grand-mère se partagent une chambre et une cuisine. À Céline, on peut difficilement attribuer le qualificatif d'aimante. Sans doute sa propre enfance en est-elle la cause. Céline vit aujourd'hui avec une pension de misère ; pour récolter quelques sous supplémentaires, elle vend même en cachette le vélo gagné par Marie à une tombola. Ce geste révoltant se retrouve sous d'autres

formes. Régulièrement, l'enfant subit des injustices incroyables. À l'école aussi, Marie a peur. Un jour, une fillette hurle en plein cours : « ta mère, c'est une fille-mère », vocabulaire que Marie ne comprend pas mais le ton plein de haine suffit à faire trembler l'enfant. Même la maîtresse, par son silence, accentue la détresse de la petite.

À qui Marie peut-elle donc se confier ? À sa mère qui l'a abandonnée ? Par deux fois, cette dernière réapparaîtra furtivement pour se débarrasser d'un nouveau-né. Elle le reprendra plus tard !

Mais l'*Histoire* va tout bouleverser. Lors d'un mariage, Marie fait la connaissance de Tibor, hongrois d'origine, qui en 1956, a fui son pays soumis au régime communiste. Subjuguée par ce jeune homme prévenant, affectueux, Marie passe d'un monde misérable à un bonheur indicible. Toutefois, à 16 ans, elle se retrouve enceinte. Mariage immédiat et souffrances à répétitions. Tibor, régulièrement ivre-mort, devient un piètre époux et un père, tout sauf présent. De plus en plus nostalgique de sa Hongrie natale, il propose à Marie de partir pour son pays. Pour sauver l'union familiale, elle accepte. Sur place, le trio est accueilli par la famille de Tibor et plus particulièrement par sa tante Mariskanéni à qui le livre est en partie dédié.

L'histoire des années 1950 et 1960, toujours au service du communisme insufflé par Moscou, est décrite avec minutie et vérité. Par bonheur, en une semaine, Marie obtient un emploi de secrétaire à l'ambassade de France à Budapest. La voilà, assez rapidement interprète officielle de l'Ambassade. Une période faste commence pour Marie, mais la célébrité ne lui monte pas à la tête. Consciente de son pouvoir immense en tant que traductrice, elle écrit : « c'était grisant et effrayant à la fois, une responsabilité énorme ». Et pendant ce temps-là, Tibor, fidèle à lui-même, vit de débauche et d'alcool. Le divorce est inéluctable. Marie obtient la garde de leur fils. Un avenir plus riant se profile. Eh bien non, Marie est heurtée violemment par une voiture. Le chauffard, membre de la milice, roule à du 100 à l'heure en pleine ville. Inutile de compter sur le moindre recours. Après des mois de séjour en clinique, Marie revit d'espoir : « petit à petit, le sens de ma vie revenait, je m'en sortirais plus forte ».

Et Tibeke, le fils devenu ado ? Jadis, attentionné pour sa mère, le voilà révolté contre les capitalistes. Les repères de la maison et ceux de l'école s'opposent. Qui croire ? Afin de le protéger contre l'endoctrinement systématique, Marie l'envoie dans un internat. Les Services secrets se manifestent et refusent d'accorder un passeport à Tibeke pour ses voyages à l'étranger. Et c'est reparti pour des démarches, renforcées par le harcèlement constant des Services secrets. L'apaisement, c'est pour quand ?

Mon Étoile, parcouru en apnée, se termine une fois de plus avec le rêve d'une vie meilleure...

Quelle passion dans ce livre, véritable tourbillon d'événements durs, difficiles à vivre et même à lire. En parcourant différentes pages au hasard, on tombe plus facilement sur les mots : *paniquée, intrigue, désarroi, disputes* plutôt que sur : *entraide, fou rire, bonheur*. On dirait un conte où l'ogre et la sorcière s'associent pour effrayer le lecteur mais ici, on a besoin de 178 pages pour être enfin soulagé. Alors pourquoi cet attrait pour le livre de Marie Clémense ? Tout simplement parce qu'il est vrai ; il ne s'agit pas du fruit de l'imagination d'un romancier, ce qui est décrit a été vécu, toutefois sans plainte ni gémissement. De plus, le récit présente un intérêt historique évident. Le fait

de replonger dans l'ère communiste permettra à bon nombre de lecteurs de se souvenir des années 1960 et plus, en Europe de l'Est, et aux plus jeunes de comparer concrètement l'avant et l'après de la chute du Mur de Berlin. Merci Marie !

Marie-Paule Buchkremer

Buchkremer, Claude, *Le tricot de tante Agathe, Anecdotes autobiographiques illustrées de photos personnelles*, 200 p., autoédité, 2013 [MLPA 00352]

Le tricot de tante Agathe est la première des anecdotes de Claude Buchkremer. Claude est un *prénom ambigu*, pour reprendre le titre du dernier récit. La famille estimait que le bébé attendu en avril 1948 ne pouvait « être qu'un garçon en [sa] qualité de premier rejeton du fils aîné de [sa] famille paternelle ». Si c'était une fille, « on ne serait quand même pas pris au dépourvu ». On ne le fut pas, mais Claude, sans contestation possible, était une fille. Ses proches l'appelèrent *Claudie*. Mais ailleurs, le prénom provoqua souvent des confusions dont elle s'amuse aujourd'hui. Et nous amuse ! La profession de Claude l'amène à écrire toute la journée : elle est traductrice. Comme elle aime écrire pour elle-même, elle a participé à quelques concours de nouvelles. Celle qui ouvre le livre et lui donne son titre a remporté un prix. Dès lors, elle s'est mise à raconter certains épisodes marquants ou tout simplement cocasses de son existence. Ils se déroulent entre 1950 et 2011. Claude doit être douée d'une étonnante mémoire puisqu'elle se souvient d'événements antérieurs à ses trois ans. Elle admet cependant que les récits de ses proches peuvent l'avoir influencée. Les anecdotes ont été rédigées entre 1986 et 2013 dans le désordre, selon l'inspiration du moment, puis présentées selon l'ordre chronologique. L'humour et l'autodérision sont la marque des quarante-quatre récits. Le sens d'un titre sibyllin se révèle au cours des pages. *En route pour Jarrow* : voyage en Angleterre aux multiples embarras ; *Le petit gâteau au moka* : rencontre fortuite avec le général Piron. *Mademoiselle N de B* était une bigote austère qui enseignait le catéchisme préparant, en alternance avec le vicaire, à la Première Communion. La série des leçons se terminait au bout de deux ans par une « retraite » dans un couvent, voilà ce que cache le titre *Regina Cæli*.

Sans doute ne faut-il pas chercher une sorte d'autobiographie plus ou moins cohérente, comme nous le conseille l'auteure, mais on découvre un heureux caractère. Claude-Claudie traverse l'existence en souriant plutôt qu'en grognant. Et c'est en souriant qu'on tourne les pages de son livre.

Jean Nicaise

Extrait

« Mademoiselle N. de B., une personne très digne, se tenait légèrement courbée, comme si elle était constamment en train de faire ses dévotions. Nous ne connaissions que son nom de famille à rallonge si bien que, pour nous, elle n'avait pas de prénom. Elle relevait ses cheveux en un chignon plat gris foncé, au bord de l'effondrement, et ne quittait sous aucun prétexte son manteau tout aussi gris foncé qui sentait l'encens. Son âge canonique et son allure pieuse lui conféraient une auréole de sainteté. Malgré ses trop larges chaussures à talons presque plats, sa ferveur

religieuse confinant à l'extase mystique la faisait planer quelques centimètres au-dessus du sol. Ce bas monde n'était déjà plus tout à fait le sien. Une exaltation contemplative l'avait rapprochée de sphères inaccessibles pour le commun des mortels. »

Claude Buchkremer

Fonds autobiographiques collectés par des institutions officielles

Grégoire, Joseph, Renseignements autobiographiques concernant le lieutenant Joseph Grégoire, 1945, 12 p. [MLPA 00337]

Présentation

Cet extrait du dossier militaire de l'officier Joseph Grégoire, découvert aux archives du Musée de l'Armée par son petit-neveu José Dosogne, a révélé un corpus de textes autobiographiques de commande. En effet, l'armée belge a demandé en décembre 1945 à tous ses officiers de remplir un carnet intitulé « renseignements autobiographiques ». Ce carnet pré-imprimé contient une série de questions sur la campagne de 1940 et les suites de la capitulation, sur les officiers prisonniers de guerre, sur les officiers évadés de la Belgique sous occupation, sur les officiers rentrés ou restés en Belgique et sur la Résistance. Le questionnaire, véritable cadre de récit autobiographique, invite à joindre des annexes ; c'est ainsi que Joseph Grégoire fournit un récit succinct pour raconter les circonstances de sa capture par les Allemands le 28 mai 1940 à Lombartzijde, sur la rive Nord-Est du chenal de l'Yser.

Ce corpus de questionnaires autobiographiques est à ranger dans la catégorie des fonds autobiographiques collectés par des institutions officielles pour commémorer ou consigner un moment-clé de l'histoire d'une nation que mentionne Timothy G. Ashplant²⁵ à propos des *Life writing from Below*.

Francine Meurice

Écho de lecture

Ce dépôt contient une copie d'un questionnaire du ministère de la Défense nationale auquel a répondu, le 23 décembre 1945, le lieutenant de réserve Joseph Grégoire en donnant des « renseignements autobiographiques concernant son activité au cours de la période de mai 1940 à septembre 1944 ». Le questionnaire est précédé d'une belle photographie de Joseph Grégoire en uniforme.

Né à Laforêt le 28 février 1897, nommé lieutenant d'infanterie en 1917, Grégoire était chargé, au mois de mai 1940, du commandement d'une compagnie. Cette unité n'aura pas été attaquée durant la campagne de dix-huit jours.

Le 28 mai dans la matinée, Grégoire entend des bruits concernant la capitulation de l'armée belge. Sans avoir obtenu la confirmation ou l'infirmité de ces rumeurs, il reçoit l'ordre de rester sur place jusqu'à nouvel ordre. Vers la fin de l'après-midi, une

²⁵ Timothy G. Ashplant, « Voix d'en bas : un nouveau projet européen » in *La faute à Rousseau*, n°65, février 2014, p. 72-73.

pointe allemande motorisée atteint sa position sur la rive nord-est du chenal de l'Yser à Lombartzijde.

Envoyé en captivité le 1^{er} juin, Grégoire séjournera dans les camps d'officiers de Soest, de Tibor et de Prenzlau. Malade, il sera rapatrié le 18 avril 1943.

À Hal, où il est domicilié, il sera en relation avec deux organisations de résistance dont il diffusera les publications clandestines. Il jouera un rôle d'intermédiaire dans l'adhésion de compagnons d'armes et de jeunes gens à ces organisations. En accord avec elles, le bourgmestre confiera à Grégoire la responsabilité du maintien de l'ordre quand Hal sera libéré.

Suivant plusieurs documents annexes, Grégoire a été nommé, le 1^{er} juin 1946, capitaine de réserve à la date du 26 mars 1940 puis promu capitaine-commandant de réserve à compter du 26 décembre 1944. Il cessera, « par limite d'âge », de faire partie des cadres de réserve à la date du 31 mars 1948.

Raymond Du Moulin

Inventaire des grands fonds

Le fonds Georgette Purnôde

Purnôde, Georgette, *Je voudrais savoir... suivi de Dans le sillage de Kathleen Van Melle*, La Hulpe, Éditions du Grill, 2007, 39 p., [MLPA 00270]

Présentation

Le fonds Georgette Purnôde, légué par son fils Alain Purnôde, est en cours d'inventaire et contient notamment un texte autobiographique, *Je voudrais savoir... suivi de Dans le sillage de Kathleen Van Melle*. Le livre est double en apparence. La première partie que l'on pourrait appeler un *automental*, si l'on suit la quatrième de couverture de l'édition du GRIL qui se réfère à la forme de l'auto-sacramental de l'Espagne du Siècle d'or, tels Lope de Vega et Calderon qui se livraient eux-mêmes dans ces drames religieux, sans aborder jamais l'autobiographie. La deuxième partie est un hommage à la jeune poète Kathleen Van Melle, suicidée à 24 ans. Les deux textes forment un ensemble cohérent, le *mental* de l'auteure rejoignant le *mental* de la jeune fille.

Francine Meurice

Écho de lecture

Ce recueil de deux textes de Georgette Purnôde doit d'abord, dans ces pages, être présenté comme document ; ce faisant, il est essentiel de garder à l'esprit l'écart irréductible entre la rigueur d'un tel exercice et la parole sensible et profonde de Georgette Purnôde. Le texte d'ouverture, *Je voudrais savoir...*, « est une introspection sans concession. Tout ce qu'elle a vécu s'y retrouve, comme en filigrane, tout ce qu'elle a écrit et ressenti de ses expériences de vie », comme le formule avec

clairvoyance l'auteur de la quatrième de couverture. L'exercice est bien amené, puisque Georgette Purnôde nous entraîne à tourner avec elle autour de l'existence – de son existence – à l'occasion d'un souvenir, qui est presque un instant : l'immersion fugace, involontaire et impromptue, de la poète au milieu d'une procession de pèlerins sur le chemin de Compostelle. Cet instant-souvenir habite l'esprit de l'auteure et lui donne l'occasion de parcourir le chemin d'une vie dont les stations – joie et peine, sens et pensée, tristesse et optimisme – se mêlent finalement pour embrasser d'un coup cette longue existence ; comme on embrasse un paysage : « [...] j'avais perdu ma naïveté et mes illusions », « Mon regard quitte le ciel pour se poser sur les jardins et les maisons silencieuses ». Georgette Purnôde *voudrait savoir* : comme Socrate, elle sait qu'elle ne sait pas et parvient alors à faire sienne l'équivoque de la vie (la beauté du monde et des Hommes, le désespoir du monde et des Hommes : « J'ai mordu dans la joue du monde. »). Un instant comme point métaphysique d'une existence, n'est-ce pas déjà se rapprocher d'une certaine forme d'éternité ?

Dans le sillage de Kathleen Van Melle, second texte du recueil, est « une expérience imaginée » : Georgette Purnôde s'adresse au présent et directement à une jeune poète qui mit précocement fin à ses jours. « [...] les deux parties de ce livre forment un ensemble cohérent, l'esprit de l'auteure rejoignant celui de la jeune suicidée de vingt-quatre ans, la première ayant pu s'exprimer au cours d'une belle et déjà longue vie, la seconde tragiquement coupée lorsque le désespoir fut plus fort que la soif d'exister » ; l'auteur de la quatrième de couverture ajoute : « ce livre est double en apparence, mais il ne faudrait pas s'y tromper » ; énoncé qui nous semble décisif... Effectivement, ce second texte est tout sauf une juxtaposition ou un collage, quand bien même chargé de sens. « J'abandonne mon présent pour entrer dans ton paysage. Sois tranquille, Kathleen, je ne dérangerai pas tes pensées ! » écrit Georgette Purnôde. Elle se rend poétiquement chez Kathleen Van Melle. *Avec elle*, à ses côtés : « Kathleen, ne dis rien ! Nous avons tout le temps de regarder au-delà des êtres et des choses, là où bouge un peu de silence sous le souffle de Dieu. ».

Refermant l'ouvrage, un point précis grandit et tournoie dans l'esprit du lecteur ; ou plutôt un rapport, une liaison toujours dynamique qui se nourrit sans discontinuer du passage d'un texte à l'autre, du basculement d'un esprit dans l'autre. La vie de Georgette Purnôde est une longue et riche expérience qui laisse au lecteur l'impression d'une jeunesse éternelle trouvée, atteinte *à force de vivre*, dans le sens de cet aphorisme de Pablo Picasso jadis rapporté par Jean Cocteau : « on met longtemps à devenir jeune ». La parole de Georgette Purnôde à Kathleen Van Melle est un même souci existentiel ; elle décrit une même direction, parcourue en un *mouvement inverse* cependant : non plus l'obtention de la jeunesse éternelle, mais l'éternité de la jeunesse, l'éternité toujours déjà contenue dans la jeunesse ; car pour Geneviève, Kathleen a, par l'intensité de son existence et l'acuité de ses sens, vécu un tout, une vie totale : « Chez toi, tout était simple, clair, précis. Rien n'était médiocre et tout était extraordinaire ». Aussi le paysage total de l'existence de Georgette, qui faisait le fond du texte d'ouverture, peut être pleinement retrouvé dans l'existence de Kathleen, car ce à quoi Georgette parvient à l'horizon de son existence rejoint en nature ce qui habite la jeunesse de Kathleen. En ce sens, la pureté de la jeunesse et la plénitude d'une existence menée au bout finissent par se fondre : la fulgurance de la jeunesse

constitue elle aussi, bien que par d'autres chemins, l'instant d'une sorte d'éternité dans la finitude humaine. Georgette Purnôde accueille en elle l'éternité de la jeunesse de Kathleen, qui est instant, pour la fondre avec la sienne qui est jeunesse éternelle trouvée dans la durée ; à rebours, elle offre à Kathleen ce qui manque à l'éternité de sa jeunesse : l'épaisseur, la matérialité du temps comme un lieu, un abri ménagé dans la durée, une temporalité qui cèle à jamais l'appartenance de la jeune femme à la communauté des Hommes. Ainsi, ces deux modes de l'éternité dans la finitude, de l'éternité humaine, sont joints par la parole de Georgette Purnôde. Les deux textes s'accueillent l'un l'autre et, établissant une relation herméneutique, constituent une même méditation existentielle. Rapprochant instant métaphysique (a-temporalité, hors-temps) et temporalité de l'existence, *le* texte nous emmène avec elles au fond de notre humanité partagée : vers le dépassement de notre finitude, au delà de l'horizon de la mort physiologique et jusqu'au terme métaphysique de la vie, effleurant l'inaccessible infini.

Emmanuel Guise

Vandendries, Jules, *Dictes-moy où, n'en quel pays... Souvenirs*, Tapuscrit de 482 pages, 1992 [MLPA 0269]

Présentation

Ce manuscrit autobiographique provient de la bibliothèque de Georgette Purnôde. Sur l'exemplaire, figure une dédicace autographe à Raymond Purnôde, l'époux de Georgette, datant du 14 janvier 1994. Glissée entre les pages, une « lettre à Émile », éloge funèbre pour son frère (1918-1996) et un brouillon de réponse autographe de Raymond Purnôde. Émile, Jules et Raymond étaient des amis d'enfance. Le père de Raymond Purnôde était leur instituteur.

Francine Meurice

Écho de lecture

C'est en tout cas en pays flamand que Jules Vandendries est né. Par accident ! Ses parents habitaient Liège ; lors de l'invasion allemande en août 1914, sa mère était près d'accoucher ; la famille fuit les « teutons » et se réfugie d'abord à Vitrival, puis à Louvain en espérant échapper aux atrocités commises par les *boches* qui se rapprochent. C'est alors que Jules vient au monde. Hasard et coïncidence : le père de Jules, catholique, était originaire de Louvain dont il parlait le patois, et sa mère, anticléricale de Vittrival, parlait wallon. Les époux s'entendirent en français pour concevoir Jules qui a surtout hérité des gènes maternels. Il fut libre-penseur et s'est toujours affirmé wallon, même imprudemment, comme nous le verrons bientôt.

À 75 ans, il se met à rédiger ses souvenirs sur traitement de texte, et le résultat est un récit qu'on ne peut plus quitter, plein d'anecdotes amusantes, souvent rabelaisiennes, jamais graveleuses ; des bons mots et de nombreux passages en wallon qu'en tant que tel, il me fut facile de comprendre et d'apprécier. Mais résumer un tel déluge d'épisodes cocasses est une tâche insurmontable. J'en rapporterai l'un ou l'autre, mais ils auront perdu tout le piquant que lui donnent un style alerte et l'humour constant du narrateur.

C'est à Vitrival qu'il a passé ses premières années. Il a cinq ans quand la famille retourne à Liège. À six, il entre à l'école communale du Jardin Botanique, non sans mal. Le directeur refuse d'abord de l'inscrire, mais capitule lorsque la maman, en dépit de ses convictions, menace de mettre son rejeton à l'école libre. C'était simple tactique et elle a réussi.

Jules restera dans cette école jusqu'en quatrième primaire ; la famille déménage alors à Salzinnes, entité de Namur. On y compte deux écoles primaires, l'école communale que fréquente Jules et l'école des Frères, si bien que la Grande Guerre à peine terminée, la Guerre Scolaire sévit, notamment au catéchisme où se rencontrent les élèves des deux écoles. Non pas une guerre des boutons entre galopins mais celle menée par les vicaires contre les enfants des écoles sans Dieu ! Quelles que soient les compétences des catéchumènes, ceux « des frères » étaient toujours classés avant les autres. Jules fut fort contrit d'échapper à la première place qu'il méritait. Ce qui ne l'empêcha pas de craindre l'enfer pendant une bonne partie de son adolescence pas très catholique.

Sorti premier de sixième primaire à Salzinnes, il entre à l'athénée de Namur. Il déteste tous les profs de sixième²⁶, sauf ceux de flamand assez sympathiques. Mais le cours obligatoire d'une langue régionale peu attirante pour un Wallon, bien que nationale, répugnait à la plupart des élèves ; ils s'étaient donné le mot d'en étudier juste ce qu'il fallait pour passer de classe. C'est en latin que Jules n'atteindra pas ce minimum et, plutôt que de redoubler, passera en cinquième moderne. Débute alors une foison d'épisodes hilarants : tricheries aux examens qui tournent mal, expéditions clandestines dans le clocheton de la tour de l'athénée, un ancien collègue jésuite datant de 1684 ; premiers émois amoureux suivis d'une série considérable d'autres. Jules est un robuste nageur, le froid ne lui fait pas peur, il se livre encore en septembre-octobre aux eaux froides de la Meuse ou du lac de Bambois, proche de Vitrival, lieu de ses vacances. Il y fait la conquête de Jeanne avec qui il échange, à quinze ans, un premier baiser d'une manière peu confortable mais forcément comique. Un jour de mars, il s'élance dans la Meuse pour épater une jeune fille qu'il veut conquérir. Il en sort gelé et la jeune fille reste de glace. À l'entendre ce sera une exception ; je n'ai pas compté le nombre impressionnant de filles *toujours belles*, paraît-il, qui tomberont dans son lit, y compris celles qui, dit-il, y sont « entrées vierges et ne l'étaient plus en sortant ». La modestie n'est pas la qualité dominante de notre héros...

Les études secondaires achevées, il entre à l'École de Commerce de l'Université de Liège. L'exergue du chapitre *À l'Université* est une citation de Villon : *Tout aux tavernes et tout aux filles*. Excellente synthèse dont je pourrais me contenter. Les cours qu'on suit peu et les examens sont une parenthèse dans une vie de libations, de nuits d'ivresse sans sommeil ou de sexe express sans tendresse. Les examens eux-mêmes se résument en anecdotes amusantes où Jules démontre que lui a parfois souri sa chance plus que sa science... En mathématiques, c'est le cas. Se fiant au syllabus, il avait assisté à un seul cours du professeur Fouarge ; il avait soigneusement pris des notes à propos du théorème dit de Tchebytschef-Pitzetti. À l'examen, il se présente avec maintes lacunes. Le professeur ne se rappelle pas l'avoir vu aux cours ; avec son culot habituel, Jules certifie qu'il les a suivis régulièrement. Pas dupe, le prof lui pose *la colle la plus difficile de toutes*. On devine laquelle ! Sauvé !

²⁶ On entrait en sixième *classe* pour se *bisser* en première. Plus tard, on entrera en première *année* pour *arriver* en sixième...

De la vie estudiantine nocturne, je retiens l'aventure caractéristique suivante. Avec les copains éméchés, dont une seule fille peu farouche, Jules se retrouve au bloc. Le gardien de la paix entendu par le commissaire, les accuse de chahut nocturne et d'atteinte aux bonnes mœurs. L'un des fêtards était en train de vider sa vessie d'un trop-plein de bière et la jeune fille aurait pu voir « son membre viril ». Elle affirma qu'il n'en était rien. Le commissaire bon enfant ayant relâché le groupe, elle eut l'occasion de voir de près, au lit, l'objet du délit.

Enfin, malgré cette vie de bâton de chaise, Jules obtient son diplôme de sciences commerciales. Suit le service militaire, puis, peu de temps après la « quille », éclatent la *drôle de guerre* et la mobilisation. Jules réendosse l'uniforme et parvient encore à décrire des moments drôles. Ce l'est moins après le 10 mai 40. Le bataillon de Jules est en Flandre. Quand survient la capitulation, l'armée belge se retrouve dans les stalags, les prisonniers flamands d'un côté, les wallons de l'autre. Jules se déclare wallon. Quelques mois passent et les Flamands sont renvoyés dans leur foyer. Toutefois, un scribe allemand consciencieux découvre que l'adjudant Vandendries est né à Louvain ! Il est renvoyé en Belgique !

Il trouve rapidement du travail comme Directeur du Ravitaillement à Bastogne. L'étudiant guindailleur entame une vie bourgeoise. Terminées apparemment les multiples conquêtes féminines, il épouse Marie-Thérèse à qui il avait appris à nager. Il n'est pas du genre à acheter un chat dans un sac. Le couple s'installe à Namur, fait quatre enfants et Jules commence son ascension dans l'Administration de l'État. Navette Namur-Bruxelles pendant sept ans puis installation dans la capitale où naît un cinquième héritier. L'ultime chapitre est dédié aux années consacrées au Service Public. Nombre d'épisodes ne seront pas tristes, on s'en doute. La dernière page se termine par ces mots : « Mon livre vous a plu ? Vous avez ri ? »
J'ai ri, il m'a plu, il plaira.

Jean Nicaise

Le fonds Simone Bellière

Bellière, Simone, *Journaux intimes*, [MLPA 00400/0001]

Inventaire

Nous présentons ici la première partie de l'inventaire du fonds Simone Bellière-Vosch : les journaux intimes.

	Chronique 1926-1988 – 1 p. par année, les dernières années 1985-1988 débordent – Mentions familiales, de vacances – 2 f. de brouillon 1977-1989.
	1940 - Carnet gris clair toilé – 22,2 x 14,2 – 1 ^e de couv. : « Simone Vosch année 1940 Journal 1 » - feuillet de garde : « Simone Vosch (le 30.3.1926) Journal I, 187 rue de la Loi – Bruxelles Du 1 ^{er} janvier 1.940 au 25 décembre 40 Année 1.940 » - Dessins sur le dernier feuillet de garde et la 3 ^e de couv. 4 ^e de couv. : « YOUNG WOMEN CHRISTIAN ASSOCIATION ». Dos : SIMONE VOSCH.

	<p>Carnet gris clair toilé – 21,7 x 14,2 – 1^e de couv. : « Simone Vosch année 1.941 Journal 2 » - feuillet de garde : « Simone Vosch. 187 rue de la Loi Bruxelles Du 25 décembre 1 940 au 4 juillet 1.941 » - 3^{ème} de couverture : noms, adresses et dessins (spirales faites de deux S croisés. 4^{ème} de couv. : « YOUNG WOMEN CHRISTIAN ASSOCIATION ». Dos : SIMONE VOSCH II 2.</p> <p>Paginé de 1 à 139. Contient 5 feuillets 19 x 11,7 avec le titre : « Nous reverrons nous encore ? » et une photographie de Simone et ses condisciples 9 x 14 datée du 14.3.1941.</p>
	<p>Carnet gris clair toilé – 22 x 14 -1^{ère} de couv. : « Simone Vosch année 1.941 Journal III » - feuillet de garde : « Simone Vosch. Journal 3. 187 rue de la Loi Bruxelles Du 14 juillet 1941 au Année 1941 – dernier feuillet de garde : liste de noms – 3^{ème} de couv. : des noms – 4^{ème} de couv. : « G.G.B., le drapeau anglais, le dessin d'une tente et d'un autre drapeau, BP, ITS A LONG WAY TO TIPERRERY ITS A LONG WAY TO GO, VIVE LA BELGIQUE ». Dos : SIMONE VOSCH III.</p> <p>Paginé de 1 à 117. Dernière entrée : 28.11.1941. Après quelques pages blanches deux entrées, du 20.7.1942 et 20.9.1942.</p> <p>Après un grand nombre de pages blanches, l'entrée anticipative (une prolepse) du 17.10.1941. Simone s'interroge sur ce qu'elle fera à cette date, si elle sera heureuse ou non, si la guerre sera finie. Elle souhaite d'être déjà à cette page de son journal.</p> <p>Après de nombreuses pages blanches : liste des fêtes pour les années 1946 à 1958 (son écriture évoluée).</p> <p>Liste de noms, de 1944 à 1958, avec indications, par flèches montantes ou descendantes, de l'estime qu'elle leur porte.</p> <p>Dernières pages : listes de noms, de lectures, une ébauche d'index thématique et nominatif.</p> <p>Quatre pages ont été arrachées au carnet dans les pages blanches. Dates : 1945,1946, 1954.</p>
	<p>Carnet toilé gris recouvert de papier noir sur lequel sont dessinés deux aigles. Titre « AIGLES EN CHASSE », dans le coin inférieur droit : « CIGALE TAPAGEUSE ! ». Le titre et la signature sont reproduits en 2^{ème} belle page auxquels s'ajoute : « RÉUNION DE PATROUILLE ». Première date du carnet : 18 octobre 1942.</p> <p>Nombreuses pages d'une autre main, plus formée et soignée.</p> <p>Trois feuillets découpés de mars 1945.</p>
	<p>Cahier souple, noir, imitation chagrin – 21 x 16,5 – 40 feuillets rédigés totalement – 1^{ère} page : « Bruxelles, 1 janvier 1946 ». – Traces de relectures au crayon rouge.</p> <p>Inséré à la dernière page, 1 billet-lettre, 13 x 9,6, du 8.9.43, signé Roger.</p>
	<p>Liseuse cuir ou simili noir - 21,9 x 15,9 – Le rabat contient la 1^{ère} de couverture, le dos et la 4^{ème} de couverture (avec ex-libris Jacques) de <i>Les Jeux sont Faits</i>, de Sartre. - La liseuse contient :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Un carnet format italien de plus de 188 pages, paginées, provenant d'un livre comptable – La 1^{ère} de couverture porte : « Du 25 février au

	<p>16 juin 1946 ». La 1^{ère} ligne de la 1^{ère} page commence au milieu d'une phrase. Rédigé complètement, sans marge, avec, à la p. 22, une feuille agrafée, plus grande et pliée à dimensions.</p> <ul style="list-style-type: none"> • Un carnet format italien d'une centaine de feuillets brunâtres – La 1^{ère} de couverture porte : « du 17 juin 1946 à fin 1946 » – 12,9 x 20,2 – date de la 1^{ère} page : 17 juin 1946. – Rédigé complètement, sans marges. Le carnet contient (I) le feuillet de couverture de <i>Bruxelles universitaire</i>, avec, au verso, le discours prononcé par Albert Dupuis lors du départ de l'expédition Capaert. Le discours cite « Mounette, dit Simone Vosch » et (II) la lettre recto/verso non datée de Mounette à Paul, 20,9 x 14,5. • Un carnet format italien de moins d'une centaine de pages, rédigé au stylo recto/verso, contient également une petite photo collée. La première page, détachée, porte le titre « Pour servir d'en-tête » et reproduit, à la dernière ligne, une citation de Tolstoï, en majuscules : JE SUIS FOU DE LA VIE. La 2^e page est datée du 20 janvier 1947, la dernière du 3 juin 1948.
	<p>Couverture de carnet dont les pages ont été ôtées. Plats recouverts de papier marbré. – 22,2 x 16 – Contient une 60^{aine} de documents divers datés de 1942-1943 : lettres, cartes postales, souvenirs de camps scouts, fleurs séchées, aquarelles.</p>
	<p>Carnet imitation toile bleue, 21 x 16, ligné, marge rouge – Au verso de la page de garde : « <i>Ceci n'est pas un journal c'est un pense-bête</i> » - Toussaint 1982 - décembre 1985 – Pages blanches à partir du 5^e du carnet – La page suivant la dernière mention a été arrachée – Listes sportives et de livres dans les dernières pages.</p>
	<p>Carnet Edward Hopper (Summertime, détail) - 22,5 x 18,2 1^{ère} p. : « Simone Bellière Notes au jour le jour et aide mémoire défaillante ! 21.7.1993-Octobre/nov. 1996. » 2^{ème} p. : « Ce carnet n'est ni un journal, ni un agenda, ni rien de semblable. Il n'est que par ses pages blanches qu'il m'importera de remplir. Au fil de mes humeurs ? Ne pas relire ce qui est écrit – L'oublier » Notes de lecture, notes de voyage et autres. Peu de pages blanches.</p>
	<p>Carnet Edward Hopper (Magritte, <i>Golconde</i>, détail) – 22,9 x 18 – 1^e p. : « Simone Bellière Notes pour aide mémoire défaillante 1^{er} janvier 1997 au 31/12/99 – journal, notes de lecture, de visionnage de films et téléés</p>
	<p>Carnet gris, non ligné – 21,7 x 15,5 – page de garde : Étiquette Simone Vosch et adresse Van Becelaere – 1^{ère} page : « Atelier d'écriture 2003/2004 Le Montage » - 28 p. de notes diverses – nombreuses pages blanches. Le carnet recommence tête-bêche : première belle page : « La législation rabbinique » - 7 p. de notes diverses.</p>

	Carnet Cowa à spirale – 22 x18 – 1 ^e p. : « Simone Bellière Tilaii 372970 - 2 ^{ème} p. « Septembre 2002 [14.9] - Décembre 2004 [Noël] » - Journal, liste des lieux et date des séjours, liste des films, TV.
	Carnet Edward Hopper (Monet) - 1.1.2000-3.9.2002 – notice nécrologique de Henry Roba ainsi que le programme 2003 des Ateliers Françoise Bellière (cours pour adultes) glissée dans le carnet – les dernières pages reprennent les moments + et – des années reprises par le carnet, les choix étoilés en livres, télé et films et des listes de toiles.
	Carnet recouvert de tissu sombre à chevrons. Page de publicité pour des quilts glissée dans le carnet. - 1 ^{er} janvier 2005-8 avril 2008 – notes de lecture – films vus sur la page de gauche – toiles – grand œuvre.
	Carnet gris à spirale – La dernière de couverture comporte un pétale de ? plastifié - 20,8 x 14,7 – Notes diverses – Une page porte « Atelier d'écriture 2006 ».
	Carnet brun, imitation vieux livre, fermeture par aimant, signet, ligné. – 17,8 x 9 - Première date : 30 mars 2009. Contenu principal : scission de l'Apabel. 9/1 ^{es} de pages blanches.
	Carnet « aux fraises », 22 x 15,50, non ligné. – Début du carnet : 8 p. ôtées ; fin du carnet, 2 x 1 p. ôtée. – 1 ^{ère} p. : « juin 2009. » ; le carnet contient deux articles du <i>Soir</i> de 2012 sur Matisse et la mort de Tabucchi ainsi que deux photos N.B. 17,50 x 12,50 d'une statuette africaine. – Dernier atelier d'écriture, liste des participants. – Notes pratiques. – Même liste numérotée que celle figurant dans le Carnet crème, s.d. [projet 3 du carnet Abraham Lincoln]. – Notes concernant Caroline, sa femme d'ouvrage, dont quelques-unes en néerlandais. – 27 p. de notes sur le fonds de Wée (APA 148).
	<p>Carnet « Abraham Lincoln » 22,50 x 17,50, ligné. – Journal, du 1^{er} janvier 2010 au 18 avril 2012 (arrêt brutal lorsque que son mari est hospitalisé ; le signet est resté à cette page) [Jacques décèdera à la fin de l'année]. – Description de projets, le projet 3 donne la clé de la liste qu'on retrouve dans le carnet aux fraises et dans le carnet crème : il s'agit de projets d'écriture dont l'initiale des titres suit l'ordre alphabétique. – 3 p. à la fin du carnet contenant une liste de noms accompagnée d'indication de date de naissance et autres.</p> <p>Le carnet contient encore : la lettre du 8 avril 2012 de Gisèle [Bastin], deux échos de lecture sur <i>Femmes sur la plage à marée basse</i>, l'un de Katalin Lakatos et l'autre de Francine Meurice, 1 f. d'avril 93 à la signature illisible, contenant la critique de <i>L'Histoire singulière</i>. En outre, le soufflet en fin de livre contient : la lettre, envoyée par Francine Meurice de Bologne le 20 septembre 2011, lettre dans laquelle se trouve un prospectus du parc naturel du Sasso Simone e Simoncello, une carte postale datée du 18 avril 2011 envoyée par Francine depuis le parc du delta du Po, une seconde carte de Francine, d'Ostende, du 2 novembre 2011, la critique de <i>Chronique d'un été incertain</i> par Marie Denis, paru dans la <i>Revue nouvelle</i> de mars 1990, 3 états d'une page intitulée « Jacques</p>

	et le Sport », dont l'un est augmenté d'ajouts de la main de Simone, 1 p. intitulée « Courte biographie de Jacques Bellière » ainsi que 3 timbres postaux non oblitérés.
	Carnet noir à fleurs rouges, fermeture par aimant, signet, ligné. – 14 x 9 – Première date : 9 mars 2010. Contenu : noms, adresses, notes relatives à la santé. Fin du carnet : quelques notes et 3 p. en tête-bêche. Une moitié de pages blanches.
	s.d. Carnet crème 21 x 15, non ligné. – 6 pages de notes, dont une description d'un mémorial figurant la Première Guerre mondiale en 1914 (APA ...). – 1 liste d'une page comprenant des notes de lecture numérotées [projet 3 du carnet Abraham Lincoln]. – Pages blanches pour la suite du carnet.
	s.d. photographie N.B. 18 x 24. Détail du salon, au mur, une œuvre de Somville.
	Trois pages autobiographiques accompagnant six dessins du père de Simone déposés à l'APA-AML par elle le 1.3.2010. Simone évoque un millier de dessins, témoignages de la vie quotidienne à Bruxelles et dans les faubourgs industriels et agricoles.

Louis Vannieuwenborgh

Autobiographies éditées

Hermanus, Merry, *Carnet d'un cancer tabou*, Liège, Luc Pire, 2015

Écho de lecture

Il ne faut pas attendre la cinquième page du *Carnet d'un cancer tabou* de Merry Hermanus pour que la question essentielle, « Pourquoi j'écris ? », surgisse.

Écrire était, pour l'auteur, la seule posture distanciatrice possible après avoir appris qu'il avait un cancer du testicule aggravé d'un lymphome.

Il y a du Montaigne dans ce face à face avec soi-même de ce qui ressemble à un journal, même si le récit est fait *a posteriori* – le décalage est mince avec un nœud dans le temps, un silence de l'écriture à mi-parcours qui force à une reprise en flash-back.

Le genre autobiographique permet l'exploration de toutes les perceptions du moi que la sidération d'apprendre que l'on est atteint d'un cancer provoque. De la révolte du sujet qui se noie dans la dépossession de son corps devenu objet, cas, patient, impudeur, à la déréalisation du *je est un autre* que le malade expérimente. Le *moi* et le *je* dialoguent avec affection pour ne jamais perdre le sens, quitte à se mettre au passé « J'avais été moi », ou à se dédoubler comme dans ces deux très belles pages centrales où *Le Horlà* est évoqué pour oser l'humour et le cynisme, « Un autre a pris ma place » et le railler dans les miroirs. L'autre, le cancéreux, « la tête de mort provisoire » qu'il faut renvoyer à son reflet pour mieux se récupérer, « Je veux rester un être global ».

L'écriture autoréflexive, les nombreuses allusions littéraires, en abyme parfois – *Le journal* de Stendhal et celui de Kafka –, l'habitude signalée d'autres carnets de notes et de citations, ouvrent donc le territoire du combat du sujet sur ce qui devient alors un arrière-plan prétexte : le calendrier des actes médicaux. L'agenda des opérations, des chimiothérapies, des radiothérapies est traversé avec stoïcisme, Montaigne encore. Le diariste veille à préserver l'essentiel : l'amour de l'épouse, de ses filles, de ses petits-enfants et une image à transmettre qui n'autorise pas que l'émotion fasse sauter « les digues de l'entendement ».

Francine Meurice

Nijimbere, Béatrice, *La marelle de trop*, 2013, 149 p., Préface de Michelle Favart [MLPA 00354]

Écho de lecture

C'est l'histoire vraie d'une enfance au Burundi.

Béatrice raconte toute sa vie d'école, depuis les primaires près de chez elle, jusqu'à ses secondaires dans une petite ville lointaine où elle vécut en internat, ne retournant dans son village qu'à Noël, à Pâques et en juillet.

« Petite cité totalement investie par la religion : un couvent, un noviciat, une grande église vieille de 50 ans, une grande école secondaire, la nôtre. À l'âge préscolaire on baragouinait quelques mots de français, sans en comprendre la signification,

colonisation oblige... Et jusqu'à la fin du cycle primaire, nous n'apprenions que le français, en secondaire c'était l'anglais. »

Les écoles étaient dirigées avec autorité par des *sœurs* et des *prêtres*, des *mademoiselles-maîtresses* et des *monsieurs-professeurs*. Blancs ? Noirs ? L'auteur ne spécifie jamais. Elles n'étaient pas toujours tendres ces *bonnes sœurs*, sévères quant à l'habillement parfois peu *approprié*, ouvrant les courriers envoyés aux élèves sous prétexte de prévenir les crises de tristesse en cas de *mauvaises nouvelles* ! La décision irrévocable de l'une d'elles fut même d'imposer à Béatrice une année supplémentaire après sa 6^e primaire, retardant ainsi son accession au secondaire alors qu'elle était la meilleure élève de sa classe ! Pour la simple raison qu'elle avait dessiné *une marelle*, entre les bancs de la classe... *La marelle de trop*, le beau titre du livre !

À travers les souvenirs émouvants de l'auteure, nous faisons la connaissance de ces enfants *colonisés* et *christianisés* – à travers leurs petites histoires qui en dévoilent les multiples aspects. Nous entrons dans leurs villages aux us et coutumes ancestraux, éloignés de toutes les commodités et de tout contact avec la colonisation blanche. Nous accédons à leur intimité quand les scènes de leur vie traditionnelle montrent les liens affectifs si puissants entre les membres de la famille et de la société.

Il est évident que nous aimerions en connaître plus sur ce qu'est devenue cette jeune Béatrice, qui habite actuellement la Belgique dans la province du Luxembourg où elle travaille dans l'humanitaire. Elle se soucie de la transmission en dédiant ce petit livre à ses enfants et à ses petits-enfants et en en dédiant un exemplaire à l'APA.

Marie-Louise De Moor

Vander Cruysen, Yves, *Récits de guerre en Brabant wallon, Bruxelles, Racine, 2004, 299 p.* [MLPA 00361]

Écho de lecture

Cet ouvrage s'inscrit dans le droit fil de nos recherches concernant l'autobiographie, du fait qu'il réunit essentiellement les témoignages autobiographiques récoltés et rassemblés par l'auteur, un à un.

Quinze ans ont été nécessaires à cet ancien journaliste pour réunir les éléments qui ont nourri ces pages. Elles disent d'autant mieux l'idéalisme des civils décidés à se battre, à leur façon, contre l'occupant allemand durant la guerre de 1940-1945. Les cinquante-quatre récits décrivent le courage, l'abnégation lors des risques qu'ils ont pris et qui ont entraîné – pour la plupart d'entre eux – les camps, la torture et souvent la mort.

La méthode utilisée par l'auteur consiste à réaliser l'interview d'un grand nombre de personnes et à noter leurs témoignages, comme décrit dans la bibliographie des pages 285 et suivantes, précisant également les ouvrages et articles consultés, ainsi que l'index des noms de personnes, à partir de la page 289.

Ramené à mi-novembre 2014, à la suite de la rencontre d'auteurs organisée par la commune et le service de tourisme de Vresse-sur-Semois, ce livre pourrait avoir

pour titre *Sein-Gitto*. Ce mot qui ressemble à un code est en réalité l'envers de celui d'Ottignies, comme signalé en page 204 : il figurait tel quel dans le jargon spécialisé des messages de Radio-Londres. Ce qui renforce davantage encore le climat de ces récits de bravoure mettant en mots ce qu'ont vécu les habitants de la région en se battant dans leur terroir du Brabant wallon.

On y trouve l'expression d'une révolte contre l'occupant, dans ces lieux de notre pays qui ont connu les souffrances de l'héroïsme, au même titre que beaucoup d'autres affrontant les épreuves de la guerre.

Ces pages évoquent la résistance – sous toutes ses formes y compris le théâtre avec « La folle aventure des comédiens routiers » –, l'armée blanche (ou armée secrète), la brigade Piron, les collaborateurs, les résistants, les dénonciateurs. Mais aussi le débarquement des alliés et les raisons de son succès, notamment.

J'en retiens, particulièrement, l'image admirable des civils révoltés devenus des combattants de l'ombre.

José Dosogne

Index des auteurs

A

Allé, Jean, 7, 93

B

Bailly, Marie-Josée, 4, 72, 93

Bellière, Simone, 84, 93

Bernard, Janine, 7, 93

Blomme, Adrien, 2, 3, 34, 35, 37, 39

Boels, Lucienne, 3, 34, 36, 38, 40

Buchkremer, Claude, 78, 93

Buchkremer, Guillaume, 20, 93

C

Cels, Marie, 56, 93

Clémense, Marie, 76, 93

D

Dauvister, François-Xavier, 70, 93

Delahaut, Éva, 40, 93

Delcourt, Marie, 3, 28, 29, 30, 31

Déom, François Xavier, 59, 93

Dochy, Bruno-Hilaire, 44, 93

Dosogne, José, 5, 64, 65, 67, 73, 93

E

Empain, Joseph, 26, 93

G

Grégoire, Joseph, 79, 93

H

Hermanus, Merry, 89, 93

L

Laisney-Hubaux, Marie-Claire, 52, 93

Lefèbvre-Nicaise, Renée, 61, 93

Legrand, Ernest, 59, 93

M

Mercenier, Maurice, 48, 94

Meunier, Colette, 63, 94

N

Nijimbere, Béatrice, 89, 94

P

Petrović, Zlatko, 8, 94

Podderegin, Nicolas, 25, 94

Purnôde, Georgette, 80, 94

Putmans, François, 54, 94

R

Romanowsky, Ivan Pavlovitch, 23, 94

Ruelle, Pierre, 55, 94

S

Sauwens, Patrick, 69, 94

Siret, Henri, 56, 93

Solis, Julieta, 74, 94

Stal, Ludivine, 46, 94

Stal, Oscar, 46, 94

V

Van Rossem, Hugo, 51, 94

Vandenbosch, François, 11, 94

Vandendries, Jules, 82, 94

Vander Cruysen, Yves, 90, 94

Vuylsteke, Gabrielle, 18, 94

W

Waucomont, Thomas, 40, 93

X

X, Étienne, 5, 94

Liste des documents traités dans ce numéro

1. Bailly, Marie-Josée, *Mes premières vacances à Laforêt*, s.d. [MLPA 00412].
2. Bellière, Simone, *Journaux intimes*, 1940 à 2012 [MLPA 00400/0001].
3. Bernard, Janine, Allé, Jean et alii, *La Brigade Pierre Brachet au Chemin de Fer de la Jeunesse Samač-Sarajevo 1947-1948*, 1997 [MLPA 00355].
4. Boels, Lucienne et Blomme, Adrien, *Correspondance 1914-1915*, 1914-1915 [MLPA 00287 CR].
5. Buchkremer, Claude, *Le tricot de tante Agathe, Anecdotes autobiographiques*, autoéité, 2013 [MLPA 00352].
6. Buchkremer, Guillaume (Willy), *Engagé volontaire en 1915, Notes sur mon voyage à travers la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, la France pour m'engager dans l'armée belge*, 1915 [MLPA 00358].
7. Cels, Marie, épouse Siret, Siret, Henri, *Chronique familiale de Marie Cels*, 1855-1909 [MLPA 00298].
8. Clémense, Marie, *Mon étoile, Csillagom*, 2012 [MLPA 00407].
9. Dauvister, François-Xavier (Francis), *Les tribulations d'un des derniers gardes champêtres ardennais, s.d.* (rédaction postérieure à 2001) [MLPA 00406].
10. Delahaut, Éva, Waucomont, Thomas, *Correspondance à Albert Delahaut*, 1907-1930 [MLPA 00264].
11. Déom, François Xavier, *Narration du voyage de François Xavier Déom pour le Canada en 1854*, 1854 [MLPA 00415].
12. Dochy, Bruno-Hilaire, *Situations vécues dans l'enseignement à Furnes et dans ses environs durant la guerre 1914-1918* (traduction de *Onderwijstoestanden te Veurne en Omliggende tijdens de Oorlog 1914-1918*, 1955) [MLPA 00351].
13. Dosogne, José, *Biographème 3 : Les maisons de l'enfance, Lire, lire, et encore lire et relire, même sur les murs*, 2014 [MLPA 00288/0003].
14. Dosogne, José, *Biographème 4, Les vacances sur la Semois, Séjour à Vresse du 13 au 16 novembre 2014, et, La Semois secrète*, 2015 [MLPA 00288/0004].
15. Dosogne, José, *En France souterraine avec les premiers artistes, L'apparition de l'art, Lorsque nos ancêtres continuent à nous interpeller, Biographème 5*, 2014 [MLPA 00288/0005].
16. Dosogne, José, *Un Paris vécu dans l'incontinence, 98^e voyage, Six jours, du 27 novembre au 2 décembre 2013*, 2013 [MLPA 00255/0007].
17. Dosogne, José, *Un Paris 99^e - Paris et les mythes, 8, 9, 10, 11 mai 2014*, 2014 [MLPA 00255/0008].
18. Dosogne, José, *Les surprises d'un centième voyage à Paris ou comment Paris peut continuer à surprendre, soit 4 jours, les 4, 5, 6 et 7 septembre 2014*, 2014 [MLPA 00255/0009].
19. Empain, Joseph, *La der des der, La Grande Guerre 1914-1918, Témoignages, s.d.*, [MLPA 00405].
20. Grégoire, Joseph, *Renseignements autobiographiques concernant le lieutenant Joseph Grégoire*, 1945 [MLPA 00337].
21. Hermanus, Merry, *Carnet d'un cancer tabou*, Liège, Luc Pire, 2015.
22. Laisney-Hubaux, Marie-Claire, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, s.d., [MLPA 00345].
23. Lefèbvre-Nicaise, Renée, *Journal d'Amérique*, 1958-1959 [MLPA 00325].
24. Legrand, Ernest, *Journal de voyage aux États-Unis*, 1912 [MLPA 00330/0001] et [MLPA 00330/0002].

25. Mercenier, Maurice, *Récit d'un Belge prisonnier des Allemands en Afrique Orientale (Tanzanie) en 1914-1917*, 1917 [MLPA 00414].
 26. Meunier, Colette, *Je me souviens*, 2014 [MLPA 00357].
 27. Nijimbere, Béatrice, *La marelle de trop*, Préface de Michelle Favart, 2013 [MLPA 00354].
 28. Petrović, Zlatko, *La Guerre et moi, Sarajevo 1992-1994*, 2014 [MLPA 00363].
 29. Podderegin, Nicolas, *Lettre au libraire Paul Delesalle*, 1920 [MLPA 00331].
 30. Purnôde, Georgette, *Je voudrais savoir... suivi de Dans le sillage de Kathleen Van Melle*, La Hulpe, Éditions du Grill, 2007 [MLPA 00270].
 31. Putmans, François, *Carnet de la Campagne des Dix-huit Jours*, 1940 [MLPA 00312].
 32. Romanowsky, Ivan Pavlovitch, *Lettres d'Ivan Pavlovitch Romanowsky à son épouse, 1917-1920* [MLPA 00322].
 33. Ruelle, Pierre, « L'Alouette : vie et mort d'un journal clandestin », in *Revue générale*, n°5, mai 1990 [MLPA 00362].
 34. Sauwens, Patrick, *Sustine et abstine, Joséphine !*, 2013 [MLPA 00326].
 35. Sauwens, Patrick, *À l'Est d'Ardennes*, 2014 [MLPA 00360].
 36. Stal, Ludivine et Stal, Oscar, *Les lettres trouvées d'Oscar et de Ludivine*, 1916-1917 [MLPA 00297].
 37. Solis, Julieta, *Le Pioulier ou Mes années Freinet*, préface de Philippe Meirieu, Éditions *Amis de Freinet*, 2014 [MLPA 00356].
 38. Vandebosch, François, *Carnet-agenda*, 1913 [MLPA 0327/0001].
 39. Vandendries, Jules, *Dictes-moy où, n'en quel pays... Souvenirs*, 1992 [MLPA 0269].
 40. Vander Cruysen, Yves, *Récits de guerre en Brabant wallon*, Bruxelles, Racine, 2004 [MLPA 00361].
 41. Van Rossem, Hugo : *Ma guerre-Anvers 1940-1945*, 2013 [MLPA 00290].
 42. Vuylsteke, Gabrielle, *Cahier de Mémoire, Mon journal, 21 juillet 1914 au 24 septembre 1920*, 1914 à 1920, transcription d'Emmanuel Vuylsteke, 1999 [MLPA 00292], copie numérisée des cahiers manuscrits originaux [MLPA 00292/0001 CR].
 43. X, Étienne, Lehriez, Yvonne, *Carte postale avec message caché du 22 juin 1911*, 1911 [MLPA 00329].
-

Table des matières

<i>Publications</i> _____	2
<i>Présentation du numéro</i> _____	3
<i>Les petites formes de l'autobiographie</i> _____	5
<i>Deux images de Sarajevo : le journal du Chemin de fer de la jeunesse en 1947 et une réflexion autobiographique sur la guerre à Sarajevo en 1992</i> _____	7
<i>Première Guerre mondiale 1914-1918</i> _____	11
Les écrits personnels pendant la Première Guerre mondiale 1914-1918 _____	11
Les agendas _____	11
Les travaux et les jours de François Vandebosch horticulteur à Stalle durant la Grande Guerre _____	11
Les journaux intimes _____	17
La transmission d'un <i>Journal de guerre</i> dans les archives familiales _____	20
Les chroniques familiales _____	23
Dans le contexte de la révolution russe _____	23
Dans le contexte du front de l'Yser _____	26
Petite anthologie du pacifisme et du féminisme et de la pédagogie nouvelle dans les documents de la Première Guerre mondiale. _____	28
Dans les récits des souvenirs _____	28
Jeanne Foettinger, Marie Delcourt et Léonie de Waha : l'égalité pour les femmes _____	28
La figure de Jean Hubaux : pacifiste et poète _____	32
Dans les correspondances _____	34
Lucienne Boels et Adrien Blomme _____	34
Le théâtre dans les camps de prisonniers _____	40
L'enseignement durant la guerre 1914-1918 _____	44
Les réfractaires belges de 1916 _____	46
Le Congo belge pendant la Première Guerre mondiale _____	48
<i>La Seconde Guerre mondiale</i> _____	51
L'enfance et la guerre _____	51
L'enfance et l'exode _____	52
Les carnets de guerre _____	54
La Résistance _____	55
La presse clandestine _____	55
<i>Journaux et chroniques familiales au XIX^e siècle</i> _____	56
<i>Le journal de voyage</i> _____	59
Récits et journaux de voyages en Amérique aux XIX ^e et XX ^e siècles _____	59
Le journal de voyage comme notation de la ville _____	64
<i>La présence de Vresse-sur-Semois dans le patrimoine autobiographique</i> _____	67

<i>Autobiographies de femmes nées peu avant ou peu après la Seconde Guerre mondiale</i>	74
<i>Fonds autobiographiques collectés par des institutions officielles</i>	79
<i>Inventaire des grands fonds</i>	80
Le fonds Georgette Purnôde	80
Le fonds Simone Bellière	84
<i>Autobiographies éditées</i>	89
<i>Index des auteurs</i>	92
<i>Liste des documents traités dans ce numéro</i>	93
<i>Table des matières</i>	95

J. Stal

J. Vuylsteke

Mon journal

5^{ème} cahier

Samedi 1^{er} Juin 1915.

C'est au milieu d'une canonnade formidable, que je commence mon 5^{ème} cahier à Oberin. La bataille a commencé ce matin et le canon n'a pas cessé de se faire entendre. Oberin éprouve en ce moment un grand soulagement, c'est le départ de l'hois commandant Stecher capitaine des husards, il part pour Halluin où il sera mis en fonction dans l'armée, il est déjà remplacé par un autre qui a l'air très bien, il vient directement d'Allemagne de Wisbaden après avoir été blessé au commencement de la guerre, il est logé chez M^{lle} Bagnelle et ses chevaux sont placés dans notre partie de l'autre côté du pont. Le comte von Brühlberg ainsi que le capitaine Selmann et le lieutenant Truchell que nous avons en logement, sont partis ce matin à 8h à cheval et sont rentrés à midi, après leur repas le comte et le capitaine sont partis au champ de bataille au Brühlberg, le lieutenant a suivi en auto vers 5h15 avec Sommer l'ordonnance emportant leur

En première de couverture :

1. Gabrielle Vuylsteke, *Journal*, 2. Oscar Stal, Enveloppes et lettre des camps de prisonniers de Saultau et Monster, 3. Willy Buchkremer, *Journal de guerre*, la phrase donnant sa raison de partir au combat, le titre de son journal écrit par lui-même, un extrait de son livre de comptes, 4. Faire-part de décès de Lucien Delemar.

En troisième de couverture :

Gabrielle Vuylsteke, *Journal*, 5^e cahier, 1915.

En quatrième de couverture :

Dernière lettre de Lucien Delemar.

Actualités du patrimoine autobiographique est une revue consacrée à l'archivage et à la lecture des documents autobiographiques, de toutes natures et de toutes provenances, conservés aux AML.

La revue a pour fonction de dresser l'inventaire de ce domaine au fur et à mesure de sa constitution alimentée par l'arrivée de nouveaux dons et par l'exploration des archives des AML. Dans l'intention de rendre compte des contenus de ce fonds, des groupes de lecture et de recherche livrent systématiquement de brèves notices qui sont autant de lectures personnelles et subjectives des documents autobiographiques. Ce sont des échos de lecture, comme nous les nommons, en empruntant cette manière de concevoir le compte rendu de lecture à l'Association pour le Patrimoine Autobiographique française.

Cette méthode d'archivage dynamique prend note de chaque autobiographie du fonds en donnant le rôle prédominant à l'interprétation d'un lecteur particulier. Elle présente un double avantage. En miroir à une écriture en je, elle construit une lecture en je, qui renvoie un retour à l'auteur sur son écrit, au sein d'une relation individualisée. Elle génère des lectures croisées provoquant une intertextualité significative pour l'étude de la réception de ces écrits du moi et pour l'exploitation des thèmes et des domaines dont ils traitent.

